LE CHEVALIER

DU COUËDIC.

Nos armées navales se firent en général peu d'honneur sous le règne de Louis XV. Sous ce règne, on vit pour la première fois une escadre française s'enfuir avec une telle précipitation à la seule vue de l'ennemi, qu'elle ne prit même pas le temps d'en reconnaître les forces. A défaut des conseils de guerre que la cour n'osa pas faire sévir, l'opinion publique tira de cette lâcheté une vengeance toute nationale, toute française : elle baptisa cette journée du nom de bataille de M. de Conflans. Au bout de peu d'années, à l'époque de la guerre d'Amérique, nos escadres n'en reparurent pas avec moins d'éclat dans une carrière quelques instans désertée de la gloire.

La guerre commença par un combat honorable à la marine française, celui de la frégate *la Belle-Poule*, commandée par M. de la Clochetterie, contre la frégate anglaise *l'Aréthuse* : cet heureux augure ne se démentit plus. Les eaux de la Delaware, les parages

des Antilles, ceux de la Manche, furent tour à tour témoins de nos succès. Au combat d'Ouessant, la France lutta avec des forces égales et des avantages indécis contre la marine anglaise, alors enhardie par trente années de victoires, enorgueillie d'une domination non contestée; la précision et l'habileté de nos manœuvres étonnèrent ces vieux ennemis. Aux Antilles, le comte de Guichen, le 18 avril, le 16 et le 19 mai de l'année 1780, remporta coup sur coup trois avantages importans sur l'amiral anglais Rodney, homme de mer brave, opiniâtre, entreprenant. Les escadres anglaise et française se rencontrèrent encore sur bien d'autres champs de bataille. Rarement, jamais peut-être, de plus nombreux vaisseaux, de plus habiles marins ne se trouvèrent en présence, et ne débattirent par le fer et le plomb de plus grands intérêts : il s'agissait de l'émancipation de l'Amérique, de la liberté de tout un monde. Jamais non plus le pavillon national ne parut sur les mers avec plus d'éclat qu'en ce moment, remis qu'il était aux mains de d'Orvilliers, de d'Estaing, de Latouche-Tréville, de Lamothe-Piquet, de Suffren, de Guichen, de Bougainville, savans navigateurs, intrépides amiraux.

Au milieu des évènemens variés de cette grande lutte, au milieu de tant de grandes et sanglantes batailles rangées, le combat isolé de deux frégates n'en captiva pas moins, pendant quelques instans, toute l'attention de la France et de l'Angleterre. Les noms des deux officiers, peu avancés en grade, qui les commandaient, vinrent s'écrire tout à coup parmi tous ces grands et illustres noms que nous venons de citer.

Au mois d'octobre 1779, les escadres combinées de la France et de l'Espagne étaient rentrées dans la rade de Brest. L'été s'était passé en longues évolutions exécutées en présence de l'ennemi. La flotte anglaise, de son côté, avait cherché un refuge à Plymouth. Deux frégates, l'une anglaise et l'autre française, chacune accompagnée d'un cutter, continuaient seules à croiser dans la Manche; la première de ces frégates s'appelait *le Quebec*, la seconde *la Surveillante*, et toutes deux avaient semblable mission. *La Surveillante* avait ordre d'observer et de suivre les mouvemens d'une flotte anglaise de six vaisseaux, dont le départ de Plymouth était annoncé comme très prochain; la frégate anglaise, se tenant sur les côtes de Bretagne,

avait des instructions analogues à remplir à l'égard des vaisseaux espagnols et français. Les bâtimens légers étaient destinés à porter, soit en France, soit en Angleterre, la nouvelle de la croisière. Le cutter anglais avait nom *le Rambler*, le cutter français *l'Expédition*.

Le Quebec était une belle frégate de vingt-six canons de douze en batteries, de dix pièces de six sur les gaillards, et de deux cent soixante-dix hommes d'équipage ; il était commandé par sir George Farmer. Cet officier, âgé de 42 ans, et du grade de lieutenant de vaisseau, avait long-temps servi aux Indes orientales, et s'y était fort distingué. Un zèle et une ardeur infatigables, des actions hardies, plusieurs combats auxquels il avait pris part, avaient à diverses reprises attiré sur lui l'attention de ses chefs et celle de l'Amirauté. A l'ouverture de la campagne, il avait été appelé au commandement d'un vaisseau de ligne : ce poste était au-dessus de son grade : il ne l'avait pas moins échangé, après de vives sollicitations, contre le commandement du *Quebec*, qu'il avait trouvé préférable. La mission de ce bâtiment destiné à croiser loin de l'escadre, à agir isolément, lui avait paru plus propre à fournir, à celui qui le commanderait, des occasions de se distinguer. Il avait en outre obtenu de l'Amirauté le privilège de choisir son équipage parmi des matelots ayant déjà servi sous ses ordres; autre faveur non moins précieuse. De ceux-ci il s'en était volontairement présenté trois ou quatre fois plus que besoin n'était; aussi George Farmer, choisissant parmi tant de candidats, avait pu se faire un équipage d'élite, plein de confiance en lui-même et en son capitaine. A bord du *Quebec*, depuis le dernier mousse jusqu'au commandant, aucun homme n'aurait osé concevoir, encore moins exprimer le moindre doute sur l'issue d'un combat avec un bâtiment français de force égale, ou de force supérieure. Capitaine, officiers et matelots en attendaient l'occasion avec une impatience extrême, moindre chez eux tous cependant qu'en Farmer; un grand désir d'aventures, de gloire et de périls, formait comme le fond de ce brave officier.

La Surveillante était absolument de même force que *le Quebec* en hommes et en canons; un Breton, le chevalier Du Couëdic, en était le capitaine. Lieutenant de vaisseau dans la marine royale, âgé de quarante ans, au service depuis 1756, cet officier jouissait

alors d'une expérience consommée. Des combats, des désastres, des naufrages, avaient mis à plus d'une épreuve la fermeté de son ame; il avait même eu à lutter contre la peste, car il se trouvait dans l'escadre de Dubois de Lamothe qui fut fort maltraitée par ce fléau. Depuis le commencement de la guerre, Du Couëdic commandait *la Surveillante*. Il avait assisté à la bataille d'Ouessant. Dans une croisière après ce combat, il s'était emparé, malgré son opiniâtre résistance, d'un corsaire anglais, *le Spit-Fire*, dont l'artillerie consistait en vingt caronades de dix-huit; moyen de destruction employé alors pour la première fois par les Anglais, et terrible en ce qu'il permet de faire avec peu de monde un feu meurtrier. Le chevalier Du Couëdic était doué d'un extérieur agréable, d'un caractère facile; ses manières étaient prévenantes, sa conversation pleine de charmes. Comme George Farmer, lui aussi avait pu choisir ses matelots dans le grand nombre de ceux qui s'étaient volontairement présentés pour servir sous ses ordres; son équipage en était devenu comme une famille. Le nom de chacun des membres de cette grande famille lui était connu; il n'en était pas un seul à qui il ne pût parler, dans ce rude langage celtique, si harmonieux pourtant aux oreilles bretonnes, de son village, de son vieux père, de sa jeune sœur, de sa belle fiancée. Les officiers dont il était l'ami, qui ne l'en honoraient pas moins, ne l'en respectaient pas moins comme chef. De ceux-ci, tous s'en remettaient à lui en pleine sécurité du soin de leurs intérêts et de leur fortune militaire. En ce moment même, il n'était bruit sur l'escadre que d'un trait qui venait de lui faire grand honneur aux yeux de toute la marine. A la fin de la campagne qui venait de s'achever, une maladie épidémique ayant fait de grands progrès sur la plupart des vaisseaux, il arriva que plusieurs d'entre eux éprouvèrent de grandes difficultés à manœuvrer; le comte d'Orvilliers enjoignit aux commandans des frégates de donner une portion de leurs équipages aux vaisseaux les plus maltraités par la maladie. Aucun de ceux-ci n'hésita à se débarrasser de ses marins les plus mauvais ou les plus mal portans. Du Couëdic seul eut la générosité de choisir, pour s'en séparer, les cinquante matelots les meilleurs et les plus robustes de son équipage. Ces hommes venaient de lui être remplacés depuis peu de jours par des marins de nouvelle levée, no-

vices à la mer; le sacrifice n'était donc point encore réparé. Ainsi, zélé pour le bien du service, pour la gloire de la marine française, Du Couëdic ne l'était pas moins pour sa propre gloire. Présidant à la construction de *la Surveillante*, appuyé un jour au bordage de la frégate, et l'un de ses amis survenant, il lui avait dit en caressant le navire de la main : « Voilà ce qui doit devenir « pour moi un char de triomphe ou bien un cercueil. »

George Farmer et Du Couëdic étaient donc à peu près du même âge : ils commandaient des bâtimens de force égale; leurs équipages, également d'élite, étaient animés d'une ardeur semblable. Tous deux inspiraient une confiance sans bornes à leurs chefs et à leurs subordonnés. En un mot, le même hasard qui amenait dans la même arène ces deux adversaires vraiment dignes l'un de l'autre, leur mettaient en main des armes rigoureusement, et, pour ainsi dire, scrupuleusement égales.

A la pointe du jour, le 6 octobre, les deux frégates se trouvèrent en vue. Le vent venait de l'est, petit frais; la mer était belle. Les signaux d'usage, faits à trois lieues de distance, leur apprirent qu'elles étaient ennemies. Chacune arbore son pavillon et l'assure par un coup de canon; puis, pour avoir le temps de se préparer à l'action, les deux commandans font aussitôt diminuer de voiles. On abat les cloisons intermédiaires des batteries; on prépare la poudre, les boulets, la mitraille, les armes de toutes sortes; commandans, officiers, chirurgiens, matelots, sont à leur poste. Le silence devient solennel, religieux, à peine interrompu de temps à autre par la voix brève et forte de l'officier de quart.

A bord du *Quebec*, George Farmer se multiplie. Il parcourt à diverses reprises les rangs de ses matelots; il leur rappelle leurs exploits dans les mers de l'Inde, les exhorte à ne pas dégénérer; il leur promet des récompenses. Rien n'est négligé par lui de ce qui peut soutenir et enflammer le courage de ses braves compagnons.

A bord de *la Surveillante*, au moment où tous les préparatifs du combat sont terminés, l'aumônier, sur l'invitation de Du Couëdic, se présente sur le pont. Pour se faire mieux entendre, il monte sur l'affût d'un canon. Puis, de cette chaire d'espèce nouvelle, il adresse quelques paroles d'exhortation aux marins qui se pressent autour de lui le front découvert. Il les encourage à soutenir vail-

lamment l'honneur de la France; il leur rappelle que leur vie est dans la main de Dieu, que pour eux ils n'ont autre chose à songer qu'à faire leur devoir en gens d'honneur. Il ajoute que des siècles de pénitence ne valent pas la mort du combat pour se présenter au tribunal suprême. Officiers et matelots, après l'avoir écouté en silence, font le signe de la croix quand il a cessé de parler. Chacun retourne à son poste; seulement quelques marins demeurent encore auprès du prêtre pour se recommander à ses prières; d'autres déposent entre ses mains quelques parties de leurs épargnes, afin de faire dire des messes pour eux en cas de malheur. De semblables soins avaient aussi préoccupé Du Couëdic. Il n'en était plus à faire ses dispositions testamentaires. L'une de ses sœurs, religieuse à Quimperlé, avait reçu de lui 600 livres à employer en aumônes ou en messes à son intention dans le cas où il eût succombé pendant sa campagne. Dans ce cas, douze pauvres de la même ville devaient aussi être habillés de la tête aux pieds le jour de la fête de son patron : un autre dépôt était destiné à cet usage.

A onze heures, les deux frégates étant à portée, *la Surveillante* commence le feu. *Le Quebec* n'y répond pas, il marche comme si de rien n'était, arrive à demi-portée et ne fait feu qu'en cet instant. Du Couëdic imite cette manœuvre, serre le vent, puis à portée de mitraille et de mousqueterie, riposte de toute sa bordée. Le feu continue dès-lors de part et d'autre avec une égale vivacité; les frégates, toutes deux au vent, sont sur deux lignes parallèles, et se combattent par leur travers.

On combat ainsi pendant une heure; les boulets emportent les files entières, les vaisseaux en sont criblés, quelques voiles flottent en lambeaux. Mais des deux côtés les pertes sont égales; entre tous deux le succès demeure indécis.

George Farmer imagine alors de se laisser dépasser par *la Surveillante*. Il manœuvre pour l'enfiler de la poupe à la proue. Mais cette intention est devinée par son adversaire. *La Surveillante* se présente déjà par son travers au *Quebec* quand celui-ci a achevé son évolution, et lui rend sur-le-champ et coup pour coup la bordée qu'elle en reçoit, tant a été rapide sa propre manœuvre.

Ce mouvement ayant rapproché les deux frégates, leur feu devient plus vif et plus efficace; leurs ponts à toutes deux sont in-

cessamment balayés par les boulets ou la mitraille. La Beutynaie, premier lieutenant de *la Surveillante*, a le bras droit emporté par un boulet. Le chevalier de Lostange, second lieutenant, a l'œil gauche et une partie de la joue arrachés par un éclat de bois ; à peine pansé, il remonte à son poste. Du Couëdic reçoit deux balles à la tête sans quitter le sien; un moment après, une troisième balle le frappe au bas-ventre. Un officier auxiliaire, Penquière, est tué raide; on le voit, dans les dernières convulsions de son agonie, faire de vains efforts pour exécuter un ordre qu'il courait accomplir lorsqu'il a été frappé. Les morts encombrent le pont, l'ambulance se remplit de blessés. Déjà les manœuvres commencent à devenir plus languissantes, faute de bras, lorsque tout à coup de grands cris de joie s'élèvent à bord du *Quebec*. Un boulet ayant coupé la drisse du pavillon français, les Anglais avaient cru qu'on l'amenait tandis qu'il ne faisait que tomber à l'eau; mais le second pilote de *la Surveillante*, Le Mancq (c'est avec un indicible bonheur que nous écrivons ce nom jusqu'à présent demeuré obscur), s'apercevant de ce qui se passe, se saisit d'un autre pavillon; il s'élance aux haubans d'artimon, et de là le déploie, l'agite en tous sens dans les airs, avec des cris répétés de *vive le roi!* Pendant quelques instans, boulets, mitrailles, balles de fusils, du pont du *Quebec*, ne sont plus dirigés que sur un seul homme. De son poste périlleux, l'intrépide pilote n'en pousse pas moins son cri de guerre. C'est seulement lorsqu'un autre pavillon a été arboré de nouveau à la poupe qu'il redescend, et il redescend sans la moindre blessure, sans la plus légère égratignure. Au milieu de ses plus sanglans caprices, le hasard des batailles s'était plu à respecter ce magnifique dévouement. Le combat, ralenti par cet incident, se ranime aussitôt avec une nouvelle énergie : les canons, les pierriers, les grenades, les fusils, les pistolets même deviennent de plus en plus meurtriers, car les deux navires se serrent de plus en plus et paraissent au moment de se prendre corps à corps. De temps à autre les refouloirs anglais et français se touchent et se confondent. Les deux adversaires, enflammés par la résistance réciproque et inattendue qu'ils ont rencontrée, n'en conservent pas moins un calme, un sang-froid imperturbable. Leurs ordres sont exécutés par leurs équipages avec une ardeur qui n'est nullement encore refroidie.

A deux lieues, et à l'ouest, les deux cutters, qui s'étaient rencontrés, se livraient un combat non moins acharné que celui de leurs frégates respectives. Trente hommes et le second lieutenant, M. Le Prince, avaient été tués à bord de *l'Expédition*. La perte du *Rambler* était à peu près égale.

A une heure et demie, les deux frégates étant encore dans la position que nous venons de décrire, un terrible craquement, un bruit effrayant qui se fait entendre à bord de *la Surveillante*, domine un moment les explosions du canon et de la mousqueterie. Les trois mâts du bâtiment français tombent à la fois; le beaupré seul reste debout, mais avec ses gréemens en lambeaux flottant au hasard. Cependant, comme c'est du côté opposé à celui où l'on se bat qu'est tombée la mâture, le combat peut continuer, pendant qu'une portion de l'équipage français, s'élevant sur ces débris, achève avec la hache l'œuvre commencée par le boulet. Mâts, cordages et voiles sont coupés, rejetés en dehors du navire; il apparaît nu et rasé comme un ponton. Les tronçons de ces mâts, qui tout-à-l'heure touchaient presque aux nuages, ne s'élèvent plus qu'à quelques pieds du pont. Délivrée de ce fardeau, dont le poids a été sur le point de la faire chavirer, *la Surveillante* reprend son équilibre; mais à peine y est-elle arrivée, à peine l'a-t-elle repris de nouveau, qu'à son tour *le Quebec* voit tomber ses trois mâts. On dirait que la fortune s'est proposé de demeurer jusqu'au bout égale, impartiale entre les deux adversaires qui se trouvent aux prises. Toutefois, comme les mâts du *Quebec* tombent du côté opposé à ceux de *la Surveillante*, ils embarrassent le côté où l'on se bat. C'est au milieu de cordages, de manœuvres hachées, de poutres brisées, de voiles en lambeaux, que l'équipage anglais se trouve obligé de combattre, tout en essayant de se débarrasser de ces obstacles.

Du Couëdic comprend que ce moment peut être décisif. Il ordonne l'abordage. Ce qui reste de matelots encore debout, encore en état de manier le sabre ou l'écouvillon, est divisé en deux bandes : les uns continuent le service des pièces et de la mousqueterie; les autres, rangés sur le pont, reçoivent la hache, le sabre et les pistolets d'abordage. Ces derniers grimpent aussitôt sur le beaupré, garnissent les saillies de l'avant du vaisseau, et n'attendent plus

qu'un dernier signal pour se précipiter au milieu des Anglais. A leur tête sont trois jeunes gardes de la marine, tous trois neveux de Du Couëdic. De son poste de combat il fait deux ou trois pas vers eux, et, leur adressant la parole : « Allons, jeunes gens, leur dit-il gaiement, voilà le moment de songer à l'honneur de la famille. » Tous vont s'élancer...

En ce moment une épaisse fumée, entremêlée de quelques jets de flamme, sort des flancs du *Quebec* et tourbillonne sur le pont. Le feu s'étend avec une telle rapidité de l'arrière à l'avant de la frégate, que la chaleur s'en fait sentir à bord de *la Surveillante;* elle-même s'enflamme par son beaupré. Au même instant les blessés qui encombrent la cale s'écrient que le navire fait eau de toutes parts, qu'il s'enfonce rapidement. Du Couëdic fait jouer deux pompes restées intactes; on met en place quelques avirons de galères, pour essayer de s'éloigner du *Quebec*, qui ne peut tarder à sauter. Les gardes de la marine s'élancent, à la tête d'un petit nombre de matelots, sur le beaupré qui brûle, et s'efforcent d'en abattre à coups de hache les parties enflammées; travail difficile et périlleux, car il faut, pour l'exécuter, se tenir suspendu au-dessus des flammes qui dévorent de plus en plus rapidement *le Quebec*. Une horrible fumée, au milieu de laquelle éclatent des grenades, des obus, des artifices de toutes sortes, des armes toutes chargées, entoure les deux frégates d'une effrayante obscurité. Il n'en faut pas moins lutter contre l'eau et le feu; ils menacent également. Du sein de ces périls divers, incertain de son propre salut et de celui de son équipage, Du Couëdic ne laisse pas que de s'occuper encore du salut des braves et loyaux ennemis qu'il vient de combattre. Un seul canot restait à bord; il ordonne de le mettre à l'eau pour l'envoyer à sir George Farmer. On pousse ce canot, on le traîne hors du bord; mais le manque de bras contrariant la manœuvre, il se crève en heurtant contre un canon de la batterie, accident qui le fait couler à fond aussitôt qu'il touche l'eau. C'est donc en vain que les Anglais, renonçant à l'espoir d'éteindre le feu, ne pouvant plus combattre, demandent, implorent du secours à grands cris; l'équipage français n'a plus aucun moyen de leur en porter.

Pendant le combat, George Farmer avait été blessé deux fois par des balles; il venait de l'être plus grièvement encore par la

chute de la mâture. Après s'être long-temps flatté de devenir maître du feu, voyant ses efforts inutiles, il avait pris le parti de faire passer une partie de son équipage à bord de *la Surveillante*. Un canot, mis à la mer avant le combat, et demeuré sain et sauf, lui donnait quelque facilité pour cette opération. Il ordonna à son premier lieutenant, sir John Roberts, de prendre le commandement de cette embarcation; mais un noble débat s'élève entre eux au sujet de cet ordre. Roberts avait eu un bras cassé, et comme cette blessure était moins grave que celle de Farmer, il sollicitait ce dernier de s'embarquer lui-même à bord du canot, et de le laisser, lui Roberts, sur la frégate. Le capitaine est obligé d'avoir recours à son autorité pour amener la fin de cette discussion. Le lieutenant Roberts descend donc dans le canot avec une partie de l'équipage. Mais à peine ce canot a-t-il débordé le navire, que, surchargé de passagers, il s'engloutit avec ceux qui le montaient; à peine quelques-uns de ces derniers se soutiennent-ils encore sur l'eau, à chaque instant sur le point de disparaître. A cette vue, des cris terribles s'élèvent à bord du *Quebec*. Chacun n'a plus de salut à attendre que de soi-même; les uns se précipitent à la nage, d'autres se lient à des planches, à des cages à poules, à des futailles vides, sur lesquelles ils espèrent flotter quelques instans de plus à la surface des vagues. La flamme continue de pétiller, ses progrès deviennent d'instant en instant plus rapides. Resté presque seul sur le pont, George Farmer, qui vient de voir disparaître le dernier espoir de salut de son valeureux équipage, peut déjà calculer dans combien de minutes l'abîme s'ouvrira sous ses pieds.

Les cutters avaient aperçu un canot qui, du *Quebec*, se dirigeait vers *la Surveillante*; ils avaient aperçu la flamme et la fumée qui entouraient la frégate anglaise, et à cette vue, comme d'un commun accord suspendant le combat, ils s'étaient dirigés vers les frégates. *L'Expédition* essaya de mettre un canot à la mer, espérant qu'il arriverait avant elle à *la Surveillante*; mais il fallut renoncer à cette ressource : le canot, criblé de boulets, ne pouvait tenir la mer; le cutter lui-même ne pouvait avancer qu'à force de rames, car son gréement était haché, fracassé, sa mâture ébranlée, ses voiles en lambeaux. Les mêmes raisons obligeaient *le Rambler* à une manœuvre semblable. La houle, l'agitation des vagues, le manque de

bras, les clouaient, pour ainsi dire, en place. Parmi les Anglais balottés par les vagues autour du *Quebec*, quelques-uns seront-ils lis par *le Rambler?* arrivera-t-il à temps? *L'Expédition* arrivera-t-elle à temps pour aider *la Surveillante* à échapper à la masse enflammée dont la prochaine explosion la menace?

Long-temps, en effet, les avirons de galère, faute de bras pour les manier, n'agirent à bord de *la Surveillante* que d'une manière insensible. Des Anglais sauvés à la nage du *Quebec* vinrent pourtant aider à cette manœuvre, car ce bâtiment, naguère ennemi, était devenu leur seule planche de salut dans ce grand naufrage. Mais leurs bras épuisés n'étaient que d'un faible secours. C'est en vain que la sueur et le sang se mêlent à grands flots aux fronts de ceux qui se sont saisis de ces rudes avirons : le résultat qu'ils produisent est presque nul. Poussé par le vent, *le Quebec* ne quitte pas *la Surveillante;* il marche aussi vite qu'elle dans la même direction ; ses flammes, qui se déploient au souffle de l'air, lui tiennent lieu de voilure. Long-temps il demeure entravé sous le beaupré de *la Surveillante*. Celle-ci prend feu une seconde fois ; et, comme si ce n'était pas assez de tant de dangers, l'équipage français se trouve exposé à de meurtrières mitraillades ; les canons chargés du *Quebec* partent seuls, et balaient le pont de *la Surveillante* de l'avant à l'arrière. Hasard étrange ! deux matelots anglais sont tués par des armes qu'eux-mêmes avaient peut-être chargées. Un léger changement dans la direction du vent tendant en ce moment à dégager *le Quebec* du beaupré de *la Surveillante*, Du Couëdic, qui s'en aperçoit, ordonne de suspendre le jeu des avirons ; puis aussitôt que la frégate française est dépassée par la frégate ennemie, il met de nouveau les avirons en mouvement, les faisant agir cette fois en sens opposé. Il voulait faire avancer *la Surveillante*, non plus la faire reculer, car cette seconde manœuvre était plus propre à l'éloigner rapidement du *Quebec*. Elle semblait avoir réussi, lorsque tout à coup *le Quebec*, changeant lui aussi de direction, suit le mouvement de la frégate française qu'il range à bord opposé, et dont il se rapproche tellement, qu'à bord de *la Surveillante* le goudron fond à la chaleur de la flamme, que les planches se disjoignent, et que la frégate paraît sur le point de s'enflammer tout entière. On pare à cet accident à l'aide

des pompes. *Le Quebec* n'en demeure pas moins côte à côte de la frégate française qu'il ne paraît plus devoir abandonner. A ce spectacle qui lui donne la certitude de l'inutilité de ses efforts, l'équipage de *la Surveillante* demeure consterné. Français et Anglais suspendent leurs travaux, et attachent leurs yeux, dans une terrible anxiété, sur ce vaisseau dont ils ne peuvent se dégager. Mais Du Couëdic, qui a conservé tout le calme de son esprit, trouve enfin la raison qui empêche les navires de se séparer : c'étaient quelques débris de mâture accrochés à la fois à tous deux ; il les fait couper, et dès-lors *la Surveillante* put continuer de s'éloigner du *Quebec*, quoique bien lentement d'abord. Il lui fallut plus d'une heure pour parcourir un espace de moins de quarante toises.

Entouré d'une épaisse fumée, *le Quebec* flottait alors au gré du vent et des flots. Des grenades, des artifices éclatant çà et là sur le pont, retombaient ensuite comme une pluie enflammée ; de temps en temps partaient encore quelques armes chargées ; le combat semblait continuer. A travers les sabords, la flamme promenait sur les flancs du navire ses langues ardentes et destructives ; elle s'élançait encore par les écoutilles, en jets larges, rougeâtres, étincelant d'un sinistre éclat. Sur le pont, les blessés se laissaient aller à de douloureuses lamentations, à de terribles imprécations. Les uns, se suspendant aux manœuvres, aux flancs du navire, évitaient le feu quelques instans, mais c'était pour s'aller incessamment engloutir dans les flots ; d'autres, s'étant immédiatement jetés à la nage, essayaient de gagner *la Surveillante*, mais la fatigue et la faiblesse les retenaient dans le voisinage du *Quebec*. On en voyait encore qui, réfugiés sur des planches arrachées au navire, étaient le jouet des vagues et du vent. Le pétillement de la flamme, les craquemens des bordages, les bouillonnemens de l'eau en lutte avec le feu dans les flancs entr'ouverts du *Quebec*, tout cela se confondait en un bruit terrible. Tout à coup un sifflement plus étrange encore domine tout ce bruit : *le Quebec* est abattu sur le côté ; un jet de feu, plus large, plus ardent, plus étincelant que tous les autres, se fait jour à travers le pont qu'il brise. La frégate brille un seul instant au milieu d'une sombre obscurité, et bientôt elle est enlevée toute entière, brisée, dispersée ; elle a disparu au milieu d'une effroyable explosion. De tout le navire on n'aper-

çoit plus que quelques débris flottant çà et là autourdu gouffre qu'a creusé l'explosion, et que les vagues frémissantes viennent envahir de nouveau.

En ce moment, à quarante toises à peine du *Quebec*, *la Surveillante* fut couverte des débris enflammés lancés en l'air. La double impulsion des vagues repoussées du lieu où s'est faite l'explosion, puis revenant combler l'abîme entr'ouvert, la fait chanceler, vaciller quelques instans. Ébranlée dans toutes ses jointures, elle menace de se briser, pour ainsi dire de se dissoudre; l'équipage en demeure troublé, jusqu'à ce que la voix du capitaine le rappelle à la manœuvre. On rejette à la mer les débris du *Quebec*. On abandonne les avirons de galère devenus inutiles au moins pour le moment, afin d'avoir un plus grand nombre de bras aux pompes. Les cloisons sont abattues; des puits sont creusés; de nombreux seaux, portés de main en main, vont rendre à la mer l'eau qu'ils puisent à la cale : l'eau cesse de monter, devient stationnaire, et enfin commence même à diminuer, quoique d'abord d'une façon peu sensible. L'espoir, qui renaît au fond des cœurs, n'en donne pas moins une vigueur nouvelle aux bras engourdis, épuisés. Allégée de ce qu'elle renfermait de pesant, en partie vidée de l'eau qui la remplissait, la frégate s'élève de plus en plus au-dessus du niveau de la mer; sa ligne de flottaison, presque la même qu'avant le combat, permet d'apercevoir à découvert d'innombrables trous de boulet, ses glorieuses blessures. De l'étoupe, des planches, des plaques de cuivre, habilement et activement employées, bouchent bientôt le plus grand nombre de ces voies d'eau. A six heures la frégate ne fait presque plus d'eau de nulle part; mais le moindre choc des vagues, si le vent venait à les soulever, ne l'en ferait pas moins couler aussitôt.

De l'équipage de *la Surveillante*, comme de *la Surveillante* elle-même, il ne restait, pour ainsi dire, plus que quelques sanglans débris. Des deux cent soixante-dix hommes qui le formaient, cent cinquante étaient morts ou mourans; soixante étaient déjà mutilés, ou devaient le devenir par suite d'amputations; une soixantaine d'hommes environ, dont vingt-cinq avaient des blessures plus ou moins graves, restaient seuls debout. Sans le secours d'une quarantaine d'Anglais, échappés à la nage du *Quebec*, ou recueillis

sur ses débris flottans, il eût été impossible à la frégate de lutter, faute de bras, contre ce double danger, de couler ou de sauter, qu'elle venait de surmonter. Des Anglais recueillis à bord, plusieurs étaient aussi grièvement blessés. L'eau entrée dans le navire avait forcé d'évacuer la cale, les batteries, le poste des chirurgiens : morts, blessés et hommes encore valides gisaient pêle-mêle sur le pont. Epuisé de fatigue, entouré de quelques officiers sanglans, mutilés, Du Couëdic était encore à son poste de combat. Il annonce qu'il veut parler. Ceux des matelots qui peuvent marcher se hâtent d'accourir autour de lui; les blessés eux-mêmes font quelques pas, ou du moins se soulèvent péniblement, pour perdre le moins possible de ce qu'il va dire; tous prêtent une oreille attentive, un silence religieux s'établit. Du Couëdic commence par adresser au reste de ses braves matelots des éloges bien mérités sans doute, sur le zèle, la bravoure, l'obéissance, le sang-froid dans le péril dont ils ont donné tant de preuves dans le courant de la journée. Les matelots anglais reçoivent de sa bouche le même tribut d'éloges. Il ajoute que « c'est leur arrivée à bord de *la Surveillante*, l'énergie qu'ils ont déployée, qui ont fait le salut de la frégate; que sans eux elle coulait nécessairement, faute de bras pour la manœuvrer; que, d'un autre côté, leur pavillon national, qu'ils avaient si vaillamment défendu, flottait encore au haut de leur frégate lorsqu'elle a sauté; que loin de sa pensée est l'orgueil de croire que George Farmer eût jamais amené devant lui ce pavillon; qu'en conséquence il ne saurait voir en eux des prisonniers de guerre, mais des naufragés arrachés à un désastre imminent; qu'ils ne sont point des captifs, des vaincus au milieu d'un équipage ennemi; qu'ils doivent se croire au contraire au milieu d'amis, de libérateurs, plus heureux de les avoir arrachés aux périls qui les menaçaient qu'ils ne sauraient l'être eux-mêmes d'y avoir échappé. » Les matelots français, dignes d'entendre ce langage, se montrent animés des sentimens que leur capitaine vient d'exprimer, ils tendent la main aux Anglais, ils les serrent dans leurs bras. Ils mettent à la disposition des nouveau-venus ce qu'ils ont de vivres et de vêtemens, car de ceux-ci le plus grand nombre était nu, ou à peu près nu.

La Surveillante ne courant plus de danger imminent, Du Couë-

dic céda enfin aux instances de se laisser panser qu'on lui faisait depuis long-temps; la perte de son sang, qui depuis plusieurs heures coulait par trois blessures, l'avait affaibli jusqu'à l'épuisement. Un seul officier de l'état-major, Dufresneau, n'était pas grièvement blessé : c'est à lui que fut remis le commandement de la frégate. Il fit route vers l'extrémité ouest de la Bretagne.

Les deux cutters, nous l'avons dit, avaient cessé de combattre, afin de porter secours aux frégates. *L'Expédition* se trouva bientôt à l'endroit où avait sauté *le Quebec*, et où surnageaient encore un certain nombre de matelots anglais. Guidée par leurs cris, car l'obscurité était survenue, *l'Expédition* parvint à en sauver huit, parmi lesquels se trouvait le premier lieutenant, John Roberts. En dépit d'une fracture au bras droit, il s'était soutenu sur l'eau plusieurs heures. Cruellement maltraitée dans son combat avec *le Rambler*, *l'Expédition*, se dirigeant sur un fanal placé à l'arrière de *la Surveillante*, parvint pourtant à rallier cette dernière. On décida qu'elle essaierait de lui donner la remorque; des cordages furent passés à cet effet de l'un à l'autre navire, manœuvre qui les tint quelques instans dans un voisinage très rapproché. Les Anglais de *la Surveillante* et ceux de *l'Expédition* en profitèrent pour entrer en conversation. C'était à qui ferait résonner le plus vite et le plus fort les noms de ses amis, pour s'assurer s'ils se trouvaient parmi les survivans. De joyeux houras accueillaient çà et là quelques noms; le plus grand nombre était suivi d'un morne silence.

Mille périls menaçaient encore *la Surveillante* et *l'Expédition*. Bordages, courbes et baux de la frégate avaient été mis en pièces par le combat; les voies d'eau, imparfaitement fermées, pouvaient se rouvrir d'un moment à l'autre, et il n'y avait plus de pompes en état de servir : les seules épargnées par le feu de l'ennemi se trouvaient maintenant hors de service par l'emploi forcé qui en avait été fait. Des canons gisaient sur leurs affûts brisés, d'autres roulaient çà et là; les armes à feu, fusils, pierriers, pistolets, étaient détériorés, et n'auraient pu d'ailleurs servir, faute de poudre : en éteignant le feu, on en avait noyé le peu qui n'avait pas été consommé dans le combat. En cas d'attaque d'un ennemi, l'équipage en eût été réduit au sabre, à la hache, aux poignards. Le

moindre corsaire, le plus misérable bateau pêcheur, à l'aide de quelques fusils, d'un ou deux pierriers, aurait donc triomphé facilement de la frégate et du cutter, à peu près aussi maltraité qu'elle? Tout était devenu à craindre, et le vent, et la mer, et le plus faible ennemi. Que d'angoisses, que d'anxiétés au cœur de Du Couëdic! Elles le déchiraient plus douloureusement que la sonde et le trépan aux mains des chirurgiens.

L'heure arriva de la prière du soir, prière à laquelle on ne manquait jamais alors sur les vaisseaux de guerre; en ce moment, sur le pont couvert de morts, de mourans et de blessés, au milieu de tant de périls, pour ces hommes que quelques poignées d'étoupe défendaient seules contre l'abîme, elle dut avoir plus de solennité que de coutume. Anglais et Français l'écoutèrent avec un égal recueillement. Lorsqu'elle fut terminée, l'équipage, debout ou couché sur le pont, laissa de nouveau errer des yeux inquiets sur l'immensité, prêtant l'oreille au moindre bruit, guettant l'apparition de la plus faible lumière. Long-temps la lueur phosphorescente des flots fut la seule clarté qui se fit voir; long-temps le sifflement des vents, le bruissement monotone de la vague aux flancs du navire, furent les seuls bruits qui se firent entendre. Mais tout à coup, de l'avant de la frégate, un cri s'élève: « Terre! « terre! » C'était l'île d'Ouessant, alors à cinq lieues au sud, qu'annonçait un faible point lumineux. Peu d'instans après on vit se diriger vers la frégate grand nombre de bateaux pêcheurs qui, ayant appris le matin, par le bruit du canon, le combat qui se livrait, croisaient depuis lors à quelques lieues de la côte. Au point du jour, ils entouraient la frégate par centaines.

Dix de ces bateaux, les meilleurs et les plus forts, choisis par Dufresneau, furent employés à donner la remorque à *la Surveillante*, et à *l'Expédition* qui en avait elle-même presque autant besoin. Le convoi fut dirigé vers la rade de Camaret. Là arriva aussi, presque en même temps, une corvette expédiée la veille par le commandant de la marine, que les signaux de la côte avaient instruit de l'état de détresse d'un bâtiment français. La corvette était amplement pourvue de matériaux, d'ouvriers et d'outils pour les réparations urgentes; elle portait en outre suffisante quantité de charpie et de médicamens de toutes sortes pour les blessés. Le commandant de

la flotte combinée, le comte d'Orvilliers, envoyait de son côté une centaine de chaloupes, espagnoles et françaises, qui devaient se mettre aux ordres du capitaine de *la Surveillante*. Ces embarcations entouraient et serraient de si près la frégate, qu'il fallut prendre les précautions les plus sévères pour éviter tout abordage : le moindre choc pouvait lui devenir fatal, en raison de son état de délabrement. Les ingénieurs crurent toutefois possible, après quelques instans de délibération, de l'amener sans de graves accidens jusque dans les bassins de Brest, où elle devait être complètement refondue. Apprenant le résultat de cette délibération, les matelots espagnols et français, qui montaient les chaloupes, réclamèrent aussitôt à grands cris la permission de monter à bord. Ils voulaient procurer à l'équipage de *la Surveillante* quelques instans d'un repos bien mérité, en le suppléant dans son travail; ils voulaient surtout avoir l'honneur de manœuvrer une frégate qui avait si vaillamment combattu. Cette demande était de celles qui ne peuvent être refusées; on fit donc monter à bord des matelots espagnols et français en nombre égal : ce furent eux qui levèrent l'ancre. A l'égard des chaloupes qui devaient donner la remorque même procédé fut suivi : divisées en plusieurs rangs, on eut soin de mettre dans chaque rang un même nombre de chaloupes espagnoles et françaises, cédant d'ailleurs la droite, comme place d'honneur, à la nation alliée. Ces chaloupes au nombre de cent étaient placées sur dix rangs. Précédée par toutes ces embarcations ramant en cadence, *la Surveillante* quitta la rade de Camaret, pour se diriger vers le port de Brest. Soixante-dix vaisseaux de ligne, espagnols et français, sans compter quantité de frégates, de bâtimens légers, tous ornés, en poupe et en proue, des pavillons des deux nations alliées, couvraient en ce moment la vaste rade de cette ville; spectacle vraiment magnifique.

De ces vaisseaux de bruyantes acclamations s'élevaient incessamment pour saluer le passage de *la Surveillante*, tandis qu'elle-même, désemparée, noircie par la poudre et le feu, rouge de sang, s'acheminait vers le port, emportant dans ses flancs son brave capitaine mortellement blessé. Le soleil d'automne qui éclairait tout cela, rappelant les magnificences de l'été et faisant déjà pressentir les tristesses de l'hiver, se trouvait lui-même en merveilleuse har-

monie avec ce qu'il y avait tout à la fois dans cette scène d'éclatant et de lugubre.

A midi, la frégate, se trouvant à l'entrée du port, fut tout aussitôt entourée d'une foule de curieux, accourus sur des embarcations, et sollicitant la permission de monter à bord. La crainte que leurs visites, et l'encombrement qui devait s'ensuivre, n'importunassent les blessés, la fit refuser. Le comte Duchaffaut, commandant de la marine; le comte d'Orvilliers, commandant les flottes combinées; M. Caze de la Bove, intendant de la province, furent seuls admis. La même exception s'étendit ensuite à quelques personnes de la cour, que le désir de jouir du beau spectacle des flottes réunies avait attirées à Brest : c'étaient M. le duc de Fitz-James, Mme la princesse d'Hénin, Mme la duchesse de Lauzun. Toutefois au moment de monter à bord, il s'en fallut de peu que ces deux dames n'y renonçassent. A la vue des larges taches de sang, des blessés tout sanglans, des débris humains qui couvraient encore le pont, elles demeurèrent indécises, troublées, ne sachant trop que faire : le cœur leur manquait pour aller plus loin. Mais les respectueuses invitations des marins, le désir de visiter ce vaisseau devenu célèbre ainsi que son capitaine, triomphèrent bientôt de cette première impression; elles montèrent à bord. Leur visite s'étendit en détail du pont jusqu'à la cale. Elles se firent rendre minutieusement compte de tous les évènemens du combat, prodiguant aux blessés des éloges, des secours, des consolations. Un mot d'un de ces derniers mérite d'être rapporté : après plusieurs autres questions, Mme la duchesse de Lauzun lui dit : — « Mais on prétend « que le pavillon du *Quebec* était cloué à son grand mât, qu'en « conséquence il ne pouvait l'amener; cela est-il vrai? » — « Je l'i- « gnore, madame; mais ce que je sais, c'est que le nôtre était « cloué dans le cœur de notre capitaine. » La visite de ces dames, de ces officiers généraux de la marine, alors personnages importans et célèbres, parut faire à Du Couëdic un plaisir qu'il ne chercha point à dissimuler. Il se montrait au contraire tout joyeux des témoignages de la sympathique admiration que tous se plaisaient à lui témoigner. « Ah! mesdames, répétait-il plusieurs fois, « ah! messieurs, que je me trouve heureux et fier du bon accueil « que vous voulez bien faire à ma pauvre frégate! »

La ville entière fut en mouvement quand Du Couëdic débarqua pour être transporté dans sa maison. Les officiers du régiment d'Austrasie se présentèrent aussitôt en corps pour lui offrir leurs félicitations; il en fut de même des autorités civiles. La porte de son appartement fut pendant plusieurs jours assaillie d'une foule de visiteurs, dont les médecins et les chirurgiens eurent souvent bien de la peine à repousser l'empressement. Au dehors, les manifestations de l'opinion publique ne furent pas moins flatteuses pour l'équipage et le commandant de *la Surveillante*, moins unanimes, moins spontanées. Le comte de Durfort, lieutenant-général, gouverneur de Saint-Malo, écrivait à Du Couëdic : « La nation, « monsieur, vous doit de l'admiration; le roi aussi, et de plus de « l'amitié. Henri IV n'était-il pas l'ami des braves de son temps? » C'était deviner les sentimens de Louis XVI; imitant le noble exemple de son aïeul, le roi fit écrire en son nom à Du Couëdic pour le féliciter de sa belle conduite. Le ministre ajoutait de sa main : « Ne « vous occupez, monsieur, que de votre santé; jouissez de la « gloire que vous avez acquise. Le roi veut avoir de vos nou- « velles. » Eu égard à l'époque où tout cela arrivait, certes il devait y avoir dans ces témoignages unanimes d'intérêt et d'admiration quelque chose de flatteur et d'enivrant. Mais ce qui se passa à Quimperlé, ville natale de Du Couëdic, au sujet de son combat et de ses blessures, le toucha peut-être plus vivement encore, du moins nous aimons à le croire. Sur le bruit de l'évènement, le conseil municipal s'assembla au son des cloches, pour délibérer sur ce qu'il était à propos de faire; et là, le maire remontra à la communauté « que la gloire acquise par le chevalier Du Couëdic « faisait un honneur infini à la Bretagne, et particulièrement à la « ville de Quimperlé, comme ayant l'avantage de lui avoir donné « le jour; que la France entière prenait part à sa gloire et à son « accident. » — Il se hâta de conclure « qu'il serait à propos de « lui faire sur le tout, et au nom de la communauté, un compli- « ment d'autant plus flatteur qu'il serait général et unanime. » Nous avons cité les propres expressions de cette délibération, inscrite dans les registres municipaux sous la date du 17 septembre 1779.

Des graces de tout genre furent promptement accordées par la

cour aux officiers et à l'équipage de *la Surveillante*, et réparties ainsi qu'il suit : Du Couëdic, le grade de capitaine de vaisseau ; la Beutynaie, la croix de Saint-Louis et une pension de mille francs ; le chevalier de Lostange, la croix de Saint-Louis et une pension de trois cents francs ; Dufresneau, officier auxiliaire, le grade de lieutenant de frégate dans la marine royale, et peu après celui de capitaine de brûlot ; Vauthier, officier auxiliaire, ce même grade de lieutenant de frégate, plus une gratification de deux mille quatre cents francs pour aller aux eaux se rétablir de ses blessures ; puis enfin le vicomte de Roquefeuil, commandant le cutter, la croix de Saint-Louis. Le brave Le Mancq ne fut point, ne devait point être oublié : il obtint une médaille qui s'attachait avec le même ruban que la croix de Saint-Louis, et où se trouvait gravé le récit de sa belle action ; et de plus une pension assez considérable. D'autres récompenses encore, et en grand nombre, furent accordées au reste de l'équipage, dans la proportion des services rendus par chacun. Les blessés, les matelots qui s'étaient distingués, les veuves et les enfans de ceux qui avaient péri, trouvaient dans Du Couëdic un protecteur infatigable ; il ne pouvait se lasser de les recommander au commandant de la marine. Quelquefois, emporté par son zèle, il faisait même écrire directement au ministre, M. de Sartine, en son propre nom ; et s'émerveillant aussitôt de ce crédit subit, de cette importance improvisée, il se prenait à dire, avec une gaîté pleine d'une naïve bonhomie : « Eh bien ! messieurs, qui vous l'aurait dit ? voilà le chevalier Du Couëdic, cinq ou sixième cadet, devenu un homme à protection ! » Malgré tant d'autres soins et de soucis, il se préoccupait souvent encore du sort des matelots anglais. La décision de les considérer comme naufragés, qu'il avait cru devoir prendre à leur égard, ayant été confirmée par le ministre, il en témoigna une vive satisfaction, aussi vive que si la chose lui eût été personnelle.

La douceur de ces émotions n'en était pas moins impuissante à reculer pour Du Couëdic le dénouement fatal. Les blessures de la tête avaient été assez promptement guéries ; celle du bas-ventre ne fit qu'empirer de jour en jour. Après avoir traversé les intestins, la balle s'était logée dans les reins, d'où ne purent l'extirper les mains des plus habiles chirurgiens : là s'était formé un dépôt con-

sidérable, qui devait, en crevant, terminer la vie du blessé. L'annonce de ce résultat ne surprit ni ne troubla Du Couëdic. Il se hâta pourtant de se confesser, reçut les sacremens de l'église, et, sans efforts, sans convulsions, sans délire, rendit l'ame le 7 janvier 1780, prêt à comparaître devant le Dieu de sa croyance, le front aussi calme qu'en face des Anglais, qu'à l'abordage du *Quebec*.

D'après les ordres du roi, un monument funèbre fut élevé à Brest à la mémoire de Du Couëdic, dans l'église paroissiale de Saint-Louis. Ce monument consistait en un tombeau surmonté d'une pyramide de marbre noir. Le tout, placé au pied de l'une des colonnes du chœur, derrière le maître-autel, ne faisait qu'une saillie d'environ six pouces sur la face de cette colonne; l'aspect de ce tombeau ne manquait toutefois, en dépit de cette extrême simplicité, ni de grace, ni de dignité. Le combat de *la Surveillante*, les blessures et la mort de Du Couëdic, étaient racontés dans une courte inscription placée sur la face extérieure de la pyramide; l'inscription mentionnait en outre la douleur du roi en apprenant la mort de ce vaillant officier, et les ordres qu'il avait donnés d'en honorer et d'en perpétuer le souvenir par ce monument. Le sommet de la pyramide était surmonté d'un écusson aux armes de Du Couëdic; au-dessous de l'écusson, on lisait ces mots: « Jeunes élèves de la marine, admirez et imitez l'exemple du brave Du Couëdic, premier lieutenant des gardes de la marine. » Emporté, comme tant d'autres, par nos orages révolutionnaires, ce monument fut relevé à la première aurore d'ordre et de stabilité qu'on vit se lever sur la France. Il faut le chercher dans le lieu le plus silencieux, le plus retiré de la vaste église où il est placé, là même où viennent souvent prier, agenouillées auprès de quelques statues de saints, des femmes du peuple, ou pour mieux dire de marins, en brûlant aux pieds de ces statues de petits cierges ou des chandelles. Comme le lieu est sombre et obscur, il arrive souvent que c'est à cette lumière qu'on lit la courte inscription que nous avons rappelée ainsi que le nom de Du Couëdic. Mais ces pieuses pratiques, mais tout cet entourage se trouvent complètement en harmonie avec les impressions que font naître le lieu et le monument qu'on a devant les yeux. Ce théâtre convient à la mâle et

simple figure du pauvre gentilhomme breton, telle du moins que l'imagination aime à se la représenter.

Trois grands tableaux du combat de *la Surveillante* et du *Quebec* furent exécutés, sur l'invitation du maréchal de Castries, par le chevalier de Rossel, officier de la marine royale, en même temps que peintre de marine distingué. L'un de ces tableaux fut placé dans la salle d'audience du roi ; le second fut donné par le ministre de la marine au chevalier de Lostange ; le troisième, envoyé de la part du roi lui-même à la veuve de Du Couëdic. On fit aussi de ce combat grand nombre de gravures, en France, en Angleterre, et jusqu'en Italie. Les arts font rarement défaut à la véritable gloire. Serait-ce pour cela que nous voyons d'ordinaire les grands généraux, les guerriers illustres, se plaire à protéger de leur puissante épée les arts et les artistes? Toutefois à l'occasion de l'un de ces tableaux, ce fut au contraire l'artiste qui, de son pinceau, protégea noblement sinon le soldat lui-même, du moins la famille du soldat.

On était au plus fort des désordres et de l'exaltation révolutionnaire de 93. A Brest, dominait, régnait, avec toute la brutalité d'un pouvoir qui se prétend populaire, une horde de gens pour la plupart étrangers à la ville. Au nom du comité de salut public, sous le prétexte de chercher des émigrés, des prêtres, des conspirateurs ou des armes, était organisé tout un système de terreur, d'inquisition, de spoliation. Ceux que nous venons de dire envahissaient tour à tour les maisons qu'il leur plaisait d'appeler suspectes. Ils se précipitent un jour dans la maison de Du Couëdic ; ils brisent les meubles, enfoncent les armoires, démolissent à demi les murailles : ni émigré, ni prêtre, ni conspirateur, ni armes (et qui pis est peut-être), ni or, ni argent, ni argenterie ne se présentent. Leur rage ne fait que s'accroître de l'inutilité de leurs recherches. Les plus sales injures, les outrages les plus grossiers sont prodigués à Mme Du Couëdic. Bien plus : les furieux portent la main sur elle. Mais alors l'imminence du péril, l'horreur même de sa situation, lui rendent tout à coup force et courage ; elle échappe aux mains qui veulent la saisir, elle se réfugie au-dessous du tableau qui représente le combat de *la Surveillante*, et, le désignant du geste, s'écrie : « Voilà comme mon époux

mourut pour la patrie. Sont-ce là les honnneurs réservés à sa veuve? » A la vue de ce tableau, où l'on aperçoit tout d'abord Du Couëdic trois fois blessé, debout parmi les morts et les mourans, intrépide et calme au milieu de la mitraille et des boulets; à la vue de Mme Du Couëdic, pâle, échevelée, palpitante, belle encore, dont les yeux, à travers des pleurs de femmes, s'allument du sentiment de sa vive indignation, étincellent comme d'un rayon de la gloire de son mari; à cette vue, disons-nous, les envahisseurs étonnés, émus, attendris, s'arrêtent, se jettent des regards confus où se peint leur indécision, et cédant bientôt à l'invitation de leur chef aussi troublé qu'eux-mêmes, ne tardent pas à se retirer, balbutiant à demi-voix quelques vagues excuses.

Aujourd'hui même le combat de *la Surveillante* n'est point encore oublié en Bretagne. Le patriotisme local, propre aux habitans de cette province, a conservé intact le souvenir de cette gloire, pour ainsi dire, de famille; le spectacle de tous ces grands événemens qui, depuis quarante années, ont rempli le monde et occupé toutes les voix de la renommée, ne l'a point effacé de leur mémoire. A Quimperlé, ville natale de Du Couëdic, où bien des vieillards ont été ses contemporains, on se plaît encore, à l'heure même, à montrer la maison où il passait au sein de sa famille ses courts instans de loisir.

Cette maison n'est remarquable que par les souvenirs qu'elle rappelle et dont elle est comme remplie. On ne saurait rien imaginer de plus simple et de plus modeste. Elle n'a ouvert sa porte à aucune des recherches du luxe et de la civilisation moderne; elle est demeurée telle qu'au temps de Du Couëdic. Il en est de même de la maison de Latour-d'Auvergne à Carhaix, de même de celle de Moreau à Morlaix. Nous nous rappelons encore avoir vu dans notre enfance, dans cette même ville de Morlaix, un jeu de boules, tenu par une marchande de crêpes, où M. de Guichen passait d'ordinaire ses après-midi. Ce fut là que le rencontra le courrier de la cour qui lui apportait le cordon bleu, seul cordon de cette couleur qui probablement ait été trouver en lieu semblable le personnage qu'il devait décorer, mais le seul aussi, peut-être, accordé en dehors de toutes considérations de naissance et de famille, et seulement au gain de trois batailles navales sur les An-

glais. Au reste, cette simplicité des mœurs et des habitudes de famille se joignait fréquemment, chez les hommes éminens de la Bretagne, à une grande importance sociale, à une grande illustration historique; on retrouve cette alliance chez presque tous les hommes célèbres qu'elle a produits, à partir de Duguesclin jusqu'à ce Du Couëdic dont nous venons de parler quelque peu longuement. La civilisation de cette province, toujours un peu en arrière de celle de la France, la langue qui lui était propre, l'absence de grandes industries, et en général de grandes fortunes, mille autres causes, mais plus que toutes, le caractère national, concouraient à ce résultat. C'est donc avec raison que M. de Châteaubriand a dit : « Les Bretons aiment la gloire, mais ils ne la recherchent qu'autant qu'elle consent à vivre à leurs foyers, comme un hôte obscur et complaisant, qui partage les goûts de la famille. » Dans ce peu de paroles, le grand poète a dit une vérité de tous les temps. Il l'a dite dans ce langage pittoresque et figuré, si merveilleusement approprié à l'éclat et au mouvement de sa pensée.

Ces Bretons des vieilles mœurs et des anciens jours n'avaient-ils pas mille fois raison? La gloire la plus éclatante saurait-elle nous dédommager du sacrifice de nos liens de famille, de nos affections d'enfance, de nos plus simples plaisirs du foyer domestique? Un peu d'amitié et de dévouement ne valent-ils pas mieux pour le bonheur que tout ce vain bruit de renommée que peut attacher à la suite d'un nom la plume, la tribune ou l'épée?

BARCHOU DE PENHOEN.

LETTRES

D'UN

VOYAGEUR.

Venise, 1er mai 1834.

. . . . J'étais arrivé à Bassano à neuf heures du soir, par un temps froid et humide. Je m'étais couché triste et fatigué après avoir donné silencieusement une poignée de main à mon compagnon de voyage. Je m'éveillai avec le lever du soleil, et je vis, de ma fenêtre, s'élever, dans l'air vif et bleu, les créneaux enveloppés de lierre de l'antique forteresse qui domine la vallée. Je sortis aussitôt pour en faire le tour et pour m'assurer de la beauté du temps.

Je n'eus pas fait cent pas que je trouvai notre ami assis sur une pierre et fumant une pipe de caroubier de sept pieds de long qu'il venait de payer huit sous à un paysan. Il était si joyeux de son emplète, et tellement perdu dans les nuées de son tabac, qu'il eut bien de la peine à m'apercevoir. Quand il eut chassé de sa bouche le dernier tourbillon de fumée qu'il put arracher à ce qu'il appelait

sa *pipetta*. Il me proposa d'aller avec lui déjeuner à une *boutique de café* sur les fossés de la citadelle, en attendant que le voiturin qui devait nous ramener à Venise eût fini de se préparer au voyage. J'y consentis.

Je te recommande, si tu dois revenir par ici, le café des fossés, à Bassano, comme une des meilleures fortunes qui puisse tomber à un voyageur ennuyé des chefs-d'œuvre classiques de l'Italie. Tu te souviens que quand nous partîmes de France, tu n'étais avide, disais-tu, que de *marbres taillés*. Tu m'appelais sauvage, quand je te répondais que je laisserais tous les palais du monde pour aller voir une belle montagne de marbre brut dans les Apennins ou dans les Alpes. Tu te souviens aussi qu'au bout de peu de jours, tu fus rassasié de statues, de fresques, d'églises et de galeries. Le plus doux souvenir qui te resta dans la mémoire fut celui d'une eau limpide et froide où tu lavas ton front chaud et fatigué dans un jardin de Gênes. C'est que les créations de l'art parlent à l'esprit seul, et que le spectacle de la nature parle à toutes les facultés. Il nous pénètre par tous les pores comme par toutes les idées. Au sentiment tout intellectuel de l'admiration, l'aspect des campagnes ajoute le plaisir sensuel. La fraîcheur des eaux, les parfums des plantes, les harmonies du vent circulent dans le sang et dans les nerfs, en même temps que l'éclat des couleurs et la beauté des formes s'insinuent dans l'imagination. Ce sentiment de plaisir et de bien-être est appréciable à toutes les organisations, même aux plus grossières; les animaux l'éprouvent jusqu'à un certain point. Mais il ne procure aux organisations élevées qu'un plaisir de transition, un repos agréable après des fonctions plus énergiques de la pensée. Aux esprits vastes, il faut le monde entier, l'œuvre de Dieu et les œuvres de l'homme. La fontaine d'eau pure t'invite et te charme : mais tu n'y peux dormir qu'un instant. Il faudra que tu épuises Michel-Ange et Raphaël avant de t'arrêter de nouveau sur le bord du chemin; et quand tu auras lavé la poussière du voyage dans l'eau de la source, tu repartiras en disant : — Voyons ce qu'il y a encore sous le soleil.

Aux esprits médiocres et paresseux comme le mien, le revers d'un fossé suffirait pour dormir toute une vie, s'il était permis de faire en dormant ou en rêvant ce dur et aride voyage. — Mais

encore faudrait-il que ce fossé fût dans le genre de celui de Bassano, c'est-à-dire qu'il fût élevé de cent pieds au-dessus d'une vallée délicieuse, et qu'on y pût déjeuner tous les matins sur un tapis de gazon semé de primevères, avec du café excellent, du beurre des montagnes, et du pain anisé.

C'est à un pareil déjeuner que je t'invite quand tu auras le temps d'aimer le repos. Dans ce temps-là tu sauras tout: la vie n'aura plus de secrets pour toi. Tes cheveux commenceront à grisonner, les miens auront achevé de blanchir; mais la vallée de Bassano sera toujours aussi belle, la neige des Alpes aussi pure; et notre amitié?.... — J'espère en ton cœur, et je réponds du mien.

La campagne n'était pas encore dans toute sa splendeur, les prés étaient d'un vert languissant tirant sur le jaune, et les feuilles ne faisaient encore que bourgeonner aux arbres. Mais les amandiers et les pêchers en fleurs entremêlaient çà et là leurs guirlandes roses et blanches aux sombres masses des cyprès. Au milieu de ce jardin immense, la Brenta coulait rapide et silencieuse sur un lit de sable, entre ces deux larges rives de cailloux et de débris de roches qu'elle arrache du sein des Alpes, et dont elle sillonne les plaines dans ses jours de colère. Un demi-cercle de collines fertiles couvertes de ces longs rameaux de vigne noueuse qui se suspendent à tous les arbres de la Lombardie, faisait un premier cadre au tableau, et les monts neigeux, étincelans aux premiers rayons du soleil, formaient, au-delà, une seconde bordure immense, qui se détachait comme une découpure d'argent sur le bleu solide de l'air.

— Je vous ferai observer, me dit notre ami, que votre café refroidit, et que le voiturin nous attend.

— Ah! çà, docteur, lui répondis-je, est-ce que vous croyez que je veux retourner maintenant à Venise?

— Diable! reprit-il d'un air soucieux.

— Qu'avez-vous à dire? ajoutai-je. Vous m'avez amené ici pour voir les Alpes, apparemment, et quand j'en touche le pied, vous vous imaginez que je veux retourner à votre ville marécageuse?

— Bah! j'ai gravi les Alpes plus de vingt fois! dit le docteur.

— Ce n'est pas absolument le même plaisir pour moi, de savoir que vous l'avez fait ou de le faire moi-même, répondis-je.

— Oui dà! continua-t-il sans m'écouter, savez-vous que dans mon temps j'ai été un célèbre chasseur de chamois? Tenez, voyez-vous cette brêche, là-haut? et ce pic, là-bas? Figurez-vous qu'un jour...

— *Basta, basta*, docteur, vous me raconterez cela à Venise un soir d'été que nous fumerons quelque pipe gigantesque, sous les tentes de la place Saint-Marc avec vos amis les Turcs. Ce sont des gens trop graves pour interrompre un narrateur, quelque sublime impertinence qu'il débite; et il n'y a pas de danger qu'ils donnent le moindre signe d'impatience ou d'incrédulité avant la fin de son récit, durât-il trois jours et trois nuits. Pour aujourd'hui, je veux suivre votre exemple en montant à ce pic là-haut, et en descendant par cette brêche là-bas...

— Vous! dit le docteur en jetant un regard de mépris sur mon chétif individu. Puis, il reporta complaisamment son regard sur une de ses mains qui couvrait la moitié de la table, sourit, et se dandina d'un air magnifique.

— Les voltigeurs font campagne tout aussi bien que les cuirassiers, lui dis-je avec un peu de dépit; et pour gravir les rochers, le moindre chevreau est plus agile que le plus robuste cheval.

— Je vous ferai observer, reprit mon compagnon, que vous êtes malade, et que j'ai répondu de vous ramener à Venise mort ou vif.

— Je sais qu'en qualité de médecin vous vous arrogez droit de vie et de mort sur moi; mais voyez mon caprice, docteur! il me prend envie de vivre encore cinq ou six jours.

— Vous n'avez pas le sens commun, répondit-il. J'ai donné d'un côté ma parole d'honneur de ne pas vous quitter; de l'autre, j'ai fait serment d'être à Venise demain matin. Voulez-vous donc me mettre dans la nécessité de violer un de mes deux engagemens?

— Certainement, je le veux, docteur.

Il fit un profond soupir, et après un instant de rêverie : — J'ai observé, dit-il, que les petits hommes sont généralement doués d'une grande force morale, ou au moins pourvus d'un immense entêtement.

— Et c'est en raison de cette observation savante, m'écriai-je en

sautant du balcon sur l'esplanade, que vous allez me laisser ma liberté, docteur aimable?

— Vous me forcez de transiger avec ma conscience, dit-il en se penchant sur le balcon. J'ai juré de vous ramener à Venise, mais je ne me suis pas engagé à vous y ramener un jour plutôt que l'autre....

— Certainement, cher docteur. Je pourrais ne retourner à Venise que l'année prochaine, et pourvu que nous fissions notre entrée ensemble par la Giudecca....

— Vous moquez-vous de moi? s'écria-t-il.

— Certainement, docteur, répondis-je. Et nous eûmes ensemble une dispute épouvantable, laquelle se termina par de mutuelles concessions. Il consentit à me laisser seul, et je m'engageai à être de retour à Venise avant la fin de la semaine.

Soyez à Mestre samedi soir, dit le docteur, j'irai au-devant de vous avec Catullo et la gondole.

— J'y serai, docteur, je vous le jure.

— Jurez-le par notre meilleur ami, par celui qui était encore là ces jours passés pour vous faire entendre raison.

— Je jure par lui, répondis-je, et vous pouvez croire que c'est une parole sacrée. Adieu, docteur.

Il serra ma main dans sa grosse main rouge, et faillit la briser comme un roseau. Deux larmes coulèrent silencieusement sur ses joues. Puis il leva les épaules et rejeta ma main, en disant : — Allez au diable! — Quand il eut fait dix pas en courant, il se retourna pour me crier : — Faites couper vos talons de bottes avant de vous risquer dans les neiges. Ne vous endormez pas trop près des rochers; songez qu'il y a par ici beaucoup de vipères. Ne buvez pas indistinctement à toutes les sources sans vous assurer de la limpidité de l'eau, sachez que la montagne à des veines malfaisantes. Fiez-vous à tout montagnard qui parlera le vrai dialecte. Mais si quelque traînard vous demande l'aumône en langue étrangère ou avec un accent suspect, ne mettez pas la main à votre poche, n'échangez pas une parole avec lui. Passez votre chemin; mais ayez l'œil sur son bâton.

— Est-ce tout, docteur?

— Soyez sûr que je n'omets jamais rien d'utile, répondit-il d'un

air fâché, et que personne ne connaît mieux que moi ce qu'il convient de faire et ce qu'il convient d'éviter en voyage.

— *Ciaò, egregio dottore*, lui dis-je en souriant.

— *Schiavo suo*, répondit-il d'une voix brève et en enfonçant son chapeau sur sa tête. . . . .

. . . .

Je conviens que je suis de ceux qui se casseraient volontiers le cou par bravade, et qu'il n'est pas d'écolier plus vain que moi de son courage et de son agilité. Cela tient à l'exiguité de ma stature et à l'envie qu'éprouvent tous les petits hommes de faire ce que font les hommes forts. — Cependant tu me croiras si je te dis que jamais je n'avais moins songé à faire ce que nous appelons une *expédition*. Dans mes jours de gaieté, dans ces jours devenus bien rares, où je sortirais volontiers comme Kreissler avec deux chapeaux l'un sur l'autre, je pourrais *hasarder les pas les plus gracieux* sur le bord d'un précipice; mais dans mes jours de *spleen*, je marche tranquillement au beau milieu du chemin le plus uni, et je ne plaisante pas avec les abîmes. Je sais trop bien que dans ces jours-là le sifflement importun d'un insecte à mon oreille, ou le chatouillement insolent d'un cheveu sur ma joue suffirait pour me transporter de colère et de désespoir, et pour me faire sauter au fond des lacs. — Je marchai donc toute cette matinée sur la route de Trente, en remontant le cours de la Brenta. Cette gorge est semée de hameaux assis sur l'une et l'autre rive du torrent, et de maisonnettes éparses sur le flanc des montagnes. Toute la partie inférieure du vallon est soigneusement cultivée. Plus haut, s'étendent d'immenses pâturages dont la nature prend soin elle-même. Puis une rampe de rochers arides s'élève jusqu'aux nuages, et la neige s'étale au faîte comme un manteau.

La fonte de ces neiges ne s'étant pas encore opérée, la Brenta était paisible et coulait dans un lit étroit. Son eau, troublée et empoisonnée pendant quatre ans par la dissolution d'une roche, a recouvré toute sa limpidité. Des troupeaux d'enfans et d'agneaux jouaient pêle-mêle sur ses bords, à l'ombre des cerisiers en fleurs. Cette saison est délicieuse pour voyager par ici. La campagne est un verger continuel, et si la végétation n'a pas encore tout son luxe, si le vert manque aux tableaux, en revanche la neige les couronne

d'une auréole éclatante, et l'on peut marcher tout un jour entre deux haies d'aubépine et de prunier sauvage, sans rencontrer un seul Anglais.

J'aurais voulu aller jusqu'aux Alpes du Tyrol. Je ne sais guère pourquoi je me les imagine si belles; mais il est certain qu'elles existent dans mon cerveau comme un des points du globe vers lesquels me porte une sympathie indéfinissable. Dois-je croire, comme toi, que la destinée nous appelle impérieusement vers les lieux où nous devons voir s'opérer en nous quelque crise morale? — Je ne saurais attribuer tant de part dans ma vie à la fatalité. Je crois à une providence spéciale pour les hommes d'un grand génie ou d'une grande vertu; mais qu'est-ce que Dieu peut avoir à faire à moi? Quand nous étions ensemble, je croyais au destin comme un vrai musulman. J'attribuais à des vues particulières, à des tendresses maternelles ou à des prévisions mystérieuses de cette providence envers toi, le bien et le mal qui nous arrivaient. Je me voyais forcé à tel ou tel usage de ma volonté, comme un instrument destiné à te faire agir. J'étais un des rouages de ta vie, et parfois je sentais sur moi la main de Dieu qui m'imprimait ma direction. A présent que cette main s'est placée entre nous deux, je me sens inutile et abandonné. Comme une pierre détachée de la montagne, je roule au hasard, et les accidens du chemin décident seuls de mon impulsion. Cette pierre embarrassait les voies du destin. Son souffle l'a balayée; que lui importe où elle ira tomber? . . . .

. . . .

. . . . . Je croirais assez que mon ancienne affection pour le Tyrol tient à deux légers souvenirs, celui d'une romance qui me semblait très belle quand j'étais enfant, et qui commençait ainsi :

Vers les monts du Tyrol poursuivant le chamois,
Engelwald au front chauve a passé sur la neige, etc.;

et celui d'une demoiselle avec qui j'ai voyagé, une nuit, il y a bien dix ans sur la route de — à —. La diligence s'était brisée à une descente. Il faisait un verglas affreux et un clair de lune magnifique. J'étais dans une certaine disposition d'esprit extatique et ri-

dicule. J'aurais voulu être seul, mais la politesse et l'humanité me forcèrent d'offrir le bras à ma compagne de voyage. Il m'était impossible de m'occuper d'autre chose que de ce clair de lune, de la rivière qui roulait en cascades le long du chemin, et des prairies baignées d'une vapeur argentée. La toilette de la voyageuse était problématique. Elle parlait un français incorrect avec l'accent allemand, et encore parlait-elle fort peu. Je n'avais donc aucune donnée sur sa condition et sur ses goûts. Seulement, quelques remarques assez savantes qu'elle avait faites à table d'hôte, sur la qualité d'une crême aux amendes, m'avaient induit à penser que cette discrète et judicieuse personne pouvait bien être une cuisinière de bonne maison. Je cherchais long-temps ce que je pourrais lui dire d'agréable; enfin, après un quart d'heure d'efforts incroyables, j'accouchai de ceci : — N'est-il pas vrai, mademoiselle, que voici un *site enchanteur*? — Elle sourit et haussa légèrement les épaules. Je crus comprendre qu'à la platitude de mon expression, elle me prenait pour un commis-voyageur ; et j'étais assez mortifié, lorsqu'elle dit d'un ton mélancolique, et après un instant de silence : — Ah ! monsieur, vous n'avez jamais vu les montagnes du Tyrol ?

— Vous êtes du Tyrol? m'écriai-je. Ah ! mon Dieu, j'ai su autrefois une romance sur le Tyrol qui me faisait rêver les yeux ouverts. C'est donc un bien beau pays? Je ne sais pas pourquoi il s'est logé dans un coin de ma cervelle. Soyez assez bonne pour me le décrire un peu.

— Je suis du Tyrol, répondit-elle d'un ton doux et triste, mais excusez-moi : je ne saurais en parler. — Elle porta son mouchoir à ses yeux, et ne prononça pas une seule parole durant tout le reste du voyage. Pour moi, je respectai religieusement son silence et ne sentis pas même le désir d'en entendre davantage. Cet amour de la patrie, exprimé par un mot, par un refus de parler, et par deux larmes bien vite essuyées, me sembla plus éloquent et plus profond qu'un livre. Je vis tout un roman, tout un poème dans la tristesse de cette silencieuse étrangère. Et puis ce Tyrol si délicatement et si tendrement regretté m'apparut comme une terre enchantée. En me rasseyant dans la diligence, je fermai les yeux pour ne plus voir le paysage que je venais d'admirer, et qui désormais

m'inspirait tout le dédain qu'on a pour la réalité à vingt ans. Je vis alors passer devant moi, comme dans un panorama immense, les lacs, les montagnes vertes, les pâturages, les forêts alpestres, les troupeaux et les torrens du Tyrol. J'entendis ces chants à la fois si joyeux et si mélancoliques, qui semblent faits pour des échos dignes de les répéter. Depuis, j'ai souvent fait de bien douces promenades dans ce pays chimérique, porté sur les ailes des symphonies pastorales de Beethoven. Oh! que j'y ai dormi sur des herbes embaumées! quelles belles fleurs j'y ai cueillies! quelles riantes et heureuses troupes de pâtres j'y ai vues passer en dansant! quelles solitudes austères j'y ai trouvées pour prier Dieu! — Que de chemin j'ai fait à travers ces monts, durant deux ou trois modulations de l'orchestre! . . . . , ...

. . . . . J'étais assis sur une roche un peu au-dessus du chemin. La nuit descendait lentement sur les hauteurs. Au fond de la gorge, en remontant toujours le torrent, mon œil distinguait une enfilade de montagnes confusément amoncelées les unes derrière les autres. Ces derniers fantômes pâles qui se perdaient dans les vapeurs du soir, c'était le Tyrol. Encore un jour de marche, et je toucherais au pays de mes rêves. — De ces cimes lointaines, me disais-je, sont partis mes songes dorés. Ils ont volé jusqu'à moi, comme une troupe d'oiseaux voyageurs; ils sont venus me trouver quand j'étais un enfant tout rustique, et que je conduisais mes chevreaux en chantant la romance d'Engelwad le long des traines de la Vallée-Noire. Ils ont passé sur ma tête pendant une pâle nuit d'hiver quand je venais d'accomplir un pélerinage mystérieux vers d'autres illusions que j'ai perdues, vers d'autres contrées où je ne retournerai pas. — Ils se sont transformés en violes et en hautbois sous les mains de Brod et de Urhan, et je les ai reconnus à leurs voix délicieuses, quoique ce fût à Paris, quoiqu'il fallût faire grande toilette et allumer les quinquets en plein midi pour les entendre. Ils chantaient si bien, qu'il suffisait de fermer les yeux, pour que la salle du Conservatoire devînt une vallée des Alpes, et pour que Habeneck, placé l'archet en main à la tête de toute cette harmonie, se transformât en chasseur de chamois, *Engelwad au front chauve*, ou quelque autre. — Beaux rêves de voyage et de solitude, colombes errantes qui avez rafraîchi mon front du battement de vos ailes,

vous êtes retournés à votre aire enchantée, et vous m'attendez. Me voici prêt à vous atteindre, à vous saisir, m'échapperez-vous comme tous mes autres rêves? Quand j'avancerai la main pour vous caresser, ne vous envolerez-vous pas, ô mes sauvages amis? N'irez-vous pas vous poser sur quelque autre cime inaccessible où mon désir vous suivra en vain?

. . . .

J'avais pris dans la journée, sous un beau rayon de soleil, quelques heures de repos sur la bruyère. Afin d'éviter la saleté des gîtes, je m'étais arrangé pour marcher pendant les heures froides de la nuit et pour dormir en plein air durant le jour. La nuit fut moins sereine que je ne l'avais espéré. Le ciel se couvrit de nuages et le vent s'éleva. Mais la route était si belle, que je pus marcher sans difficulté au milieu des ténèbres. Les montagnes se dressaient à ma droite et à ma gauche comme de noirs géans; le vent s'y engouffrait et courait sur leurs croupes avec de longues plaintes. Les arbres fruitiers, agités violemment, semaient sur moi leurs fleurs embaumées. La nature était triste et voilée, mais toute pleine de parfums et d'harmonies sauvages. Quelques gouttes de pluie m'avertirent de chercher un abri dans un bosquet d'oliviers situé à peu de distance de la route. J'y attendis la fin de l'orage. Au bout d'une heure, le vent était tombé, et le ciel dessinait au-dessus de moi une longue bande bleue, bizarrement découpée par les anfractuosités des deux murailles de granit qui le resserraient. C'était le même coup-d'œil que nous avions en miniature à Venise, quand nous marchions le soir dans ces rues obscures, étroites et profondes, d'où l'on aperçoit la nuit étendue au-dessus des toits comme une mince écharpe d'azur semée de paillettes d'argent.

Le murmure de la Brenta, un dernier gémissement du vent dans le feuillage lourd des oliviers, des gouttes de pluie qui se détachaient des branches et tombaient sur les rochers avec un petit bruit qui ressemblait à celui d'un baiser, je ne sais quoi de triste et de tendre était répandu dans l'air et soupirait dans les plantes. Je pensais à la veillée du Christ dans le jardin des Olives, et je me rappelai que nous avons parlé tout un soir de ce chant du poème divin. C'était un triste soir que celui-là, une de ces sombres veillées où nous avons bu ensemble le calice d'amertume. — Et toi

aussi, tu as souffert un martyre inexorable, toi aussi tu as été cloué sur une croix. Avais-tu donc quelque grand péché à racheter pour servir de victime sur l'autel de la douleur? qu'avais-tu fait pour être menacé et châtié ainsi? est-on coupable à ton âge? sait-on ce que c'est que le bien et le mal? Tu te sentais jeune, tu croyais que la vie et le plaisir ne doivent faire qu'un. Tu te fatiguais à jouir de tout, vite et sans réflexion. Tu méconnaissais ta grandeur et tu laissais aller ta vie au gré des passions qui devaient l'user et l'éteindre, comme les autres hommes ont le droit de le faire. Tu t'arrogeas ce droit sur toi-même, et tu oublias que tu es de ceux qui ne s'appartiennent pas. Tu voulus vivre pour ton compte, et suicider ta gloire par mépris de toutes les choses humaines. Tu jetas pêle-mêle dans l'abîme toutes les pierres précieuses de la couronne que Dieu t'avait mise au front, la force, la beauté, le génie, et jusqu'à l'innocence de ton âge, que tu voulus fouler aux pieds, enfant superbe!

Quel amour de la destruction brûlait donc en toi? quelle haine avais-tu contre le ciel pour dédaigner ainsi ses dons les plus magnifiques? Est-ce que ta haute destinée te faisait peur? Est-ce que l'esprit de Dieu était passé devant toi sous des traits trop sévères? L'ange de la poésie qui rayonne à sa droite, s'était penché sur ton berceau pour te baiser au front; mais tu fus effrayé sans doute de voir si près de toi le géant aux ailes de feu. Tes yeux ne purent soutenir l'éclat de sa face, et tu t'enfuis pour lui échapper. A peine assez fort pour marcher, tu voulus courir à travers les dangers de la vie, embrassant avec ardeur toutes ses réalités, et leur demandant asile et protection contre les terreurs de ta vision sublime et terrible. Comme Jacob, tu luttas contre elle, et comme lui, tu fus vaincu. Au milieu des fougueux plaisirs où tu cherchais vainement ton refuge, l'esprit mystérieux vint te réclamer et te saisir. Il fallait que tu fusses poète, tu l'as été en dépit de toi-même. Tu abjuras en vain le culte de la vertu; tu aurais été le plus beau de ses jeunes lévites; tu aurais desservi ses autels en chantant sur une lyre d'or les plus divins cantiques, et le blanc vêtement de la pudeur aurait paré ton corps frêle d'une grace plus suave que le masque et les grelots de la folie. Mais tu ne pus jamais oublier les divines émotions de cette foi primitive. Tu revins à elle du fond

des antres de la corruption, et ta voix, qui s'élevait pour blasphémer, entonna, malgré toi, des chants d'amour et d'enthousiasme. Alors ceux qui t'écoutaient se regardèrent avec étonnement. Quel est donc celui-ci, dirent-ils, et en quelle langue célèbre-t-il nos rites joyeux? Nous l'avons pris pour un des nôtres, mais c'est le transfuge de quelque autre religion, c'est un exilé de quelque autre monde plus triste et plus heureux. Il nous cherche et vient s'asseoir à nos tables, mais il ne trouve pas dans l'ivresse les mêmes illusions que nous. D'où vient que par instans un nuage passe sur son front et fait pâlir son visage? A quoi songe-t-il? De quoi parle-t-il? Pourquoi ces mots étranges qui lui reviennent à chaque instant sur les lèvres comme les souvenirs d'une autre vie? Pourquoi les *vierges*, les *amours*, et les *anges*, repassent-ils sans cesse dans ses rêves et dans ses vers? Se moque-t-il de nous ou de lui-même? Est-ce son Dieu? Est-ce le nôtre qu'il méprise et trahit?

Et toi, tu poursuivais ton chant sublime et bizarre, tout-à-l'heure cynique et fougueux comme une ode antique, maintenant chaste et doux comme la prière d'un enfant. Couché sur les roses que produit la terre, tu songeais aux roses de l'Eden qui ne se flétrissent pas, et en respirant le parfum éphémère de tes plaisirs, tu parlais de l'éternel encens que les anges entretiennent sur les marches du trône de Dieu. Tu l'avais donc respiré, cet encens? Tu les avais donc cueillies, ces roses immortelles? Tu avais donc gardé de cette patrie des poètes de vagues et délicieux souvenirs qui t'empêchaient d'être satisfait de tes folles jouissances d'ici-bas?

Suspendu entre la terre et le ciel, avide de l'un, curieux de l'autre, dédaigneux de la gloire, effrayé du néant, incertain, tourmenté, changeant, tu vivais seul au milieu des hommes; tu fuyais la solitude et la trouvais partout. La puissance de ton ame te fatiguait. Tes pensées étaient trop vastes, tes désirs trop immenses : tes épaules débiles pliaient sous le fardeau de ton génie. Tu cherchais dans les voluptés incomplètes de la terre l'oubli des biens irréalisables que tu avais entrevus de loin. Mais quand la fatigue avait brisé ton corps, ton ame se réveillait plus active, et ta soif plus ardente. Tu quittais les bras de tes folles maîtresses pour t'arrêter en soupirant devant les vierges de Raphaël. — Quel est

donc, disait un pieux et tendre rêveur, *ce jeune homme qui s'inquiète tant de la blancheur des marbres?*

Comme ce fleuve des montagnes que j'entends mugir dans les ténèbres, tu es sorti de ta source plus pur et plus limpide que le cristal; et tes premiers flots n'ont réfléchi que la blancheur des neiges immaculées. Mais effrayé sans doute du silence de la solitude, tu t'es élancé sur une pente rapide, tu t'es précipité parmi des écueils terribles, et du fond des abîmes, ta voix s'est élevée comme le rugissement d'une joie âpre et sauvage.

De temps en temps, tu te calmais en te perdant dans un beau lac, heureux de te reposer au sein de ses ondes paisibles et de refléter la pureté du ciel. Amoureux de chaque étoile qui se mirait dans ton sein, tu lui adressais de mélancoliques adieux, quand elle quittait l'horizon.

Dans l'herbe des marais un seul instant arrête,
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux.

Mais bientôt las d'être immobile, tu poursuivais ta course haletante parmi les rochers, tu les prenais corps à corps, tu luttais avec eux, et quand tu les avais renversés, tu partais avec un chant de triomphe sans songer qu'ils t'encombraient dans leur chute et creusaient dans ton sein des blessures profondes.

L'amitié s'était enfin révélée à ton cœur solitaire et superbe. Tu daignas croire à un autre qu'à toi-même, orgueilleux infortuné! tu cherchas dans son cœur le calme et la confiance. Le torrent s'apaisa et s'endormit sous un ciel tranquille. Mais il avait amassé dans son onde tant de débris arrachés à ses rives sauvages, qu'elle eut bien de la peine à s'éclaircir. Comme celle de la Brenta, elle fut long-temps troublée et sema la vallée qui lui prêtait ses fleurs et ses ombrages de graviers stériles et de roches aiguës. Ainsi fut long-temps tourmentée et déchirée la vie nouvelle que tu venais essayer. Ainsi le souvenir des turpitudes que tu avais contemplées vint empoisonner de doutes cruels et d'amères pensées les pures jouissances de ton ame encore craintive et méfiante.

Ainsi ton corps, aussi fatigué, aussi affaibli que ton cœur, céda au ressentiment de ses anciennes fatigues, et *comme un beau lis se*

pencha pour mourir. Dieu, irrité de ta rébellion et de ton orgueil, posa sur ton front une main chaude de colère, et en un instant tes idées se confondirent, ta raison t'abandonna. L'ordre divin établi dans les fibres de ton cerveau fut bouleversé. La mémoire, le discernement, toutes les nobles facultés de l'intelligence, si déliées en toi, se troublèrent et s'effacèrent comme les nuages qu'un coup de vent balaie. Tu te levas sur ton lit en criant : — Où suis-je? ô mes amis ! pourquoi m'avez-vous descendu vivant dans le tombeau? —

Un seul sentiment survivait en toi à tous les autres, la volonté, mais une volonté aveugle, déréglée, qui courait comme un cheval sans frein et sans but à travers l'espace. Une dévorante inquiétude te pressait de ses aiguillons, tu repoussais l'étreinte de ton ami, tu voulais t'élancer, courir. Une force effrayante te débordait. — Laissez-moi ma liberté, criais-tu, laissez-moir fuir; ne voyez-vous pas que je vis et que je suis jeune? — Où voulais-tu donc aller? Quelles visions ont passé dans le vague de ton délire? Quels célestes fantômes t'ont convié à une vie meilleure? Quels secrets insaisissables à la raison humaine as-tu surpris dans l'exaltation de ta folie? Sais-tu quelque chose à présent, dis-moi? Tu as souffert ce qu'on souffre pour mourir; tu as vu ta fosse ouverte pour te recevoir; tu as senti le froid du cercueil, et tu as crié : Tirez-moi, tirez-moi de cette terre humide!

N'as-tu rien vu de plus? Quand tu courais comme Hamlet sur les traces d'un être invisible, où croyais-tu te réfugier? à quelle puissance mystérieuse demandais-tu du secours contre les horreurs de la mort? Dis-le-moi, dis-le-moi, pour que je l'invoque dans tes jours de souffrance, et pour que je l'appelle auprès de toi dans tes détresses déchirantes. Elle t'a sauvé, cette puissance inconnue, elle a arraché le linceul qui s'étendait déjà sur toi. Dis-moi comment on l'adore, et par quels sacrifices on se la rend favorable. Est-ce une douce providence que l'on bénit avec des chants et des offrandes de fleurs? Est-ce une sombre divinité qui demande en holocauste le sang de ceux qui t'aiment? Enseigne-moi dans quel temple ou dans quelle caverne s'élève son autel. J'irai lui offrir mon cœur quand ton cœur souffrira; j'irai lui donner ma vie quand ta vie sera menacée. . . . .

La seule puissance à laquelle je croie est celle d'un Dieu juste, sévère, mais paternel. C'est celle qui infligea tous les maux à l'ame humaine, et qui, en revanche, lui révéla l'espérance du ciel. C'est la Providence que tu méconnais souvent, mais à laquelle te ramènent les vives émotions de ta joie et de ta douleur. Elle s'est apaisée, elle a exaucé mes prières, elle t'a rendu à mon amitié, c'est à moi de la bénir et de la remercier. Si sa bonté t'a fait contracter une dette de reconnaissance, c'est moi qui me charge de l'acquitter, ici, dans le silence de la nuit, dans la solitude de ces monts, dans le plus beau temple qu'elle puisse ouvrir à des pas humains. Ecoute, écoute, Dieu terrible et bon ! Il est faux que tu n'aies pas le temps d'entendre la prière des hommes, tu as bien celui d'envoyer à chaque brin d'herbe la goutte de rosée du matin ! Tu prends soin de toutes tes œuvres avec une minutieuse sollicitude, comment oublierais-tu le cœur de l'homme, ton plus savant, ton plus incompréhensible ouvrage? — Ecoute donc celui qui te bénit dans ce désert, et qui aujourd'hui, comme toujours, t'offre sa vie et soupire après le jour où tu daigneras la reprendre. Ce n'est pas un demandeur avide qui te fatigue de ses désirs en ce monde. C'est un solitaire résigné qui te remercie du bien et du mal que tu lui as fait. . . . .
. . . .

. . . . . . C'est ce qui me força de revenir vers la Lombardie, et de remettre le Tyrol à la semaine prochaine. J'arrivai à Oliero vers les quatre heures de l'après-midi, après avoir fait seize milles à pied en dix heures, ce qui, pour un garçon de ma taille, était une journée un peu forte. J'avais encore un peu de fièvre, et je sentais une chaleur accablante au cerveau. Je m'étendis sur le gazon à l'entrée de la grotte, et je m'y endormis. Mais les aboiemens d'un grand chien noir, à qui j'eus bien de la peine à faire entendre raison, me réveillèrent bientôt. Le soleil était descendu derrière les cimes de la montagne, l'air devenait tiède et suave. Le ciel, embrasé des plus riches couleurs, teignait la neige d'un reflet couleur de rose. Cette heure de sommeil avait suffi pour me faire un bien extrême. Mes pieds étaient désenflés, ma tête libre. Je me mis à examiner l'endroit où j'étais. C'était le paradis terrestre : c'était l'assemblage des beautés naturelles les plus gracieuses et les

plus imposantes. Nous y viendrons ensemble, laisse-moi l'espérer.

Quand j'eus parcouru ce lieu enchanté avec la joie d'un conquérant, je revins m'asseoir à l'endroit où j'avais dormi, afin de savourer le plaisir de ma découverte. Il y avait deux jours que j'errais dans ces montagnes, sans avoir pu trouver un de ces sites parfaitement à mon gré qui abondent dans les Pyrénées, et qui sont rares dans cette partie des Alpes. Je m'étais écorché les mains et les genoux pour arriver à des solitudes qui toutes avaient leurs beautés, mais dont pas une n'avait le caractère que je lui désirais dans ce moment-là. L'une me semblait trop sauvage, l'autre trop champêtre. J'étais trop triste dans celle-ci; dans celle-là je souffrais du froid; une troisième m'ennuyait. Il est difficile de trouver la nature extérieure en harmonie avec la disposition de l'esprit. Généralement l'aspect des lieux triomphe de cette disposition et apporte à l'ame des impressions nouvelles. Mais si l'ame est malade, elle résiste à la puissance du temps et des lieux; elle se révolte contre l'action des choses étrangères à sa souffrance, et s'irrite de les trouver en désaccord avec elle.

J'étais épuisé de fatigue en arrivant à Oliero, et peut-être à cause de cela étais-je disposé à me laisser gouverner par mes sensations. Il est certain que là je pus enfin m'abandonner à cette contemplation paresseuse que la moindre perturbation dans le bien-être physique dérange impérieusement. Figure-toi un retrait de la montagne couvert de bosquets en fleurs, à travers lesquels fuient des sentiers en pente rapide, des gazons doucement inclinés, semés de rhododendron, de pervenche et de paquerettes. Trois grottes d'une merveilleuse beauté pour la forme et les couleurs du roc occupent les enfoncemens de la gorge. L'une a servi long-temps de caverne à une bande d'assassins; l'autre recèle un petit lac ténébreux que l'on peut parcourir en bateau, et sur lequel pendent de très belles stalactites. Mais c'est une des *curiosités* qui ont le tort d'entretenir l'inutile et insupportable profession de *touriste*. Il me sembla déjà voir arriver, malgré la neige qui couvre les Alpes, ces insipides et monotones figures que chaque été ramène et fait pénétrer jusque dans les solitudes les plus saintes; véritable plaie de notre génération, qui a juré de dénaturer par sa présence la phy-

sionomie de toutes les contrées du globe, et d'empoisonner toutes les jouissances des promeneurs contemplatifs par leur oisive inquiétude et leurs sottes questions.

Je retournai à la troisième grotte; c'est celle qui arrête le moins l'attention des curieux, et c'est la plus belle. Elle n'offre ni souvenirs dramatiques, ni raretés minéralogiques. C'est une source de soixante pieds de profondeur, qu'abrite une voûte de rochers, ouverte sur le plus beau jardin naturel de la terre. De chaque côté se resserrent des monticules d'un mouvement gracieux et d'une riche végétation.

En face de la grotte, au bout d'une perspective de fleurs et de pâle verdure, jetées comme un immense bouquet que la main des fées aurait délié et secoué sur le flanc des montagnes, s'élève un géant sublime, un rocher perpendiculaire, taillé par les siècles et par les orages sur la forme d'une citadelle flanquée de ses tours et de ses bastions. Ce château magique, qui se perd dans les nuages, couronne le tableau frais et gracieux du premier plan d'une sauvage majesté. Contempler ce pic terrible du fond de la grotte, au bord de la source, les pieds sur un tapis de violettes, entre la fraîcheur souterraine du rocher et l'air chaud du vallon, c'est un bien-être, c'est une joie que j'aurais voulu me retirer pour te l'envoyer.

Des roches éparses dans l'eau s'avancent jusqu'au milieu de la grotte. Je parvins à la dernière et me penchai sur ce miroir de la source, transparent et immobile, comme un bloc d'émeraude. Je vis au fond une figure pâle dont le calme me fit peur. J'essayai de lui sourire, et elle me rendit mon sourire avec tant de froideur et d'amertume, que les larmes me vinrent aux yeux, et que je me relevai pour ne plus la voir. Je restai debout sur la roche, les bras croisés. Le froid me gagna peu à peu. Il me sembla que moi aussi je me pétrifiais. Il me revint à la mémoire je ne sais quel fragment d'un livre inédit. « Toi aussi, vieux Jacques, tu fus un marbre solide et « pur, et tu sortis de la main de Dieu, fier et sans tache comme une « statue neuve sort toute blanche de l'atelier, et monte sur son « piédestal d'un air orgueilleux. Mais te voilà rongé par le temps, « comme une de ces allégories usées qui se tiennent encore debout « dans les jardins abandonnés. Tu décores très bien le désert, pour- « quoi sembles-tu t'ennuyer de la solitude? Tu trouves l'hiver rude

« et le temps long! Il te tarde de tomber en poussière et de ne « plus dresser vers le ciel ce front jadis superbe que le vent insulte « aujourd'hui, et sur lequel l'air humide amasse une mousse noire « semblable à un voile de deuil. Tant d'orages ont terni ton éclat, « que ceux qui passent par hasard à tes pieds, ne savent plus si tu « es d'albâtre ou d'argile sous ce crêpe mortuaire. Reste, reste dans « ton néant, et ne compte plus les jours. Tu dureras peut-être « long-temps encore, misérable pierre! Tu te glorifiais jadis d'être « une matière dure et inattaquable : à présent tu envies le sort du « roseau desséché qui se brise les jours d'orage. Mais la gelée « fend les marbres. Le froid te détruira, espère en lui. »

Je sortis de la grotte, accablé d'une épouvantable tristesse, et je me jetai plus fatigué qu'auparavant à la place où j'avais dormi. Mais le ciel était si pur, l'atmosphère si bienfaisante, le vallon si beau, la vie circulait si jeune et si vigoureuse dans cette riche nature printanière, que je me sentis peu à peu renaître. Les couleurs s'éteignaient et les contours escarpés des monts s'adoucissaient dans la vapeur comme derrière une gaze bleuâtre. Un dernier rayon du couchant venait frapper la voûte de la grotte et jeter une frange d'or aux mousses et aux scolopendres dont elle est tapissée. Le vent balançait au-dessus de ma tête des cordons de lierre de vingt pieds de long. Une nichée de rouge-gorges se suspendait en babillant à ces festons délicats et se faisait bercer par les brises. Le torrent qui s'échappait de la caverne baisait en passant les primevères semées sur ses rives. Une hirondelle sortit du fond de la grotte et traversa le ciel. C'est la première que j'aie vue cette année. Elle prit son vol magnifique vers le grand rocher de l'horizon; mais en voyant la neige, elle revint comme la colombe de l'arche, et s'enfonça dans sa retraite pour y attendre le printemps encore un jour.

Je me préparai aussi à chercher un gîte pour la nuit; mais avant de quitter la grotte d'Oliero et la route du Tyrol, avant de tourner la face vers Venise, j'essayai de résumer mes sensations.

Mais cela ne m'avança à rien. Je sentis en moi une fatigue déplorable et une force plus déplorable encore, aucune espérance, aucun désir, un profond ennui; la faculté d'accepter tous les biens et tous les maux; trop de découragement ou de paresse pour cher-

cher ou pour éviter quoi que ce soit; un corps plus dur à la fatigue que celui d'un buffle; une ame irritée, sombre et hautaine, avec un caractère indolent, silencieux, calme comme l'eau de cette source qui n'a pas un pli à la surface, mais qu'un grain de sable bouleverse.

Je ne sais pourquoi toute réflexion sur l'avenir me cause une humeur insupportable. J'eus besoin de reporter mes regards sur certaines faces du passé, et je m'adoucis aussitôt. Je pensai à notre amitié, j'eus des remords d'avoir laissé tant d'amertume entrer dans ce pauvre cœur. Je me rappelai les joies et les souffrances que nous avons partagées. Les unes et les autres me sont si chères, qu'en y pensant je me mis à pleurer comme une femme.

En portant mes mains à mon visage, je respirai l'odeur d'une sauge dont j'avais touché les feuilles quelques heures auparavant. Cette petite plante fleurissait maintenant sur sa montagne à plusieurs lieues de moi. Je l'avais respectée. Je n'avais emporté d'elle que son exquise senteur. D'où vient qu'elle me l'avait laissée? Quelle chose précieuse est donc le parfum, qui, sans rien faire perdre à la plante dont il émane, s'attache aux mains d'un ami, et le suit en voyage pour le charmer et lui rappeler long-temps la beauté de la fleur qu'il aime! — Le parfum de l'ame, c'est le souvenir. C'est la partie la plus délicate, la plus suave du cœur, qui se détache pour embrasser un autre cœur et le suivre partout. L'affection d'un absent n'est plus qu'un parfum; mais qu'il est doux et suave! qu'il apporte à l'esprit abattu et malade de bienfaisantes images et de chères espérances! — Ne crains pas, ô toi qui as laissé sur mon chemin cette trace embaumée, ne crains jamais que je la laisse se perdre. Je la serrerai dans mon cœur silencieux, comme une essence subtile dans un flacon scellé. Nul ne la respirera que moi, et je la porterai à mes lèvres dans mes jours de détresse pour y puiser la consolation et la force, les rêves du passé, l'oubli du présent.

. . . .

. . . . Je me souviens que lorsque j'étais enfant, les chasseurs apportaient à la maison vers l'automne de belles et douces palombes ensanglantées. On me donnait celles qui étaient encore vivantes, et j'en prenais soin. J'y mettais la même

ardeur et les mêmes tendresses qu'une mère pour ses enfans, et je réussissais à en guérir quelques-unes. A mesure qu'elles reprenaient la force, elles devenaient tristes, et refusaient les fèves vertes que pendant leur maladie elles mangeaient avidement dans ma main. Dès qu'elles pouvaient étendre les ailes, elles s'agitaient dans la cage et se déchiraient aux barreaux. Elles seraient mortes de fatigue et de chagrin si je ne leur eusse donné la liberté. Aussi je m'étais habitué, quoique égoïste enfant s'il en fut, à sacrifier le plaisir de la possession au plaisir de la générosité. C'était un jour de vives émotions, de joie triomphante et de regret invincible, que celui où je portais une de mes palombes sur la fenêtre. Je lui donnais mille baisers. Je la priais de se souvenir de moi et de revenir manger les fèves tendres de mon jardin. Puis, j'ouvrais une main que je refermais aussitôt pour ressaisir mon amie. Je l'embrassais encore, le cœur gros et les yeux pleins de larmes. Enfin, après bien des hésitations et des efforts, je la posais sur la fenêtre. Elle restait quelque temps immobile, étonnée, effrayée presque de son bonheur. Puis elle partait avec un petit cri de joie qui m'allait au cœur. Je la suivais long-temps des yeux; et quand elle avait disparu derrière les sorbiers du jardin, je me mettais à pleurer amèrement, et j'en avais pour tout un jour à inquiéter ma mère par mon air abattu et souffrant.

Quand nous nous sommes quittés, j'étais fier et heureux de te voir rendu à vie; j'attribuais un peu à mes soins la gloire d'y avoir contribué. Je rêvais pour toi des jours meilleurs, une vie plus calme. Je te voyais renaître à la jeunesse, aux affections, à la gloire. Mais quand je t'eus déposé à terre, quand je me retrouvai seul dans cette gondole noire comme un cercueil, je sentis que mon ame s'en allait avec toi. Le vent ne ballottait plus sur les lagunes agitées qu'un corps malade et stupide. Un homme m'attendait sur les marches de la piazzetta. — Du courage! me dit-il. — Oui, lui répondis-je; vous m'avez dit ce mot-là une nuit, quand il était mourant dans nos bras, quand nous pensions qu'il n'avait plus qu'une heure à vivre. A présent il est sauvé, il voyage, il va retrouver sa patrie, sa mère, ses amis, ses plaisirs. C'est bien : mais pensez de moi ce que vous voudrez. Je regrette cette horrible nuit où sa tête pâle était appuyée sur votre épaule, et sa main froide dans la mienne.

Il était là entre nous deux, et il n'y est plus. —Vous pleurez aussi, tout en haussant les épaules. Vous voyez que vos larmes ne raisonnent pas mieux que moi. Il est parti, nous l'avons voulu; mais il n'est plus ici, et nous sommes au désespoir.

. . . .

. . . .

. . . . Avant de me coucher, j'allai fumer mon cigare sur la route de Bassano. Je ne m'éloignai guère d'Oliero que d'un quart de lieue, et il ne faisait pas encore nuit; mais la route était déjà déserte et silencieuse comme à minuit. Je me trouvai tout à coup, je ne sais comment, en face d'un monsieur beaucoup mieux mis que moi. Il avait un frac bleu, des bottes à la hussarde, et un bonnet hongrois avec un beau gland de soie tombant sur l'épaule. Il se mit en travers de mon chemin et m'adressa la parole dans un dialecte moitié italien, moitié allemand. Je crus qu'il demandait quelque renseignement sur le pays, et lui montrant le clocher qui se dessinait en blanc sur les ombres de la vallée, je me bornai à lui répondre : — Oliero. — Mais il reprit sa harangue d'un ton lamentable; je crus comprendre qu'il me demandait l'aumône. Il était impossible d'offrir à un mendiant si élégant moins d'un svansic, et cette générosité m'était également impossible, pour des raisons majeures. Je me rappelai en même temps les avertissemens du docteur, et je passai mon chemin. Mais soit qu'il me prît pour un financier déguisé, soit que ma blouse de cotonnade bleue lui plût extrêmement, il s'obstina à me suivre pendant une cinquantaine de pas en continuant son inintelligible discours, qui me parut mal accentué et que je ne goûtai nullement. Ce *monsù* avait un fort beau bâton de houx à la main, et je n'avais pas seulement une branche de chèvrefeuille. Je me souvenais très bien des propres paroles du docteur : *Ayez l'œil sur son bâton*. Mais je ne voyais pas bien clairement à quoi pouvait me servir la connaissance exacte du danger que je courais. Je pris le parti de tâcher de penser à autre chose, et de siffloter, en répétant à part moi, cette phrase profondément philosophique que tu m'as apprise, et dont tu m'as conseillé l'emploi dans les grandes émotions de la vie : — La musique à la campagne est une chose fort agréable; les cordes harmonieuses de la harpe, etc. — Je jetai un regard de côté et vis mon

Allemand tourner les talons. Comme je n'avais aucune envie de *cultiver* sa connaissance, je continuai de marcher vers Bassano en sifflant.

J'avais eu une peur de tous les diables. Je suis naturellement poltron et imprévoyant à la fois. C'est ce qui faisait dire à mon précepteur que j'avais le caractère d'un merle. Je ne crois au danger que quand je le touche, et je l'oublie dès qu'il est passé. Il n'est pas d'oiseau plus stupide que moi pour retomber vingt fois dans le piège où il a été pris. Je tourne autour et je le brave avec une légèreté que l'on prendrait volontiers pour du courage. Mais quand j'y suis, je n'y fais pas meilleure figure que les autres. Je l'avoue sans honte, parce qu'il me semble qu'un homme de quatre pieds dix pouces n'est pas obligé d'avoir le stoïcisme de Milon de Crotone, et parce que j'ai vu bien des butors gigantesques être au moins aussi faibles que moi en face de la peur.

Je revins à Oliero, et je retrouvai à tâtons la branche de genévrier suspendue à la porte de mon cabaret. La première figure que j'aperçus sous le manteau de la cheminée fut celle de mon Allemand qui fumait dans une pipe fort honnête, et qui attendait, en suivant chaque tour de broche d'un œil amoureux, que le quartier d'agneau commandé pour son souper finît de rôtir. Il se leva en me voyant, et m'offrit une chaise auprès de lui. J'étais un peu confus de la méprise que j'avais faite en prenant un personnage si bien élevé pour un voleur de grand chemin. On nous servit notre souper à la même table : à lui son agneau rôti, à moi mon fromage de chèvre ; à lui le vin généreux d'Asolo, à moi l'eau pure du torrent. Quand il eut mangé trois bouchées, soit qu'il se sentît peu d'appétit, soit qu'il fût touché de la *grace avec laquelle je mangeais mon pain*, il m'invita à partager son repas, et j'acceptai sans cérémonie. Il parlait alors une espèce de vénitien presque intelligible, et il me fit d'agréables reproches du refus que je lui avais fait sur la route d'un peu de feu de mon cigare pour allumer sa pipe. Je me confondis en excuses, et j'essayai de me moquer intérieurement de ma frayeur ; mais malgré sa politesse, et peut-être aussi à cause de sa politesse, ce monsieur avait une indéfinissable odeur de coquin qui rappelait *l'Auberge des Adrets* d'une lieue. L'hôte avait, en tournant autour de la table, une étrange manière de nous regarder

alternativement. Quand je grimpai à ma soupente, résolu à affronter tous les dangers du coupe-gorge classique de l'Italie, j'entendis le bonhomme qui disait à son garçon : — Fais attention au Tyrolien et au petit *forestiere*. (Il s'agissait de moi.) Serre bien la vaisselle et apporte les clés du linge sous mon chevet; attache le chien à la porte du poulailler, et au moindre bruit appelle-moi. — Cristo, soyez tranquille, répondit le garçon. Le *petit* ne peut pas bouger que je ne l'entende. J'aurai la fourche à feu sur ma paillasse, et *per Dio santo*, qu'il prenne garde à lui, s'il s'amuse à sortir avant le jour.

Je me le tins pour dit, et je dormis tranquillement, protégé contre le filou tyrolien par ce brave garçon montagnard qui croyait protéger contre moi la maison de son maître.

Quand je m'éveillai, le Tyrolien avait pris la volée depuis longtemps, et malgré la surveillance de l'hôte, de son garçon et de son chien, il était parti sans payer. Il fut un peu question de me prendre pour son complice et de me faire acquitter sa dépense. Je transigeai, et comme j'avais mangé avec lui, je payai la moitié du souper; après quoi je partis à travers la montagne.

. . . .

. . . . . Je traversai ce jour-là des solitudes d'une incroyable mélancolie. Je marchai un peu au hasard en tâchant d'observer tant bien que mal la direction de Trévise, mais sans m'inquiéter de faire trois fois plus de chemin qu'il ne fallait, ou de passer la nuit au pied d'un genevrier. Je choisis les sentiers les plus difficiles et les moins fréquentés. En quelques endroits, ils me conduisirent jusqu'à la hauteur des premières neiges; en d'autres, ils s'enfonçaient dans les défilés arides où le pied de l'homme semblait n'avoir jamais passé. J'aime ces lieux incultes, inhabitables, qui n'appartiennent à personne, que l'on aborde difficilement, et d'où il semble impossible de sortir. Je m'arrêtai dans un certain amphithéâtre de rochers, auquel pas une construction, pas un animal, pas une plante ne donnait de physionomie géologique. Il en avait une terrible, austère, désolée, qui n'appartenait à aucun pays, et qui pouvait ressembler à toute autre partie du monde qu'à l'Italie. Je fermai les yeux au pied d'une roche, et mon esprit se mit à divaguer. En un quart d'heure je fis le tour du monde, et quand je sortis de ce demi-sommeil fé-

brile, je m'imaginai que j'étais en Amérique, dans une de ces éternelles solitudes que l'homme n'a pu conquérir encore sur la nature sauvage. Tu ne saurais te figurer combien cette illusion s'empara de moi; je m'attendais presque à voir le boa dérouler ses anneaux sur les ronces desséchées, et le bruit du vent me semblait la voix des panthères errantes parmi les rochers. Je traversai ce désert sans rencontrer un seul accident qui dérangeât mon rêve; mais au détour de la montagne je trouvai une petite niche creusée dans le roc avec sa madone, et la lampe que la dévotion des montagnardes entretient et rallume chaque soir, jusque dans les solitudes les plus reculées. Il y avait au pied de l'autel rustique un bouquet de fleurs cultivées et nouvellement cueillies. Cette lampe encore fumante, ces fleurs de la vallée, toutes fraîches encore, à plusieurs milles dans la montagne stérile et inhabitée, étaient les offrandes d'un culte plus naïf et plus touchant qu'aucune chose que j'aie vue en ce genre. En général, ces croix et ces madones s'élèvent dans le désert au lieu où s'est commis quelque meurtre, ou bien là où est arrivée, par accident, quelque mort violente. A deux pas de la madone était un précipice qu'il fallait côtoyer pour sortir du défilé. La lampe, sinon la protection de la Vierge, devait être fort utile aux voyageurs de nuit.

. . . . Une idée folle, l'illusion d'un instant, un rêve qui ne fait que traverser le cerveau suffit pour bouleverser toute une ame et pour emporter dans sa course le bonheur ou la souffrance de tout un jour. Ce voyage d'Amérique avait déroulé en cinq minutes un immense avenir devant moi, et quand je me réveillai sur une cime des Alpes, il me sembla que de mon pied j'allais repousser la terre et m'élancer dans l'immensité. Ces belles plaines de la Lombardie, cette mer Adriatique qui flottait comme un voile de brume à l'horizon, tout cela m'apparut comme une conquête épuisée, comme un espace déjà franchi. Je m'imaginai que si je voulais, je serais demain sur la cime des Andes. Les jours de ma vie passée s'effacèrent et se confondirent en un seul. *Hier* me sembla résumer parfaitement trente ans de fatigue; *aujourd'hui*, ce mot terrible, qui dans la grotte d'Oliero m'avait représenté l'effrayante immobilité de la tombe, s'effaça du livre de ma vie. Cette force détestée, cette morne résistance à la douleur,

qui m'avait rendu si triste, se fit sentir à moi, active et violente, douloureuse encore, mais orgueilleuse comme le désespoir. L'idée d'une éternelle solitude me fit tressaillir de joie et d'impatience, comme autrefois une pensée d'amour, et je sentis ma volonté s'élancer vers une nouvelle période de ma destinée. — C'est donc là où tu en es? me disait une voix intérieure; eh bien! marche, avance, apprends.

. . . .

. . . . . Au coucher du soleil, je me trouvai au faîte d'une crête de rochers; c'était la dernière des Alpes. A mes pieds s'étendait la Lombardie, immense, éblouissante de lumière et d'étendue. J'étais sorti de la montagne, mais vers quel point de ma direction? Entre la plaine et le pic d'où je la contemplais, s'étendait un beau vallon ovale, appuyé d'un côté au flanc des Alpes, de l'autre élevé en terrasse au-dessus de la plaine et protégé contre les vents de la mer par un rempart de collines fertiles. Directement au-dessous de moi, un village était semé en pente dans un désordre pittoresque. Ce pauvre hameau est couronné d'un beau et vaste temple de marbre tout neuf, éclatant de blancheur et assis d'une façon orgueilleuse sur la croupe de la montagne. Je ne sais quelle idée de personnification s'attachait pour moi à ce monument. Il avait l'air de contempler l'Italie déroulée devant lui comme une carte géographique et de lui commander.

Un ouvrier, qui taillait le marbre à même la montagne, m'apprit que cette église, de forme païenne, était l'œuvre de Canova, et que le village de Possagno, situé au pied, était la patrie de ce grand sculpteur des temps modernes. — Canova était le fils d'un tailleur de pierres, ajouta le montagnard; c'était un pauvre ouvrier comme moi.

Combien de fois le jeune manœuvre, qui devait devenir Canova, s'est-il assis sur cette roche où s'élève maintenant un temple à sa mémoire! Quels regards a-t-il promenés sur cette Italie qui lui a décerné tant de couronnes, sur ce monde où il a exercé la paisible royauté de son génie, à côté de la terrible royauté de Napoléon! Désirait-il, espérait-il sa gloire? y songeait-il seulement? Quand il avait coupé proprement un quartier de roche, savait-il que de cette main, formée aux rudes travaux, sortiraient tous les

dieux de l'Olympe et tous les rois de la terre? Pouvait-il deviner cette nouvelle race de souverains qui allait éclore et demander l'immortalité à son ciseau? Quand il avait des regards de jeune homme et peut-être d'amant pour les belles montagnardes de sa patrie, imaginait-il la princesse Borghèse nue devant lui?

Le vallon de Possagno a la forme d'un berceau; il est fait à la taille de l'homme qui en est sorti. Il serait digne d'avoir servi à plus d'un génie, et l'on conçoit que la sublimité de l'intelligence se déploie à l'aise dans un si beau pays et sous un ciel si pur. La limpidité des eaux, la richesse du sol, la force de la végétation, la beauté de la race dans cette partie des Alpes, et la magnificence des aspects lointains que le vallon domine de toutes parts, semblent faits exprès pour nourrir les plus hautes facultés de l'ame, et pour exciter aux plus nobles ambitions. Cette espèce de paradis terrestre où la jeunesse intellectuelle peut s'épanouir avec toute sa sève printanière, cet horizon immense qui semble appeler les pas et les pensées de l'avenir, ne sont-ce pas là deux conditions principales pour le déploiement d'une belle destinée?

La vie de Canova fut féconde et généreuse comme le sol de sa patrie. Sincère et simple comme un vrai montagnard, il aima toujours avec une tendre prédilection le village et la pauvre maisonnette où il était né. Il la fit très modestement embellir, et il venait s'y reposer à l'automne des travaux de son année. Il se plaisait alors à dessiner les formes herculéennes des paysans et les têtes vraiment grecques des jeunes filles. Les habitans de Possagno disent avec orgueil que les principaux modèles de la riche collection des œuvres de Canova sont sortis de leur vallée. Il suffit en effet de la traverser pour y retrouver à chaque pas le type de froide beauté qui caractérise la statuaire de l'empire. Le principal avantage de ces montagnardes, et celui précisément que le marbre n'a pu reproduire, est la fraîcheur du coloris et la transparence de la peau. C'est à elles que peut s'appliquer sans exagération l'éternelle métaphore des lis et des roses. Leurs yeux ont une limpidité excessive et une nuance incertaine, à la fois verte et bleue, qui est particulière à la pierre appelée aigue-marine. Canova aimait particulièrement la *morbidezza* de leurs cheveux blonds, abondans et lourds. Il les

peignait lui-même avant de les copier, et disposait leurs tresses selon les diverses manières de la statuaire grecque.

Ces filles ont généralement une expression de douceur et de naïveté, qui, reproduite sur des linéamens plus fins et sur des formes plus délicates, a dû inspirer à Canova la délicieuse tête de Psyché. Les hommes ont la tête colossale, le front proéminent, la chevelure épaisse et blonde aussi, les yeux grands, vifs et hardis, la face courte et carrée. Rien de profond ni de délicat dans la physionomie, mais une franchise et un courage qui rappellent l'expression des chasseurs antiques. Le temple de Canova est une copie exacte du Panthéon de Rome. Il est d'un beau marbre fond blanc, traversé de nuances rousses et rosâtres, mais tendre et déjà égrainé par la gelée. Canova, dans une vue philanthropique, avait fait élever cette église pour attirer un grand concours d'étrangers et de voyageurs à Possagno, et procurer ainsi un peu de commerce et d'argent aux pauvres habitans de la montagne. Il comptait en faire une espèce de musée de ses ouvrages. L'église aurait renfermé les sujets sacrés sortis de son ciseau, et des galeries supérieures auraient contenu à part les sujets profanes. Il mourut sans pouvoir accomplir son projet, et laissa des sommes considérables destinées à cet emploi. Mais quoique son propre frère, l'évêque Canova, fût chargé de surveiller les travaux, une sordide économie ou une insigne mauvaise foi a présidé à l'exécution des dernières volontés du sculpteur. Hormis le *vaisseau* de marbre sur lequel il n'était plus temps de spéculer, on a obéi mesquinement à la nécessité du remplissage. Au lieu de douze statues colossales en marbre qui devaient occuper les douze niches de la coupole, s'élèvent douze géans grotesques qu'un peintre habile, dit-on d'ailleurs, s'est plu à exécuter ironiquement pour se venger des tracasseries sordides des entrepreneurs. Très peu de sculpture de Canova décore l'intérieur du monument. Quelques bas-reliefs de petite dimension, mais d'un dessin très pur et très élégant, sont incrustés autour des chapelles; tu les as vus à l'académie des beaux arts de Venise, et tu en as remarqué un avec prédilection. Tu as vu là aussi le groupe du Christ au tombeau qui est certainement la plus froide pensée de Canova. Le bronze de ce groupe est dans le temple de Possagno, ainsi que le tombeau qui renferme les restes du sculpteur :

c'est un sarcophage grec très simple et très beau, exécuté sur ses dessins.

Un autre groupe du Christ au linceul, peint à l'huile, décore le maître-autel. Canova, le plus modeste des sculpteurs, avait la prétention d'être peintre. Il a passé plusieurs années à retoucher ce tableau, fils heureusement unique de sa vieillesse, que, par affection pour ses vertus et par respect pour sa gloire, ses héritiers devraient conserver précieusement chez eux et cacher à tous les regards. . . . .

. . . .

. . . . . . Je suivis la route d'Asolo le long d'une rampe de collines couvertes de figuiers ; j'embrassai ce riche aspect de la Lombardie pendant plusieurs lieues, sans être fatigué de son immensité, grâce à la variété des premiers plans, qui descendent par gradins de monticules et de ravines jusqu'à la surface unie de la plaine. Des ruisseaux de cristal circulent et bondissent parmi ces gorges dont les contours sont hardis sans âpreté, et dont le mouvement change à chaque détour du chemin. C'est le sol le plus riche en fruits délicieux et le climat le plus sain de l'Italie. A Asolo, village assis comme Possagno sur le flanc des Alpes, à l'entrée d'un vallon non moins beau, je trouvai un montagnard qui partait pour Trévise, assis majestueusement sur un char traîné par quatre ânesses. Je le priai, moyennant une modeste rétribution, de me faire un peu de place parmi les chevreaux qu'il transportait au marché, et j'arrivai à Trévise le lendemain matin, après avoir dormi fraternellement avec les innocentes bêtes qui devaient tomber le lendemain sous le couteau du boucher. Cette pensée m'inspira pour leur maître une horreur invincible, et je n'échangeai pas une parole avec lui durant tout le chemin.

Je dormis deux heures à Trévise avec un peu de rhume et de fièvre ; à midi je trouvai un voiturin qui partait pour Mestre et qui me prit en *lapin*. Je trouvai la gondole de Catullo à l'entrée du canal. Le docteur, assis sur la poupe, échangeait des facéties vénitiennes avec cette perle des gondoliers. Il y avait sur la figure de notre ami un rayonnement inusité. Qu'est-ce donc? lui dis-je, avez-vous fait un héritage? êtes-vous nommé médecin de votre oncle?

Il prit une attitude mystérieuse et me fit signe de m'asseoir près

de lui. Alors il tira de sa poche une lettre timbrée de Genève. Je me détournai après l'avoir lue pour cacher mes larmes. Mais quand je regardai le docteur, je le trouvai occupé à lire la lettre à son tour. — Ne vous gênez pas, lui dis-je. — Il n'y fit nulle attention et continua; après quoi il la porta à ses lèvres avec une vivacité passionnée toute italienne, et me la rendit en disant pour toute excuse : *Je l'ai lue.*

Nous nous pressâmes la main en pleurant. Puis je lui demandai s'il avait reçu de l'argent pour moi. Il me répondit par un signe de tête affirmatif. — Et quand part votre ami Zuzuf? — Le 15 du mois prochain. — Vous retiendrez mon passage sur son navire pour Constantinople, docteur. — Oui? — Oui. — Et vous reviendrez? dit-il. — Oui, je reviendrai. — Et lui aussi? — Et lui aussi, j'espère. — *Dieu est grand!* dit le docteur en levant les yeux au ciel d'un air à la fois ingénu et emphatique. Nous verrons ce soir Zuzuf au café, ajouta-t-il; en attendant, où voulez-vous loger? — Peu m'importe, ami, je pars après-demain pour le Tyrol......

GEORGE SAND.

LETTRES

SUR

LES HOMMES D'ÉTAT

DE LA FRANCE.

LETTRE CINQUIÈME.

Paris, 10 mai 1834.

Si vous avez un jour la fantaisie de quitter le parlement, et de venir assister à une séance de notre chambre des députés, pour peu que vous vous hâtiez, monsieur, vous pourrez voir encore au banc des ministres, un homme aux joues pâles et creuses, dont les yeux plongés dans leur orbite semblent des feux cachés au fond d'une caverne. Une de ses mains est habituellement glissée sous son gilet, et à ses mouvemens convulsifs on dirait un joueur qui se déchire secrètement la poitrine lorsque les chances du jeu tournent contre lui.

Lord John Russel, si petit, si pâle et si faible, qu'il fallut l'étendre sur un sopha de l'avant-salle après son discours sur la réforme parlementaire, peut vous donner une idée de ce personnage; mais celui dont je parle ne laisse pas, comme lord Russel, s'éteindre dans le vide ses périodes à demi prononcées. Sa phrase traînante et incisive est un instrument qui tranche et qui déchire à la fois; sa voix profonde et presque funèbre ajoute encore à l'expression lugubre de sa physionomie, et quand il emploie la forme du sarcasme, ce qui lui arrive rarement, il est vrai, cette moquerie violente a toujours quelque chose d'effrayant. C'est une gaîté inaccoutumée qui contraste tellement avec la disposition sérieuse, je dirai presque imposante, des muscles de la face qu'elle agite, qu'on se sent saisi d'une impression funeste. On se dit que la colère ou la tristesse irait mieux à ce visage. En effet, dès qu'il reprend son expression sombre et rêveuse, on y trouve quelques nuances de douceur qui avaient disparu, une sorte d'aménité qu'on n'eût pas soupçonnée, et qui pourrait bien se développer dans le cercle d'une société intime.

En voyant à la tribune cette longue figure puritaine et ces yeux irrités, en entendant cette voix sépulcrale, en écoutant les anathèmes qu'elle lance contre les mauvaises passions qui troublent le repos des gens honnêtes, en observant avec quelle véhémence et quelle rudesse elle prêche le calme et la soumission, vous songerez involontairement à Jean Calvin, dont vous admiriez le portrait à Genève. C'est bien lui tel que nous le vîmes, prêchant son fameux discours « contre la secte fantastique et furieuse des libertins, » dressé dans sa chaire théologale, l'œil animé de l'esprit de domination, le coin de sa bouche contracté par un trait inflexible, le front jauni et dépouillé par ses veilles, large et plein, annonçant un jugement étendu et une fidèle mémoire, la tête orgueilleusement rejetée en arrière, et tout prêt à dire les paroles qu'on lisait sur le cadre du tableau: *Non veni mittere pacem, sed gladium*; « je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée. » Devise qui convient aussi bien à Calvin qu'à M. Guizot.

M. Guizot n'a pas rapporté ces formes extérieures de Genève, car il est né à Nîmes; mais il semble en avoir rapporté son esprit. Ses premières années se passèrent en effet à Genève, il y fit les

fortes études philosophiques et historiques qu'il a appliquées plus tard avec tant de succès à ses travaux. Il y apprit cette rigoureuse manière d'apprécier et d'enchaîner les faits, particulière à l'école de Genève. Il y puisa ce goût pour l'aristocratie bourgeoise, cette fierté et cet orgueil plébéiens qui éclatent dans tous ses écrits et dans tous ses discours. Dans ce coin du monde où se sont réfugiés les débris du patriciat roturier et de la tyrannie des communes, qui tinrent si long-temps tête à la noblesse et opprimèrent pendant tant d'années les classes inférieures en France, en Allemagne, M. Guizot étudia, peut-être involontairement, l'art de gouverner despotiquement le peuple en déclamant contre le despotisme des classes élevées, de marcher pas à pas et d'un grand air de franchise à un but secret, de reculer à propos devant la force, de revenir à propos encore, d'avancer toujours et de ne lutter ouvertement qu'à la dernière extrémité; petites choses et petits moyens qu'on sait à merveille dans ce petit gouvernement, si faible que le moindre brin d'herbe y est un obstacle qu'on ne peut surmonter qu'à force d'habileté. M. Guizot, esprit méditatif et sérieux, dut certainement recevoir du tableau que lui offrait l'ancien état politique de Genève, une impression bien forte, et c'est à elle qu'il doit sans doute certaines nuances d'habileté et de finesse qui semblent quelquefois incompatibles avec un génie aussi absolu que l'est le sien, et avec l'aspérité dogmatique de son esprit.

La jeunesse de M. Guizot fut celle de beaucoup d'entre nous. Il était pauvre, actif et laborieux. On lui avait dit, en sortant de son collége, que le monde entier était ouvert devant lui, que la révolution française avait déblayé tous les chemins sous les pas des hommes intelligens, que l'empire, dont l'aurore se levait, avait besoin de toutes les ames fortes, de toutes les têtes éclairées qui consentiraient à se laisser conduire. Il savait qu'il était docte et intelligent, qu'il avait une ame énergique; les idées de liberté qu'il avait conçues dans la république de Genève, ne le rendaient pas sauvage et indomptable, il le savait aussi. Il vint donc, plein d'espoir, d'en-train, de bonne volonté, et de confiance dans l'avenir qui ne lui a pas fait défaut, comme on sait. Il n'en fut pas ainsi du présent. Les connaissances philosophiques et le savoir du jeune étudiant génevois ne le menèrent à rien. Ces routes vers la fortune,

ouvertes par la révolution et par l'empire, toutes larges qu'elles étaient, se trouvaient encombrées par la foule, et ses rêves d'avenir se terminèrent par un pénible réveil. Il lui fallut, non pas même accepter, mais solliciter une humble place de précepteur dans une famille suisse qui habitait Paris, et pour laquelle, je dois le dire, il a toujours professé le dévoûment et la haute estime que méritent ses vertus vraiment patriarcales.

Rien ne se perd en ce monde pour les esprits tels que celui de M. Guizot. Tout leur profite, tout les retrempe. Il dut faire là comme un second apprentissage politique. Soumis à une condition qui eût été un peu humiliante ailleurs, courbé sous des distinctions hiérarchiques qui pesaient, il est vrai, bien légèrement sur lui, il se peut qu'il se soit fortifié, à cette époque, dans ses idées d'organisation de la société qu'il a plutôt laissé entrevoir que développées depuis, et d'après lesquelles le premier soin d'un gouvernement bien constitué serait de retenir avec sévérité chaque individu à la place où le sort l'a jeté. M. Guizot ne peut avoir conçu de telles idées qu'après avoir reconnu, par lui-même, qu'on peut vivre très heureux dans une situation tout-à-fait subalterne. La portée philosophique que je lui attribue ne me permet pas d'assigner une autre cause à sa pensée. La société qu'il médite de régénérer, il l'a sans doute vue de son propre point de départ, auquel se rattachent peut-être des souvenirs heureux. Il ne peut en être autrement, car il faudrait désespérer de l'esprit humain, si ses progrès et son perfectionnement ne menaient qu'à l'égoïsme, si les hommes supérieurs, glorieusement parvenus au faîte de l'échelle sociale, n'apercevaient autre chose, à cette élévation, que la nécessité de repousser du pied tous ceux qui tendraient à s'élever en suivant leurs traces.

Les goûts littéraires de M. Guizot le firent bientôt introduire dans le salon de M. Suart. Là se réunissaient tous les hommes qui brûlaient de se rattacher au mouvement des idées ou qui essayaient en secret de leur imprimer une direction contraire. On y voyait à la fois les cyniques du directoire, les représentans de la république, les dernières ruines de l'Encyclopédie et quelques débris du naufrage de l'émigration, qui avaient abordé le rivage de la France à la faveur d'un moment de calme et d'oubli. C'est déjà de cette

époque que datent les liaisons de M. Guizot avec le vieux parti royaliste qui le porta aux affaires dès les premiers jours de la restauration. Chez M. Suard se trouvait aussi Mlle Pauline de Meulan, l'une des femmes les plus distinguées et les plus instruites de ce temps, dont l'esprit était assez solide et assez vif pour suffire à la dévorante activité que demande la profession de journaliste. Mlle de Meulan aidait à la rédaction de plusieurs journaux, et particulièrement du *Publiciste*, qui lui dut une partie de son succès. Elle exerçait dans cette feuille le rude métier de critique, et elle remplissait ses fonctions avec une vigueur et une énergie dont ne l'eussent pas soupçonnée ceux qui avaient pu apprécier la douceur et la bonté de son caractère. Il eût été toutefois difficile d'écrire avec plus de netteté et plus de charme. Seulement on remarque dans ses écrits de ce temps une certaine rigueur pédantesque qui se reproduisait, dit-on, dans sa conversation, où le sérieux journaliste faisait quelquefois tort à la femme aimable et bonne. Les travaux journaliers et multipliés de Mlle de Meulan avaient fini par altérer sa santé, et elle se vit obligée de prendre un repos qui lui était bien nécessaire, mais que l'état de sa fortune lui rendait bien fatal. Sa famille, dont elle était le soutien, était sur le point de se trouver sans ressource, lorsqu'un jour elle reçut une lettre d'une personne inconnue, qui lui offrait d'écrire pour elle dans *le Publiciste* jusqu'au moment où elle pourrait reprendre la plume. Cette lettre n'était pas signée, mais elle était conçue d'un ton de franchise et de bonne grace, et elle renfermait un article fort bien écrit, fort bien pensé, dont, par une singulière délicatesse, les vues semblaient empruntées à Mlle de Meulan elle-même, tant elles étaient un reflet fidèle de sa conversation. L'article fut inséré dans *le Publiciste*, et Mlle de Meulan, touchée de ce procédé, ne fit pas difficulté d'y mettre l'initiale P qui la désignait. Dès-lors, presque chaque jour, et tant que dura sa maladie, Mlle de Meulan reçut des articles semblables. On pense bien qu'elle fit mille recherches ; dans le salon de M. Suard, on s'épuisa en conjectures, et personne ne soupçonna un jeune homme sérieux qui écoutait tous ces propos sans laisser échapper le moindre sourire. Enfin Mlle de Meulan se décida à écrire à l'inconnu, je ne sais par quelle voie, peut-être dans *le Publiciste*. Elle supplia l'écrivain ano-

nyme de se faire connaître. Celui-ci obéit, et vint enfin se montrer et recevoir les actions de grace qui lui étaient dues. C'était M. Guizot, âgé alors de vingt ans. Une noble amitié lia dès ce moment ces deux esprits distingués, et cinq ans après Mlle de Meulan devint Mme Guizot. Quinze années d'une union sainte et tendre furent le résultat de cet honorable et romanesque début. Leur séparation ne fut pas moins touchante que l'avait été leur rapprochement. Au milieu des souffrances d'une maladie lente, qui ne l'empêchaient pas de se livrer avec courage à ses travaux littéraires, Mme Guizot s'aperçut enfin que tout espoir était perdu. Elle fit ses adieux à son fils et à son mari, et pria celui-ci de la faire ensevelir selon le rit de l'église protestante, au sein de laquelle elle voulait mourir. Mme Guizot était catholique, mais son mari était protestant, et elle voulait, en fermant les yeux, emporter la pensée qu'ils seraient réunis un jour. Cela fait, l'esprit tranquille, heureuse de ce dernier sacrifice, le plus grand qu'elle pouvait offrir à son mari, elle le pria de lui faire une lecture. Il commença une oraison funèbre de Bossuet, celle de Madame Henriette; mais il avait à peine lu quelques pages que sa femme était morte. Ces choses se passaient en 1827. M. Guizot, destitué, privé même de sa chaire d'histoire, luttait alors avec toute la jeunesse du pays, contre M. Villèle, pour la liberté. Ce fut son beau temps, son temps de malheur et de gloire!

Cette douce union fut semée de nombreuses traverses. Pendant ces quinze années, M. Guizot monta plusieurs fois au pouvoir, en descendit, essaya constamment de se faire jour par ses liaisons, par ses opinions et par ses écrits. On le vit occuper successivement, sous l'abbé de Montesquiou, sous M. Barbé-Marbois et sous M. Decazes, des emplois qui n'étaient pas sans importance, et revenir, ainsi que sa femme, à leur point de départ, dans la nécessité de travailler pour vivre, et d'user de toutes les ressources de leur esprit. A la chute de M. Decazes, M. Guizot, sorti pauvre de sa place de directeur de l'administration départementale, se remit à faire, comme autrefois, des livres, des pamphlets, et des articles de journaux. L'intérieur de la maison de M. Guizot offrit pendant long-temps un curieux spectacle. Son beau-frère, M. Devaines, préfet de la Nièvre, avait été destitué comme lui. Il revint à Paris avec

sa femme et ses deux nièces, dont l'une, plus tard, épousa, à son tour, M. Guizot. D'un côté, Mme Guizot et ses nièces découpaient, refaisaient et annotaient la traduction de Shakspeare de Letourneur; de l'autre, M. Guizot préparait ses recherches sur l'histoire de France; plus loin quelques jeunes gens, élèves dociles du maître, fouillaient à coups de lexique dans le latin barbare d'Orderic-Vital; d'autres traduisaient les mémoires de Clarendon, l'*Eïkon-Basilikê* du roi Charles Ier, et élevaient péniblement, pierre à pierre, le grand édifice de la collection des Mémoires de la révolution anglaise, décorée à son fronton de la signature de M. Guizot. Cette association de travaux était toujours dirigée par la pensée de M. Guizot, qui, indépendamment de ces grandes collections, produisait seul ses remarquables écrits sur l'histoire et l'état des affaires de la France. Elle exerça une heureuse influence sur la direction générale des lettres, et permit à M. Guizot de vivre avec aisance de la vie la plus honorable, en même temps qu'elle l'éleva à une haute réputation.

J'ai parlé à dessein de la vie littéraire de M. Guizot, avant que de parler de son existence politique. Il me resterait à le suivre dans la société de la restauration où l'introduisit M. Royer-Collard, et où n'avaient pas encore germé ces idées de liberté modérée qu'elle inscrivit plus tard sur sa bannière. Il faudrait encore le montrer protestant et calviniste au cœur même du catholicisme; génevois au milieu des coteries de Paris; dur, sombre et tourmenté par ses passions parmi les hommes les plus insoucians et les moins passionnés du monde; un peu insociable, et sachant cependant se former un cercle; naturalisant dans les salons ce ton dogmatique du professorat que Mme de Staël elle-même n'avait pu y faire supporter; reformant l'agrégation qui s'était dispersée après elle, y établissant sa domination, et y maintenant si bien l'ordre et la discipline, qu'elle ne l'abandonna jamais, ne lui demanda jamais compte de ses actes souvent contradictoires, le suivit aveuglément au combat pour et contre la liberté, et, marchant docilement sur ses pas, arriva avec lui, par des voies détournées, au pouvoir où elle l'entoure encore, et partage ses jouissances ainsi que ses soucis. Mais ce serait pour moi une tâche impossible à accomplir. Il faudrait soulever trop de voiles et se jeter dans l'étude et l'examen d'une

foule de petites influences et de petites intrigues, d'ingénieuses manœuvres, que M. Guizot n'a jamais négligées quand il a été question de faire triompher ses convictions. C'est une sorte de travail mécanique, qui accompagne toujours chez lui le grand travail intellectuel, et ses rouages sont si compliqués, que je me déclare, sans répugnance, incapable d'en suivre les mouvemens.

Nous trouverons des contradictions singulières dans la vie politique de M. Guizot, mais les hommes tels que M. Guizot veulent être jugés avec quelque ménagement; on leur doit de chercher à se rendre compte des motifs qui les ont entraînés, et de s'efforcer, autant qu'il est possible, de trouver ces motifs dans un ordre d'idées élevées. En cette circonstance, l'explication la plus honorable, la plus bienveillante que je puisse imaginer, serait d'admettre, comme il y a lieu de le croire en effet, que M. Guizot, habitué par son éducation, et porté par la tournure de son esprit, à rassembler les faits pour en faire ressortir un système, à n'étudier une époque que pour en faire jaillir la pensée qui le domine, à manier à son gré et avec une sorte de despotisme les évènemens historiques, à les plier, sans le savoir, sous sa volonté, en est arrivé, dès le commencement de sa carrière, à vouloir traiter de la même façon les hommes et les affaires. M. Guizot se serait créé à toute force un système chaque fois qu'il a été appelé à prendre part aux affaires politiques, ou à les diriger. Il se serait placé à un point de vue vrai ou faux, et il aurait rangé toutes ses idées de manière à ne pas s'écarter de ce point de vue unique. En un mot, la pensée éternelle de M. Guizot, bien que variable dans sa forme et dans ses résultats, est, ce me semble, de constituer; et comme toutes les personnes qui poussent cette pensée à l'excès, il a du mépris et de la haine pour tout ce qui se constitue sans lui. Ces projets de reconstitution générale de la société ont été tentés par M. Guizot sous toutes les formes. Déjà vers les premières années de la restauration, il avait élaboré, sous l'aile de M. Royer-Collard, une charte composée de quelques milliers d'articles, tellement immense et compliquée, que la première objection qu'on lui fit, était qu'il eût fallu cinq années de législature, rien que pour la discuter. Si, à cette même époque, M. Guizot a signalé son passage dans plusieurs ministères par des projets de loi, des actes et des discours

terriblement hostiles à la liberté, c'est encore, il faut le croire, parce que se trouvant placé à l'ombre d'un gouvernement tout jeune et visiblement ébranlé, il se dit que ce qui était à constituer dans ce moment-là, c'était le pouvoir, et alors il se mit consciencieusement à l'œuvre, sans s'apercevoir, dans son ardeur de construction, qu'il dépassait toutes les limites, et qu'il ensevelissait la liberté dans les fondemens de son édifice. C'est ainsi du moins que je m'explique la conduite de M. Guizot en 1814, quand ses talens lui valurent la confiance de l'abbé de Montesquiou, alors ministre de l'intérieur. Dans ce temps-là, M. Royer-Collard, chargé de la direction de la librairie, partageait avec M. Guizot la confiance de M. de Montesquiou, et sans doute cet esprit prépondérant dicta souvent ses opinions au faible et ignorant ministre.

Toutefois l'administration publique était dans les mains de M. Guizot, de M. Guizot tout seul, qui exerçait la plus grande influence sur le choix des préfets et des fonctionnaires; et l'on sait quels fonctionnaires et quels préfets furent nommés à cette époque. Sans doute M. Royer-Collard, homme mûr, blanchi dans les affaires secrètes, vieilli dans les missions difficiles de l'émigration, devait dominer de tout l'ascendant de son nom, et de sa grande et mystérieuse réputation, l'esprit d'un jeune homme inexpérimenté tel que devait l'être alors M. Guizot, mais non pas assez pour l'entraîner à écrire contre sa conviction ce cruel exposé de motifs de la loi contre la liberté de la presse que vint présenter aux chambres l'abbé de Montesquiou. Je ne prétends pas que la loi de la presse de 1814 ait été l'ouvrage unique de M. Guizot; mais on sait qu'il l'avait élaborée avec M. Royer-Collard, et il importe peu de savoir lequel des deux imagina d'arrêter la publication libre de tout écrit au-dessous de *trente* feuilles, lequel donna aux censeurs le droit d'empêcher l'impression d'un ouvrage jugé dangereux à huis-clos, par eux-mêmes, de l'anéantir sans appel, sans l'intervention des juges que donne la loi à tous les coupables. Que M. Guizot ou que M. Royer-Collard ait été plus ou moins inventif, plus ou moins ingénieux dans cette affaire, toujours est-il que le premier acte politique de M. Guizot a été de lever une main cruelle sur la charte qui venait à peine d'être promulguée, que ce fut de sa plume que tombèrent les argumens captieux que l'abbé de Montesquiou vint

niaisement débiter à la tribune contre la liberté d'émettre ses opinions que donnait la charte, mais qui, disait-il, n'entraînait pas le droit de publier les opinions des autres. « Proclamons-le avec vérité, disait M. de Montesquiou d'après M. Guizot, la censure est importante aux bonnes lettres. La censure devint importune à Rome lorsque les mœurs se corrompirent. De même lorsque les lettres se corrompent, on ne veut plus de censure littéraire. » — M. Raynouard était rapporteur de la loi; dans son discours habilement conçu, le ministre s'adressa à M. Raynouard lui-même. « Je ne crains pas, ajouta-t-il, d'en appeler au rapporteur. Je lui demanderai s'il est utile de laisser un champ libre aux mauvais écrivains, à ceux qui ignorent les premiers principes; enfin si ce n'est pas après de longues méditations, après des études laborieuses qu'il a pu produire ses excellens écrits. La censure, dit-on, détruit la liberté de la presse. Détruisez-vous la liberté de la parole parce que vous mettez un terme à la licence du théâtre? Les journaux, sans doute, peuvent donner des leçons utiles, mais voulez-vous qu'ils soient indépendans? Vous dites qu'on arrêtera leurs feuilles s'ils se livrent à des excès. De quel droit allez-vous punir vingt-cinq ou trente mille souscripteurs de la feuille qu'ils ont achetée par leurs abonnemens? » L'exposé de motifs de M. Guizot serait vraiment curieux à reproduire. Ce projet, qui créait la censure, commençait ainsi : « Il faut conserver la liberté de la presse de manière à la rendre utile et durable. » — Il faut rentrer dans la charte, disait M. de Chantelauze dans l'exposé des motifs des ordonnances de juillet, qui offre plus d'un rapprochement avec l'exposé de la loi de 1814. — Enfin M. Guizot donna, autant qu'il était possible, sa sanction à cette loi, en s'inscrivant lui-même sur la liste des censeurs entre M. Ch. Lacretelle et M. Frayssinous.

Ce début politique mena M. Guizot où il devait le mener, lui et le gouvernement qu'il servait ainsi, à la fuite, à l'exil, à Gand, où nous le retrouvons chargé d'une mission près de Louis XVIII, par les hommes modérés de la restauration, qui demandaient l'éloignement de M. de Blacas et un ministère présidé par M. de Talleyrand. M. Guizot avait-il déjà fait un retour sur lui-même? la lourde chute de cette monarchie sous les faibles mains qui s'employaient avec tant de peine à la constituer fortement avait-elle ébranlé ses

convictions, ou bien chercha-t-il à se prouver à lui-même, ainsi qu'aux autres, qu'il fallait attendre un temps meilleur? Pour moi, monsieur, je n'étais pas à Gand, je n'y avais pas d'amis, et je ne saurais vous dire comment se termina la mission de M. Guizot; mais vous savez, comme moi, que M. de Talleyrand fut revêtu de la présidence du conseil au retour de Gand, et que M. de Blacas s'éloigna. Les hommes qui avaient employé M. Guizot à cette négociation difficile ne paraissent pas s'être beaucoup empressés de le récompenser, car il ne fut rappelé aux affaires qu'après la dissolution du ministère de M. de Talleyrand.

M. Guizot reparut donc aux affaires sous M. Barbé-Marbois, qui l'appela près de lui, au ministère de la justice, en qualité de secrétaire-général. Depuis, par un singulier enchaînement de faits, M. Barbé-Marbois a été arraché en quelque sorte violemment de sa place de président de la cour des comptes sous le ministère de son ancien protégé. Il eût été digne de M. Guizot d'employer son éloquence dans le conseil, où il fait si souvent prévaloir ses opinions, à maintenir en possession de son honorable retraite ce vieillard, qui lui avait autrefois tendu la main pour l'aider à gravir les premiers degrés du pouvoir. Mais peut-être, en cette occasion, M. Guizot céda-t-il au cri de sa conscience, et se souvint-il des rigueurs qui signalèrent le ministère de M. Barbé-Marbois, rigueurs que M. Guizot vit de bien près, et dont il lui fallut se rendre complice. Destitutions de magistrats, circulaires effrayantes, mesures d'inquisition, ordonnances impitoyables, tels furent en effet les seuls actes qui émanèrent, en 1817, du ministère de la justice. Une loi contre les cris séditieux fut portée aux chambres par M. Barbé-Marbois, tandis que M. Decazes présentait une loi pour la suspension de la liberté individuelle, et le duc de Feltre un autre projet pour l'établissement des cours prévotales. L'exposé de motifs du projet de loi de M. Barbé-Marbois sembla le plus terrible de tous. L'action de pousser un cri séditieux y était traitée de crime, et bien punie comme telle. « Il y a quelques hommes dont l'unique morale est la crainte des peines, disait-on dans cet exposé. C'est contre des coupables de cette espèce que nos lois sont, à plusieurs égards, impuissantes. A la nécessité d'une loi positive sur ces matières se joignait celle d'une instruction rapide et d'une punition

qui, pour être d'un exemple efficace, fût infligée très peu de temps après le délit. » Ce projet de loi et cet exposé de motifs étaient-ils de M. Guizot? Il y a lieu de le croire, car en même temps M. Royer-Collard, son ami, son guide alors, venait à la chambre, en qualité de commissaire du roi, défendre la loi sur les cours prévotales. M. Guizot était certainement à cette époque, et fut encore long-temps sous l'empire d'une réaction morale contre la liberté, qui s'est renouvelée récemment en lui, mais, il faut le dire, avec moins de force. Sa présence dans les bureaux des ministères, sous l'abbé de Montesquiou comme sous M. Barbé-Marbois, comme sous M. Decazes qu'il servit ensuite, fut constamment signalée par des lois de rigueur et d'exception, et certes ce n'est pas le hasard qui fit cette remarquable coïncidence. Le caractère de M. Guizot l'explique de reste, et les esprits de sa trempe laissent peu à faire au hasard en pareil cas.

Je vous ai dit que M. Guizot se plaît à constituer, que c'est là sa manie, sa rage, son talent, si vous voulez. C'est une tendance que vous retrouverez dans tout ce qu'il a écrit, dans presque tout ce qu'il a fait; il la pousse si loin, qu'en histoire comme en politique il a de l'humeur, de l'aversion et plus souvent du mépris pour toutes les choses qui se sont constituées sans lui, je veux dire contre celles qui ne s'adaptent pas parfaitement au système historique qu'il a créé, ou qui ne répondent pas aux nécessités politiques qu'il a établies. En continuant de suivre M. Guizot, nous verrons qu'il a voulu constituer le pouvoir, puis la liberté, puis le pouvoir encore; nous le verrons rassemblant partout des élémens d'ordre et de discipline, organisant la hiérarchie jusque dans l'opposition, quand il vint s'y réfugier; nous le verrons méthodique et pointilleux jusque dans l'insurrection. Nous nous expliquerons en quelque sorte, comme M. Guizot se l'explique sans doute à lui-même, ses passages fréquens et quelquefois si brusques d'un camp dans un autre, ses attaques successives contre le gouvernement et contre le peuple; nous saisirons l'idée qui a fait couler de sa plume tour à tour l'encre rouge du censeur, les projets de loi furibonds des premières années de la restauration contre la liberté de la presse, et plus tard des brochures brûlantes de libéralisme et d'indépendance; nous en viendrons même, avec quelques efforts, à

comprendre comment il a pu, sans être taxé d'inconséquence, quitter le fauteuil de secrétaire-général de la chancellerie pour venir s'asseoir sur l'escabeau du président de la société populaire *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et adresser ses circulaires électorales de 1830 à ceux qui avaient peut-être conservé les circulaires ministérielles de 1815. Mais pour le dernier mot de cette intelligence qui s'obscurcit de plus en plus en s'élevant, pour le but final qu'elle se propose, j'ai bien peur que nous ne les trouvions pas. Qui nous dira ce qu'elle veut établir après tant de mystérieux ambages; quelle forme elle prétend imposer à la société après l'avoir enlacée de tant de doctrines; qui nous dévoilera la devise qu'elle cache avec tant de soin? Est-ce despotisme ou liberté? Nous nous efforcerons cependant de la connaître, cette pensée qui se dérobe sous les plis d'un front soucieux. Nous n'y épargnerons pas nos soins, car c'est l'énigme du Sphinx : il faut la deviner sous peine d'être dévoré par celui qui la propose.

Ne croyez pas cependant, monsieur, que M. Guizot soit de sa nature un homme de violences et de coercitions, un de ces caractères inflexibles de la Convention, qui posaient hardiment la nécessité de retrancher du monde une partie du genre humain, afin d'assurer le bonheur de l'autre, et marchaient résolument, sans le moindre trouble, à l'accomplissement de leur volonté. Les théories de M. Guizot ne sont pas cruelles, non, elles ne le sont pas, et la raison en est que M. Guizot n'a pas d'enthousiasme, même pour ses théories. Dans chacune des phases politiques auxquelles il a assisté, il a cherché à créer une doctrine des intérêts qui fût applicable à la circonstance, affaiblissant, afin de le faire passer, le principe qu'il embrassait. On l'a toujours trouvé d'abord doux, conciliant, modéré, facile à composer, admettant le droit de rejet et la liberté d'examen avec toute la largeur d'esprit que donne le protestantisme le plus éclairé; mais comme il s'irrite au travail et se passionne facilement contre l'obstacle, il devient dur, violent et emporté à mesure qu'on lui résiste, et dans son ardeur à manier le pouvoir et à le retenir, il se pourrait, comme nous l'avons déjà vu, qu'il passât, dans un jour de crise, du ton persuasif de Luther à la sombre fureur de Bothwel, et qu'un de ses discours, en faveur de l'ordre et de la liberté, se terminât par une liste de pros-

cription. C'est par les faiblesses que je viens de signaler que M. Guizot se laissa entraîner, pendant les premières années de la restauration, à des actes qu'il a sans doute amèrement déplorés, bien qu'il ait été plusieurs fois tenté de les renouveler depuis qu'il exerce le pouvoir. On m'a conté que la mère de M. Guizot était une de ces femmes fortes dont parle l'Ecriture, et qu'on trouve encore au sein des vieilles familles protestantes, réfugiées dans les provinces les plus reculées de la France. Cette digne mère avait une noble ambition pour ses enfans; il lui avait été révélé qu'ils seraient un jour riches et puissans, et elle tâchait d'aider, par une éducation solide et par des exhortations sérieuses et répétées, aux desseins qu'elle prêtait à la Providence. Ses projets d'avenir se fondaient plus particulièrement sur M. Guizot, comme on le pense bien, et souvent on la surprenait tenant son petit enfant sur ses genoux, et cherchant à l'animer par l'éloge des hommes fermes et persévérans que produisit en si grand nombre la lutte ardente de la réforme. — « Je tâche de donner de la fermeté et de l'énergie à mon pauvre François, » disait en ces momens-là cette bonne mère. Et il fallait en effet l'œil vigilant d'une mère pour découvrir que ce sont justement ces qualités-là qui manquent à M. Guizot, lui qui passe pour l'homme d'état le plus ferme et le plus inflexible, qui l'est souvent en effet, et à qui on attribue, non sans raison, les actes les plus violens du gouvernement de juillet.

M. Guizot a dit quelque part : « Pour se faire pardonner le pouvoir, il faut le garder long-temps, non y revenir sans cesse. De petites et fréquentes vicissitudes, dans une grande situation, ont, pour la masse des spectateurs, quelque chose de déplaisant et presque d'ennuyeux. Elles diminuent celui qui les accepte quand elles ne le décrient pas. » M. Guizot a très bien défini sa propre situation dans ces lignes, qu'il écrivait à l'époque de la formation du dernier ministère de M. Pasquier. Sans doute alors il ne connaissait pas aussi bien qu'aujourd'hui tous les charmes du pouvoir, il n'avait pas encore ressenti la peine qu'on éprouve à en tomber, et dans les postes inférieurs qu'il avait obtenus, il avait vu probablement d'un œil philosophique le désespoir et l'abattement des ministres dont la disgrace entraînait la sienne. Devenu ministre à son tour, M. Guizot sentit que la place était au moins aussi agréable

à reprendre que fâcheuse à quitter, il ne recula pas devant le ridicule des *petites et fréquentes vicissitudes;* et, pour ne pas perdre de vue un seul moment la route du ministère d'où il sortait, il vint s'y placer sans rancune en vedette officieuse, et soutenir des successeurs qui l'avaient assez brutalement renversé. C'est ainsi que, sous le ministère de M. Périer, M. Guizot s'était fait, avec un rare désintéressement, l'orateur du cabinet et le premier commis de la présidence. Je sais que les immenses travaux qui furent faits par M. Guizot, pendant cette pénible session, ne restèrent pas sans salaire; mais ce n'est pas par un traitement, quelque large qu'il soit, qu'on peut compenser la perte du pouvoir, et faire oublier l'humiliation qu'il y a de descendre à la seconde place quand on a occupé la première. Le véritable dédommagement que trouva M. Guizot dans cette situation, ce fut le simulacre de puissance qui lui resta, et l'espoir de ressaisir prochainement l'autorité elle-même, que M. Périer mourant laissa tomber en partie dans ses mains; chose vraiment fâcheuse pour le pouvoir et pour M. Guizot, qui se nuisent aujourd'hui cruellement l'un à l'autre.

Aux affaires, M. Guizot se raidit. Cette vigueur factice qu'il s'est donnée ou qu'on lui a donnée dès l'enfance, il l'exagère encore. Il élève si haut le pouvoir et la force, qu'il estime qu'un ministre ne saurait jamais en avoir assez. Heureux de tenir enfin ce pouvoir qu'il a désiré si long-temps, il le manie à tout propos et à toute heure, et il conseille toujours d'en faire l'emploi le plus décisif. Dans le pouvoir, M. Guizot ne voit qu'un état de guerre, une guerre qui justifie tous les moyens, pourvu que l'on triomphe. Le pouvoir, selon lui, doit s'exercer au profit d'une classe d'intérêts, et combattre, ruiner, anéantir tous les autres. M. Guizot en est, pour le gouvernement de la France, à sa grande distinction historique des vainqueurs et des vaincus, des Francs et des Gaulois, de la race dominatrice et de la race dominée. M. Guizot, qui a dit et écrit tant de choses, a encore écrit ceci : « Le pouvoir s'abuse étrangement quand il se place hors du camp des vainqueurs. Il se trahit ainsi lui-même et ment à sa propre nature. Il quitte ceux qui veulent et doivent posséder l'empire pour aller à ceux qui ne peuvent réclamer que la liberté. » De cette sorte, dès que M. Guizot se trouve placé du côté du pouvoir, le droit n'existe pas. Il n'admet

pas qu'un pouvoir puisse et doive protéger les intérêts du petit nombre, même si ce petit nombre a la justice pour lui. Avant tout, il faut être fort; après cela, on sera loyal, équitable, généreux et honnête, s'il se peut. Aussi, une fois là, M. Guizot ne croit plus à la liberté; il sourit quand on le somme de remplir les promesses du pouvoir qu'il représente; à ceux qui lui demandent quand elles s'accompliront, il répond qu'il ne sait; il ne renie pas ses paroles et ses écrits de l'opposition, alors il parlait et il écrivait de bonne foi; il parle et il agit encore de bonne foi aujourd'hui, mais il était de l'opposition, et maintenant il est du pouvoir. Quand il demandait que l'opposition participât au gouvernement, qu'elle vécût d'autre chose que de discours et de beau langage, quand il voulait qu'elle eût une part restreinte, mais réelle, dans les affaires de la société, qu'on ne lui enlevât pas les moyens d'action légaux et réguliers qu'elle réclamait, M. Guizot vous dira sincèrement que son rôle était, en ce temps, de diminuer les forces du gouvernement et d'augmenter celles de l'opposition, tandis qu'en celui-ci son devoir l'oblige d'agir dans un sens tout contraire. C'est à l'opposition de faire ses affaires elle-même, à lui de l'amoindrir, et de rendre le pouvoir assez fort pour l'empêcher de redouter les attaques au moyen desquelles il le renversa autrefois.

Tel est, je le crois du moins, M. Guizot dès qu'il se trouve aux affaires. Je puis me tromper, mais je crains bien de l'avoir montré sous son véritable jour.

M. Guizot sort-il des affaires, mais tout-à-fait, sans espoir d'y rentrer, oh! alors il est admirable. Le voilà qui prend sa plume et qui écrit de ce ton de prophète et de croyant qui lui est naturel. Toutes les forces et l'influence qu'il enlevait au pouvoir quand il le secondait, il les apporte à l'opposition lorsqu'il se joint à elle. Dès lors il devient aussi doux qu'il était violent. C'est l'homme du monde le plus modéré et le plus facile. Mais cette modération demande sans cesse, elle veut plus que l'avidité la plus résolue, elle menace plus haut que la violence la plus ouverte. Comme les yeux de l'écrivain se sont ouverts tout à coup en descendant de la région des nuages! Comme il comprend bien les relations du peuple et du pouvoir! Ce sont maintenant deux puissances amies, qui doivent discuter paisiblement de leurs intérêts, et non plus se mettre le

pistolet sur la gorge pour s'arracher la bourse ou la vie. Voyez comme le pouvoir gagne dès que M. Guizot passe à l'opposition! Il l'usait, ce pouvoir, à force de s'en servir; il le meurtrissait, tant il l'employait à frapper les autres : maintenant il l'entoure de soins et de tendres précautions; il lui désigne d'avance la place où il le frappera, il lui assigne chevaleresquement sa part du terrain et du soleil, il n'entre en lice qu'avec des armes loyales; en un mot il n'a plus que les qualités et les vertus des pauvres et des vaincus, lui qui n'avait pris des conquérans et des vainqueurs que leur dédaigneux orgueil et leurs vices. En vérité, M. Guizot et le pays n'ont qu'à perdre par l'accession de M. Guizot au pouvoir; ils n'ont, au contraire, qu'à gagner par sa présence dans l'opposition.

Ecoutons-le parler dans ces rangs où il est si bien : « Pour que l'opposition soit efficace, il faut qu'elle ait quelque chose à faire. Quand les peuples qui veulent être libres ont acquis le droit de dire qu'ils ne le sont pas, ils le deviendront, mais ils ne le sont point encore. Et tant qu'ils ne le sont pas, la liberté et le pouvoir demeurent également faibles, également incertains. C'est l'état où nous sommes et dont se plaignent tour à tour le pouvoir et la liberté. Ils ont raison l'un et l'autre; car, dans la nécessité d'exister en commun, ni l'un ni l'autre ne possède de quoi s'exercer et se garantir. Nous l'avons vu. Que le pouvoir soit menacé au centre, que l'opposition paraisse voguer sur lui à pleines voiles, et près de le couler bas, il est partout atteint de paralysie; ses fonctionnaires, ses amis, les lois, les revenus publics, tous les moyens, toutes les armes dont il dispose, tout est toujours là, et tout est sans vie. L'opposition n'a fait que parler, elle peut tout. Que la chance tourne; que le pouvoir, n'importe comment, ait repris le dessus au centre, tout est dans ses mains; il peut tout à son tour. La liberté n'a plus ni forces ni garanties, l'opposition parle encore, et même plus violemment, mais sans effet. La société semble devenue un vaste désert où règne un morne silence, où le pouvoir circule en tous sens, sans être nulle part interrogé ni contredit, où quelques voix s'élèvent en un point, criant *aux armes!* c'est-à-dire invoquant, pour ressaisir quelque chance, la destruction de la société. Cette situation ne vaut rien, ni pour rien ni pour per-

sonne. Il n'est jamais bon que le pouvoir puisse tout, jamais bon que, pour lui résister, on soit poussé à le détruire. Or, tant que l'opposition, cantonnée à la tribune, n'est rien d'ailleurs dans les affaires, n'influe en rien sur l'exercice du pouvoir ni sur les destinées de la société, la question se pose ainsi, et le but du système représentatif n'est point atteint. »

M. Guizot ne s'en tient pas à ces vagues généralités. Il précise, il formule ses demandes. « Que si l'on demande par où et comment pourrait avoir lieu cette participation de l'opposition au gouvernement même qu'elle combat, je dirai que sa place est partout clairement indiquée. Si l'indépendance du jury était garantie, si les citoyens intervenaient réellement dans l'administration locale, nous ne verrions pas tous les conseils généraux, tous les conseils municipaux, unanimement silencieux ou complaisans. Si le corps enseignant avait des droits, nous n'entendrions pas sans cesse parler de professeurs arrachés à leurs élèves, d'élèves arrachés à leurs professeurs. Vous voulez chasser de partout l'opposition; c'est la réduire à tout risquer pour vous chasser vous-même. Vous lui avez fait une part dans les chambres; vous avez senti la nécessité de lui laisser là la parole, c'est-à-dire le genre d'action que comporte le lieu. Eh bien! croyez-vous que tout le parti de l'opposition dans le pays, toute cette minorité du moment, qui peut-être n'est pas la vraie minorité, puisse demeurer les bras croisés, écoutant cinq ou six orateurs qui parlent pour elle, du reste partout annullée, partout absente, partout placée sous la domination, mise, pour ainsi dire, hors du territoire, du moins hors des affaires de la société, en attendant que, par l'éloquence ou par le désordre, elle puisse ressaisir l'empire, et, à son tour, imposer aux autres la même condition? Quelle folie! quelle ignorance des droits de la liberté et des intérêts du pouvoir! Savez-vous pourquoi la liberté existe en Angleterre, pourquoi le pouvoir y surmonte tant d'orages? C'est que le ministère et l'opposition ne s'y livrent point, ne peuvent s'y livrer une semblable guerre. L'opposition a beaucoup plus que des organes dans les chambres; elle a dans le pays des magistrats qui pensent comme elle; elle intervient dans les conseils municipaux, dans les cours de comté, dans une partie des fonctions et des affaires publiques, et là où elle domine, elle les règle comme

elle les entend. Enfin la nécessité de ne point exclure de tout l'opposition, d'accepter partout sa présence et son influence, est là si bien sentie, que dans les comités des deux chambres, sur le théâtre même des triomphes de la majorité, des membres de l'opposition sont toujours appelés à siéger avec elle, à soutenir leur opinion et à donner leur voix. »

On ne se lasserait pas de citer des passages semblables. Partout éclate ce vif sentiment de la justice et de la liberté. C'est un langage presque nouveau introduit dans le libéralisme, une sorte de gouvernement qui s'y organise, et qui fait encore plus honteusement ressortir le désordre qui règne dans le gouvernement véritable. Quelle prudente et sérieuse indignation! C'est la colère d'un homme d'état qui n'a véritablement qu'un reproche à faire à ses ennemis, à savoir qu'ils lui prêtent trop le flanc et donnent trop de force à l'opposition qui les bat en brèche; on dirait d'un général qui craint d'entrer d'assaut dans la ville qu'il assiége, de peur de ne pouvoir arrêter la fureur de ses soldats, et qui n'use de ses moyens d'attaque que pour proposer une capitulation honnête. Il y a plaisir à relire tous ces beaux pamphlets de M. Guizot. On sent que le ministère Villèle en mourra. Et il en est mort en effet, de cette chose et de bien d'autres encore. Mais à M. Guizot revient l'honneur de l'avoir combattu savamment, et d'avoir fait cesser les cris qui s'élevaient des bancs ministériels contre l'indiscipline sauvage et l'esprit destructeur de l'opposition du dehors. M. Guizot, qui avait appris patiemment les formules du pouvoir sous les ministères successifs qu'il avait servis, enseigna ce langage nécessaire à toute cette jeunesse ardente et dévouée, qui ne savait encore que conspirer, pousser des cris de révolte, vivre noblement dans la disgrace, se traîner sans plainte dans l'exil ou mourir sur l'échafaud. Ce fut une grande et belle influence que celle qu'exerça alors M. Guizot. Par ses soins et par ses paroles, les ventes de carbonari, qui étaient répandues sur tous les points de la France, et qui, depuis quinze ans, avaient à peine causé quelques ébranlemens passagers au gouvernement des Bourbons, se changèrent en comités paisibles, publics et tolérés en dépit de l'article du code que M. Guizot invoquait récemment pour détruire ce genre d'associations. Les membres de la haute vente, du conseil principal

de conspiration et d'insurrection, se réunirent autour de M. Guizot, dans le comité central de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera,* dont il fit partie si long-temps. Tous les jeunes membres de la congrégation particulière de M. Guizot avaient été versés par lui dans cette société, et prenaient une part très active à ses travaux, qui consistaient à provoquer des pétitions contre les abus existans, à publier des brochures pour inspirer aux citoyens de toutes les classes le sentiment de leur droit, pour les préparer à refuser l'impôt dans le cas où le ministère prendrait des mesures illégales, et surtout à correspondre avec les électeurs des départemens, et à les exhorter à faire de bons choix. Dans ce comité figuraient les jeunes écrivains du *Globe* qui se sont répandus depuis dans toutes les parties de l'administration, entre autres MM. de Rémusat, Duchâtel, Duvergier de Hauranne, Dejean, Dubois, Montalivet, etc. Près d'eux, autour de la même table, marchant au même but et unis en apparence, mais profondément séparés par leur vie passée et par leurs rêves d'avenir, se trouvaient d'autres jeunes gens que leur vie agitée et périlleuse avait déjà vieillis, et qui réprimaient quelquefois un sourire de dédain en voyant avec quelle activité leurs collègues s'appliquaient à de petites choses, avec quelle minutie ils se mettaient en règle contre les attaques du pouvoir, avec quelle prudence ils travaillaient à le renverser. C'était un spectacle tout nouveau pour eux qui n'avaient jamais su modérer leur haine et leur bouillante indignation, et qui, si jeunes encore, avaient déjà blanchi dans les prisons, et avaient, pour la plupart, essuyé l'honorable flétrissure d'une condamnation capitale. Ces derniers sont aujourd'hui ce qu'ils étaient alors, peut-être courent-ils à cette heure les mêmes dangers. C'étaient Carrel, Cavaignac, Bastide, Thomas, Marchais, et d'autres à qui les leçons de M. Guizot ont peu profité!

Maintenant voulez-vous que nous tournions sans transition une page de la vie de M. Guizot? La révolution de juillet s'est faite par lui, pour lui, avec lui ou sans lui, je ne veux pas discuter cela encore; toujours est-il que M. Guizot est ministre pour la seconde fois, après avoir un peu cessé de l'être, et qu'il est gravement assis à la chambre, au banc où mourut de fatigue et d'efforts le fougueux Casimir Périer. Vous savez comme tout-à-l'heure M. Guizot

réclamait des places et des emplois pour l'opposition, de l'indépendance pour les fonctionnaires, et surtout pour les membres du corps enseignant. Je ne vous ai même pas tout dit, car j'ai craint de vous fatiguer en vous répétant les longs et énergiques anathèmes qu'il lançait alors contre Jacques II, qui eut l'indignité de destituer Locke de sa place de l'université d'Oxford. « Ce fut un des griefs publics contre lui, disait M. Guizot; l'histoire s'est crue obligée d'en éterniser le souvenir. » Et il ajoutait, en s'adressant aux ministres de la restauration qui destituaient les fonctionnaires : « Vous ne voulez l'opposition si faible, que parce qu'au fond elle est encore trop forte contre vous; vous ne lui enlevez si soigneusement les moyens d'action directs et réguliers qu'elle devrait avoir, que parce que, si elle les avait, vous, ministres, vous ne tiendriez pas devant elle. Si le jury, l'administration municipale, l'instruction publique, tant d'autres institutions étaient réelles et investies de l'indépendance qui leur appartient, des voix s'élèveraient de toutes parts pour accuser votre système, et il tomberait! » Eh bien! M. Guizot, l'auteur de ces paroles, est justement ministre de l'instruction publique, et en face de son banc, l'œil chargé de reproches, et le regardant avec plus de compassion que de douleur, se trouve un membre de l'université, un ancien ami de M. Guizot, un de ceux qui l'ont le plus fidèlement servi au milieu de tous les combats pacifiques qu'il livra pendant la restauration, dans *le Globe* et au sein de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, contre les philosophes du XVIII[e] siècle et les ministres des Bourbons, un de ceux qui l'ont aidé le plus efficacement à abattre tour à tour M. Corbière et Diderot, Voltaire et M. Villèle. Cet ami, ce compagnon de travail, vient d'être destitué par M. Guizot, ainsi qu'un conseiller d'état, pour avoir parlé la veille, l'un et l'autre, à la tribune, dans un sens opposé aux vues du ministère, et à quelles vues encore! M. Guizot, ministre du gouvernement des barricades, a privé de l'emploi qui lui donnait du pain, ce savant et modeste professeur qui avait eu l'audace de demander, en sa qualité de député de la Vendée, la suspension indéfinie des pensions accordées aux chouans par la juste reconnaissance des Bourbons. Et M. Guizot se justifie de la sorte du rude coup qu'il vient de porter : « Il n'y a rien, dans ce que j'ai cru devoir faire à l'égard de M. Dubois, qui

lui soit moralement personnel, rien qui, dans ma propre pensée, porte atteinte à l'estime que je lui ai toujours gardée, et que je lui garde aujourd'hui comme hier. Quant à l'administration de l'instruction publique, l'inamovibilité n'est pas concédée à ses membres; l'inamovibilité implicite qui se trouve dans les statuts de l'université se rapporte aux fonctionnaires de l'enseignement, et non pas aux fonctionnaires de l'administration. Si l'on apportait à cette tribune des exemples de fonctionnaires de l'enseignement destitués, je serais le premier à les répudier; mais pour les fonctionnaires de l'administration, pour les proviseurs, les inspecteurs généraux, les recteurs, la pratique et la jurisprudence nous prouvent qu'ils n'ont jamais eu le caractère d'inamovibilité. J'arrive à la question d'indépendance. Ce n'est plus ici une question universitaire seulement, c'est une question de politique générale. Je veux la liberté du vote, du vote personnel, mais du *vote silencieux*. Les exemples ne nous manqueraient pas ici comme au dehors pour prouver que telle est notre doctrine. Les honorables députés sur lesquels a porté la mesure que je défends, ne sont pas les seuls qui ont attaqué le gouvernement, ils sont pourtant les seuls qui aient été frappés. »

Malheureusement pour M. Guizot, au pied même de la tribune où il parlait, se tenaient deux autres députés, M. Duboys-Aimé et M. Dulong, qui s'écrièrent ensemble qu'ils avaient été destitués par le ministère pour crime de vote silencieux, et qui s'avancèrent comme un double démenti vivant aux paroles que venait de prononcer le ministre. Et ses propres paroles d'autrefois, ses cris jetés aux ministres de Charles X, qu'il voulait forcer d'écouter, sans se plaindre et sans sévir, *les voix qui s'élèveraient de l'administration, du jury et de l'instruction publique pour accuser leur système*, n'était-ce pas là un démenti encore plus fatal que des actions, répréhensibles sans doute, mais commises peut-être dans un de ces accès de fièvre de pouvoir, qui obscurcissent souvent l'esprit le plus juste et faussent les intelligences les plus saines?

Il faut rendre justice à M. Guizot. On ne le trouve jamais incomplet. Il se livre au mal et au bien avec la même ardeur. En cette circonstance, ce n'est pas seulement le philosophe qui mit en oubli ses principes politiques les plus clairs et les plus arrêtés, le protestant rigide foula aux pieds cette maxime évangélique sur laquelle

repose toute sa foi : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît*, et l'homme religieux marcha sur son crucifix avec l'insouciance et le dédain d'un matelot de Batavia qui s'en va commercer avec les idolâtres. Vous ne sauriez même vous figurer combien M. Guizot, esprit grave et rassis, se tira lestement de cette position difficile. A ceux qui le prièrent de vouloir bien se rappeler avec quelle brutalité un ministre de l'instruction publique l'avait fait autrefois descendre de sa chaire, il répondit qu'il savait fort bien qu'il avait été destitué, qu'il avait trouvé l'action toute simple, qu'il ne s'en était pas étonné, ni plaint, et qu'il engageait ceux qu'il destituait à l'imiter dans sa patience et sa résignation. Quelle patience, bon Dieu, que la patience de M. Guizot! quelle résignation que celle qui éclate en paroles semblables à celles que j'ai citées! Je ne sais ce que M. Guizot nomme des plaintes, mais vous trouverez sans doute, monsieur, que dix gros pamphlets et quelques centaines d'articles virulens, entassés dans *le Courrier Français*, dans *le Temps*, dans *le Globe*, et dans la *Revue Française*, sont des plaintes assez compactes, et sinon coupables, du moins faites pour ôter à celui qui les a poussées le droit de prétendre à la mansuétude de Job ou de Socrate. La philosophie de M. Guizot n'appartient certainement ni à l'une ni à l'autre de ces écoles dont les chefs périrent, comme vous savez, par excès de bonhomie et d'abnégation.

Comment M. Guizot en était-il arrivé là? De petit en petit, comme dit Montaigne. Depuis long-temps, M. Guizot avait vu l'impossibilité de s'entendre avec la restauration; il avait compris que le parti des prêtres et des grands seigneurs ne lui pardonnerait jamais son protestantisme, ses façons de Genève, son enveloppe de professeur, ses manières tranchantes, et par-dessus tout, les concessions qu'il avait faites, dans sa chaire, aux idées libérales; il se jeta donc dans les régions moyennes, et vit bientôt, avec sa sagacité ordinaire, quelles forces immenses on pouvait tirer des classes intermédiaires. Ce fut à elles qu'il s'adressa; il se fit, il redevint ce qu'il était originairement de sa nature, un homme des communes, un centenier du temps de la ligue, un de ces turbulens caractères d'échevins qui tendaient leurs chaînes jusque devant la porte du palais du roi. Il n'entrait certainement pas dans ses desseins

de renverser la légitimité : tout au contraire, on l'a vu depuis bien embarrassé et bien empêtré de sa chute ; mais, sans doute, il voulait, chose fort louable, amener la restauration à choisir exclusivement ses ministres dans l'ordre d'idées qu'il prônait, et par conséquent dans le petit nombre d'opposans modérés, dans le noyau d'aristocratie bourgeoise dont il s'était fait le centre. Il y avait d'ailleurs des antécédens historiques favorables à ses desseins dans la vieille monarchie capétienne, et il espérait faire comprendre cela à ces princes qui ne vivaient que de traditions. Louis XI ne s'était-il pas appuyé sur la classe bourgeoise? Louis XIV, dans un autre système, n'y avait-il pas pris presque tous ses ministres, et quels rois ont exercé en France un pouvoir moins contesté que Louis XI et Louis XIV? Mais les leçons historiques de M. Guizot, quoique proclamées si haut et avec tout le retentissement possible, n'arrivèrent pas aux oreilles un peu sourdes et d'ailleurs fort bien gardées auxquelles il voulait les faire parvenir. La patience commença à lui manquer; il força la voix, se fit plus durement prophétique, parla d'un ton plus acerbe, et sans le vouloir, s'éloigna de plus en plus du but où il tendait. L'existence passive d'écrivain lui pesait cependant chaque jour davantage; il voyait avec peine s'écouler ses années de vigueur loin du pouvoir qu'il avait abordé avec tant de facilité jadis ; il trouvait bien pénible de vivre, à son âge, de beaux discours, comme il s'en plaignait si vivement pour le compte de l'opposition, et il sentait bien qu'il ne pouvait rien fonder sur ses jeunes disciples, qui, moins avancés et moins désillusionnés que lui, n'en étaient encore qu'aux plaisirs du professorat et de la parole. Ce fut alors que, jetant les yeux autour de lui, il avisa ces jeunes gens mâles et vigoureux, restes tout verts et encore frémissans des conspirations de Béfort, de Saumur, de La Rochelle et de l'expédition libérale de la Catalogne sous Pachiarotti et Mina. L'alliance de la force timide et précautionneuse dont il disposait, et de ces forces courageuses et un peu brutales, lui parut devoir produire les meilleurs effets. L'idée se trouva juste. De part et d'autre, on s'enhardit et on se modéra. La force du levier appliquée à l'endroit convenable, le pays fut bientôt en branle, beaucoup trop pour M. Guizot qui, un matin, se réveilla, non pas membre du conseil de Charles X, comme il l'espérait, mais mi-

nistre improvisé par une conspiration, je veux dire par une révolution qu'il avait mise en train, et qui venait de tout abattre.

L'effroi de M. Guizot fut grand. Quel embarras qu'une situation si inattendue pour un homme qui ne s'aventure pas ordinairement dans les affaires, sans chercher à imprimer à leur marche une direction rationnelle! Dans les comités de la société populaire qu'il présidait, pendant la dernière année de la restauration, le rôle de M. Guizot n'avait pas été difficile. Dans les premiers temps d'abord, il avait envahi les bureaux, avec ses jeunes amis du *Globe*, et leurs doctrines passaient sans opposition dans les brochures et les lettres aux électeurs, qui coulaient sans interruption de ce petit foyer. Tant qu'il n'avait été question d'ailleurs que de préparer les choix des colléges et d'influencer les votes, la plume de M. Guizot et celles de ses amis avaient été trouvées assez fermes et assez bonnes; mais plus tard, quand la lutte s'engagea plus vivement, quand il fut question de protester, de refuser l'impôt, et peut-être d'agir d'une façon encore plus positive, le camp du *Globe* déclara que sa campagne était finie, et que puisqu'il pouvait être question, d'un jour à l'autre, de tirer l'épée du fourreau, il se devait, au nom de l'esprit de paix et de légalité qui l'animait, de se séparer de ceux qui méditaient une telle entreprise. Tous les membres de la société *Aide-toi* qu'on désignait sous le nom de doctrinaires, se retirèrent en effet. M. Guizot seul resta, et continua de venir, presque chaque soir, présider le conseil de cette association où ne siégeaient plus que les ennemis les plus fougueux des Bourbons. Il faut se hâter de dire que tout se passa dans les limites légales, et que, si on conspira la chute de la monarchie de Charles X en présence de M. Guizot, ce ne fut que par des vœux dont il reconnaissait la justice sans toutefois les partager.

Le trône une fois tombé, M. Guizot, soit qu'il eût désiré ou craint sa chute, se trouva poussé par le torrent révolutionnaire au milieu duquel il s'était lancé volontairement; engagé, en quelque sorte, avec tous les jeunes gens ardens qu'il avait aidés, peut-être sans le vouloir, dans leur entreprise; ses amis, ceux qui partageaient sa pensée véritable, restés loin de lui sur le rivage, et lui, emporté sur une barque périlleuse qu'il ne dirigeait plus. Il faut convenir que M. Guizot eut, en ces jours-là, toute l'intrépidité néces-

saire dans sa situation. D'abord, loin de se séparer de la société *Aide-toi*, qui était toute puissante, il est vrai, il resserra encore ses liens avec elle, reçut journellement ses anciens amis du comité, prit leur avis sur les affaires, et fit plus, car il suivit souvent les avis qu'on lui donnait. Aussi tous les choix de préfets et de fonctionnaires nommés par M. Guizot se ressentirent de cette influence, et furent exclusivement faits parmi les hommes que M. Guizot désigne aujourd'hui comme « la mauvaise queue de la révolution. » Sur l'ordre du nouveau ministre, le comité populaire créé pour secourir les réfugiés espagnols, obtint du préfet de police des feuilles de route collectives et des indemnités pour les détachemens qu'on dirigeait vers la frontière, dans l'espoir d'opérer une révolution en Espagne. Enfin, l'esprit libéral le plus exigeant n'eût rien trouvé à reprendre aux actes qui signalèrent d'abord le ministère de M. Guizot, et ses nouveaux amis politiques ne furent pas moins étonnés que ses anciens amis de la restauration de découvrir en lui un révolutionnaire si franc et si fougueux. Pour moi, je crois avoir trouvé l'explication de la conduite de M. Guizot, homme en qui, je dois le croire, les intérêts de l'intelligence dominent toujours ceux de la matière, et qu'on pourra peut-être accuser d'inconséquence, mais jamais de duplicité. M. Guizot avait été porté si inopinément dans le tourbillon des affaires, la force populaire, à laquelle il s'était confié un moment, l'avait lancé tout à coup si haut; il s'était trouvé si subitement transplanté d'une monarchie dans une autre, que toutes ses abstractions historiques en avaient été troublées, et que réfléchissant à ce qui venait de se passer, à l'effroyable commotion qui s'était faite, il se sentait enclin à la reconnaissance envers ceux qui, tenant de telles forces entre leurs mains, ne s'en étaient pas servis pour faire davantage, et le jeter plus loin encore qu'il n'était arrivé, à sa grande surprise. En un mot, il caressait d'une main un peu tremblante la république, enchanté qu'il était de la trouver si humaine et si bonne personne, après l'avoir crue prête à tout dévorer.

Un écrivain d'une rare portée a dit que M. Guizot était alors prêt pour la république comme pour la monarchie, et bien résigné à prendre un ministère, quelque régime que nous eût donné

la révolution de juillet. Quant au ministère, je n'en doute pas non plus; mais, sous l'un et l'autre de ces régimes, M. Guizot, revenu à lui, eût fait ce qu'il a fait, du pouvoir et de la résistance. Sans doute l'homme qui a écrit les lignes suivantes se serait rallié avec empressement à la république, comme il s'est rallié à la nouvelle monarchie : « La force a ses vissicitudes, celle d'aujourd'hui peut n'être pas celle de demain; la plus prépondérante a des égaremens où il ne faut pas la suivre : mais quand elle se présente avec l'empire d'un arrêt de la Providence, quand elle a revêtu les caractères de la nécessité, il y a folie à se séparer d'elle, à prétendre s'établir hors de son sein. » Une fois donc que M. Guizot se sentit bien établi au sein de cette force vers laquelle l'attire une certaine puissance d'attraction, après que M. Périer eut fait renaître l'influence gouvernementale, dans un temps où personne en France n'avait le courage de faire du pouvoir, pas même M. Guizot, celui-ci revint à ses doctrines d'autrefois, et s'entoura de ses anciens disciples qu'il avait laissés depuis long-temps en arrière, et qui avaient vécu tristement dispersés comme ceux de Pythagore. A l'ombre de Casimir Périer, s'appuyant de son énergique volonté et de son humeur batailleuse, l'école doctrinaire retrouva une sorte de calme, et la sérénité qu'il lui faut pour professer ses vues. Blottie sous cette égide, elle se sentit de force à affronter les hommes des comités populaires qui l'avaient écartée, et à son tour elle les mit à l'écart sans façon. Engagé dans cette route, M. Guizot y marcha rapidement. Bientôt il inventa un blason pour la monarchie nouvelle, il lui forgea une légitimité bâtarde qui mit en repos sa conscience d'historien; et s'échauffant dans ses conceptions, se raidissant contre les murmures de l'opinion, il ne tarda pas à se trouver presque à son point de départ de 1815, déclamant contre les théories et les rêveries d'améliorations politiques, et invoquant l'impopularité comme moyen de gouvernement. Dès lors, c'est à pas de géant que M. Guizot rétrograde. Vous connaissez la double faculté qu'il possède de s'occuper de petites manœuvres en même temps que de grandes théories; il se mit donc à la fois à formuler en doctrines les boutades de colère de Périer, et à discipliner les centres, tout jeunes encore, qui apprirent sous lui les évolutions parlementaires à l'aide desquelles on enlève aujourd'hui

si militairement un bill d'indemnité et un budjet. Chaque jour plus enfoncé dans ses nouvelles convictions, M. Guizot a fait un nouveau pas en arrière; chaque jour a ajouté quelque chose à l'humeur noire que lui fait éprouver le parti de la révolution. Lui qui a vu ce parti de si près, qui l'a flatté si long-temps, qui s'est si bien trouvé de l'avoir approché côte à côte, il en est venu sincèrement, je n'en doute pas, à se le représenter comme un monstre effroyable. Toute son expérience et son érudition ne lui ont pas appris à distinguer quelques folles déclamations des principes larges et généreux qu'il a professés lui-même pendant quelque temps. M. Guizot en veut, avec une curieuse bonne foi, à ce parti populaire qui a pris l'initiative sur la restauration, en le nommant ministre; il en veut au peuple de tout ce qu'il a fait, et dont lui-même, homme du peuple, il profite; il voudrait le lui faire expier, le museler pour en finir et assurer ainsi la sécurité de l'aristocratie bourgeoise et financière qu'il s'est mis en tête de fonder sur la ruine de toutes les autres, même de l'aristocratie de l'intelligence où sa place était si naturellement marquée. M. Guizot n'en est encore, il est vrai, qu'à la haine de 93; mais comme un esprit si violent ne s'arrête guère en chemin, il arrivera bientôt à la haine de 89, et il se jettera infailliblement, sans qu'il soit possible de l'arrêter sur cette pente, parmi les terroristes de modération, et les septembriseurs monarchiques, qui voudraient, s'il était possible, réparer les attentats révolutionnaires en traitant les nations comme les révolutions ont traité les rois.

Les événemens de juin trouvèrent M. Guizot dans cette disposition. La monarchie de juillet eut grand peur ce jour-là que le flot de l'insurrection qui l'avait portée sur le trône ne l'emmenât dans un reflux terrible. On sait comment se termina cette tentative qui malheureusement ne fut pas la dernière, et qu'une autre, plus déplorable encore, a suivie récemment. La frayeur qu'elle inspira dut être bien grande, car la réaction fut bien violente. Dans le conseil, M. Guizot, soutenu par M. Thiers, à qui la peur fait toujours faire beaucoup de chemin, se montra pour les mesures les plus exagérées. Il fallait tout exterminer, en finir pour jamais avec tous les factieux, même avec ceux qui n'avaient pas bougé; on ne parlait que de suspendre indéfiniment la charte, d'essayer

d'un 18 fructidor contre la presse libérale, la mauvaise presse, comme la nomme pédagogiquement M. Guizot. On ne fit pas tout ce qu'on se promettait de faire; mais l'état de siége, les arrestations, les conseils de guerre et les ordonnances de rétroactivité qui les instituaient, furent des pas assez décisifs, et montrèrent assez clairement où tendait le pouvoir. M. Guizot était déjà bien loin du temps où, du fond du cabinet de M. Périer, il essayait de faire de la force, mais comme l'entendait M. Périer lui-même, sans sortir de la charte et des lois. De telles idées lui paraissaient alors mesquines, il mit son habileté au service de sa colère, et il exploita avec un art infini, et sans ménagement, l'émeute qui venait d'échouer.

On se sent douloureusement ému en voyant une haute intelligence, comme celle de M. Guizot, se rétrécir et s'user dans de semblables combinaisons. Quand M. Guizot professait avec tant d'élévation la reconnaissance de tous les droits; quand il posait des bornes invariables au pouvoir; quand il déclarait que rien ne peut justifier ses empiètemens sur les droits du peuple, qui eût dit qu'un jour, monté au pouvoir par ses prédications, il serait lui-même un de ces ministres subtils et envahisseurs qu'il flétrissait avec tant d'énergie, aux applaudissemens de toute la jeunesse accourue pour l'entendre? Qui eût dit aux lecteurs des beaux pamphlets de M. Guizot, qu'un jour viendrait où il prononcerait à la tribune ces tristes paroles : « Le parti que nous combattons est la mauvaise queue de la révolution; c'est un animal immonde qui vient traîner sur les places publique sa face dégoûtante, et y exposer les ordures de son ame. » Ainsi dans cette malheureuse transformation qu'ont subie le caractère et le talent de M. Guizot, son style même a changé, et avec ses vues hautes et graves, il se trouve avoir perdu aussi la belle simplicité et l'élégance antique de sa parole. Autrefois les adversaires de M. Guizot commettaient des erreurs, ils avaient de faux principes; il relevait avec esprit et dignité leurs inconséquences; il signalait sérieusement la fragilité de leurs théories : aujourd'hui tout ce qui ne pense pas comme lui doit être rayé de la liste des *gens honnêtes*, c'est son mot, et il l'applique à ses seuls partisans; tous les autres sont livrés à de basses et criminelles pensées, et dévorés par de mauvaises passions. Les mauvaises passions! c'est là surtout son injure favorite; les

mauvaises passions sont toutes celles qui ne mènent pas l'homme qu'elles dominent, à une parfaite obéissance aux volontés du pouvoir, celles qui lui enseignent qu'il pourrait bien n'être pas à sa place, et que son talent ou ses vertus l'appellent à monter plus haut; les mauvaises passions consistent également à se plaindre de la prodigalité, de la corruption et du monopole, à défendre les intérêts menacés; les mauvaises passions sont tout ce qui cause une agitation quelconque dans la société que M. Guizot voudrait voir sereine, immobile et sans une ride à sa surface, depuis qu'il est placé à son sommet. M. Guizot avait donc aussi des mauvaises passions quand, pauvre précepteur, il cherchait les moyens de sortir de sa médiocrité obscure? Il avait des mauvaises passions quand sous le ministère Richelieu il écrivait pour le ministère Decazes; il avait de plus mauvaises passions encore quand il s'acharnait dans les journaux contre M. Villèle; quand dans la chaire du Collége de France, il faisait des allusions à la révolution de 1688, en présence d'une jeunesse innocente qu'il familiarisait avec les idées de révolte et de perturbation? Et quelles passions, si ce ne sont les plus mauvaises selon lui, que celles qui le menèrent au milieu de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, d'où s'éleva le premier cri d'insurrection contre le gouvernement légitime!

Faut-il donc dire à M. Guizot que la pire de toutes les passions, c'est de n'en avoir plus aucune, c'est d'être tiède et désorienté dans ses convictions, d'être insouciant du bien, de ne plus savoir où l'on va, ou plutôt de se proposer un but qu'on n'ose avouer hautement? M. Guizot ne sait-il pas que les mauvaises passions ne sont point seulement celles qui troublent la société, et que la passion du repos égoïste, de la domination fondée sur de faux principes et sur le mépris des masses, est plus condamnable encore? Nous savons, comme M. Guizot, qu'il y a beaucoup de mauvaises passions dans la multitude qui souffre, qui paie, et qui s'aigrit en voyant qu'on ne s'occupe pas d'alléger ses souffrances et son fardeau; mais celles-là sont-elles moins pardonnables que les mauvaises passions des hommes enrichis, satisfaits et puissans, qui se font une arme contre le pays des murmures qu'ils lui arrachent, et qui aggravent le mal à leur profit? A ceux-là j'adresserai les justes reproches qu'un écrivain de quelque valeur adressa autrefois à un gouverne-

ment qui se servait de moyens pareils : « Vous accusez les masses des dispositions que vous propagez vous-mêmes dans leur sein ; nous repoussons votre accusation comme votre ouvrage. Vous nous traitez toujours d'imprudens ; souffrez que nous vous traitions d'insuffisans. C'est une dure alternative, j'en conviens, que d'avoir à choisir entre l'habileté de quelques hommes et l'aveuglement d'un peuple. Mais permettez-nous de disposer plutôt de vous que de la France, et laissez-nous croire, quand le présent est si peu sûr avec vous, que l'avenir ne serait pas sans ressources, si vous n'en étiez plus chargés. » Ces paroles sont de M. Guizot.

N'allez pas vous alarmer pour la France que vous aimez tant, monsieur. Elle secouera son flanc, et elle renversera les doctrinaires et ceux qui s'accommodent avec eux du pouvoir, comme elle a renversé tant d'autres gens inhabiles qui voulaient la gouverner, ne la connaissant pas. L'école doctrinaire en est encore là. Fondée en quelque sorte dans une pensée monastique comme l'était la congrégation, elle a vécu en elle-même, avec un profond dédain et une indifférence moqueuse pour tout ce qui n'est pas elle, indifférence encore augmentée par l'ecclectisme commode que le maître avait arrangé pour son usage. Depuis qu'elle a passé aux affaires, cette indifférence est devenue de la rouerie, et l'on peut dire avec certitude qu'il n'y a plus, à cette heure, aucune théorie dans l'école. Comme on n'y a jamais étudié les besoins de la France et qu'on y méconnaît ses véritables sentimens, on marche en pays inconnu, faisant un pas chaque jour en laissant un jalon derrière soi pour marquer la route, ou, pour mieux dire les doctrinaires ressemblent à ces navigateurs dont Solis a fait l'histoire, qui s'en allaient découvrir des terres au nom du roi d'Espagne, et qui, arrivés au haut d'une montagne, étaient tout à coup éblouis au spectacle d'une mer immense et nouvelle et d'une contrée sans fin. Leur premier mouvement était alors de planter un drapeau pour prendre possession de ces eaux et de cette contrée avant de les connaître, avant de savoir si cette mer était navigable, si cette terre était habitée, sans nul moyen de les conquérir et de les dominer. Beaucoup de ces hardis aventuriers réussirent ; mais ils suivaient des chefs qui manquent, heureusement pour nous, aux doctrinaires. Croyez-moi, ceux-ci n'ont parmi eux ni des Christophe Colomb, ni des Fernand Cortez, ni même des Pizarre. (*West-End Review.*)

REVUE

DE VOYAGES.

III.

DES ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER.

La géographie a largement participé au mouvement intellectuel de notre époque : son domaine s'est agrandi, ses procédés ont été perfectionnés, et les matériaux recueillis par des efforts isolés ou collectifs se sont tellement multipliés, que l'on peut aujourd'hui regarder comme un objet important d'études le classement et le triage de cette masse de richesses éparses.

Présenter sous une forme concise un tableau d'ensemble des acquisitions récentes de la géographie, mettre nos lecteurs *au courant* des travaux de ceux qui la cultivent, tel est le but que nous nous sommes proposé dans cette esquisse.

Les sujets que nous avons à passer en revue étant aussi variés que nombreux, nous avons dû les distribuer par groupes, dans l'ordre qu'indique leur importance relative, afin d'apporter dans cette longue énuméra-

tion toute la clarté désirable. Ce sont : 1° les sociétés géographiques nationales et étrangères, foyers où se concentrent et s'élaborent les lumières isolément recueillies, et qui concourent directement à l'avancement de la géographie; 2° les institutions spéciales qui, sous les noms de *dépôts de la guerre* ou *de la marine*, de *bureaux géographiques* ou *hydrographiques*, etc., effectuent les grands relèvemens géodésiques et nautiques, 3° les corporations académiques, sociétés des missions, sociétés asiatiques, etc., qui, sans avoir pour but direct les progrès de la science, lui rendent souvent d'éminens services; 4° les établissemens industriels qui s'occupent sur une grande échelle de la confection des cartes, atlas, etc.; 5° enfin les travaux individuels, qui luttent parfois d'importance avec ceux des corps scientifiques, et ont généralement sur eux l'avantage de cette popularité qui s'attache à des formes plus mondaines et plus attrayantes.

Nous allons examiner ces divers élémens.

Sociétés géographiques de Paris, Londres, Berlin et Bombay.

La Société de géographie de Paris a précédé toutes celles qui se sont établies dans ces dernières années en Angleterre, en Allemagne, et jusque dans l'Inde. C'est elle qui leur a servi de modèle, qui, la première, a donné l'impulsion à ces jeunes rivales destinées peut-être à la surpasser dans la carrière qu'elle a ouverte.

Les corps savans produisent rarement des travaux collectifs; leur but spécial est d'encourager les efforts individuels, d'amasser des matériaux, de les coordonner, et de les mettre à la portée de tous. La Société de géographie de Paris a consacré à l'accomplissement de cette œuvre tous les moyens dont elle a pu disposer, et l'on pourrait peut-être lui reprocher plutôt un peu de prodigalité dans la distribution de ses prix, que le défaut contraire. Néanmoins, si toutes les lacunes qu'elle provoquait à remplir n'ont point été comblées, quelques-unes des questions de ses programmes annuels ont reçu une solution satisfaisante. Sans rappeler un à un les nombreux et estimables travaux qu'elle a eu occasion de couronner, nous citerons du moins les principaux, auxquels demeurent attachés les noms de Bruguières, de Pacho et de Caillié.

L'*Orographie de l'Europe*, du premier, est un véritable monument de géographie physique, où la description du septuple système des reliefs européens est basée sur plus de sept mille quotes de hauteurs absolues, scrupuleusement vérifiées, avec l'indication des mesures locales, des sources qui les ont fournies, des méthodes employées pour les obte-

nir, etc., vaste travail où des coupes et des profils nombreux représentent à l'œil, dans un ordre lumineux, chaque système de montagnes, avec ses groupes secondaires, ses rameaux, ses points culminans, etc.

Pacho, dans son exploration du pays de Barqah (en suivant une route qui cotoie la mer depuis Alexandrie jusqu'à El-Agedâbiah, se dirige ensuite sur Aougelah, pousse une reconnaissance à l'ouest jusqu'à Maradeh, et revient vers l'Egypte par Mogabérah et Syouah), a laissé bien loin derrière lui les aperçus superficiels de Della Cella, les notices incomplètes du père Pacifique et de Cervelli, et les fragmens épistolaires de Hornemann.

Il serait superflu d'insister sur l'importance du voyage de Caillié à Ten-Boktoue, de rappeler cette volonté ardente, cette ténacité inébranlable qui a conduit un jeune homme sans fortune, sans protecteurs, au terme d'une expédition dans laquelle tant de martyrs de la science ont succombé. Jetez seulement les yeux sur une carte, et vous verrez qu'entre le point de départ et celui d'arrivée de cet immense itinéraire presque tout était inconnu.

Non contente de distribuer des récompenses aux voyageurs et aux géographes qui accomplissent des découvertes désignées d'avance par elle, la Société de géographie décerne chaque année un prix à la découverte la plus importante exécutée dans cet intervalle, et des prix secondaires aux travaux d'un moindre intérêt, quel que soit le théâtre de l'exploration. C'est ainsi que pour 1828 la veuve de Gordon Laing, mort au désert près de Ten-Boktoue, a été appelée à partager ce prix annuel avec Caillié; que, pour l'année précédente, le capitaine Franklin l'avait obtenu à raison de son exploration des côtes arctiques américaines entrevues par Hearne et Mackenzie; qu'à défaut de découvertes effectuées en 1829, le capitaine de frégate Graah, de la marine danoise, reçut une médaille pour son relèvement de la côte orientale du Groënland; qu'enfin, l'année d'après, ce prix fut accordé à l'auteur d'un voyage au Congo et dans l'Afrique équinoxiale.

Ce voyage a fait trop de bruit, a donné lieu à trop grand scandale pour que nous n'en parlions point ici avec quelque détail. Il nous suffira, pour poser en ses véritables termes la question scientifique à laquelle on a cru intéressée la dignité de la Société de géographie, de rapporter simplement les faits.

Le 17 mars 1826, un voyageur près de partir pour l'Amérique du sud fut inscrit au nombre des membres souscripteurs de la Société. Le 1er décembre de la même année, il rendait compte de son arrivée à Buenos-Ayres, qu'il *croyait* alors avoir visité huit ans auparavant; il annonçait

l'hommage prochain d'une carte géographique du pays *faite à son premier voyage*, et qu'il s'occupait de corriger avec l'aide du docteur don Bartoloméo Muñoz. Depuis, il a complètement oublié ce premier voyage fait en 1818, et il *croit* aujourd'hui que lorsqu'il s'embarqua pour Buenos-Ayres, en 1826, cette ville était, de toutes les cités importantes de l'Amérique du sud, la seule qu'il ne connût point encore. Le 1er juin 1830, le même voyageur écrivait de Rio-Janeiro qu'il venait de visiter le royaume d'Angola et les pays inconnus qui sont au-delà, jusque chez les Miluas et chez le souverain Muéné-Haï. Ce voyageur était M. Douville.

Arrivé à Paris, M. Douville adressa à la Société, le 15 juillet 1831, un aperçu de son itinéraire dans le centre de l'Afrique. Le 25 novembre suivant, il lut, en séance solennelle, une esquisse des peuples nègres au sud de l'équateur, et fut alors compris dans l'élection générale des membres de la commission centrale.

A cette époque, il fit un voyage à Londres, présenta à la Société géographique anglaise une notice analogue à celles qui avaient été si bien accueillies à Paris, et, sur la proposition de M. John Barrow, il fut proclamé, séance tenante, membre honoraire de cette société, qui souscrivit en même temps, pour deux cents exemplaires, à la relation qu'il se proposait de publier.

La Société de Paris alla plus loin encore : au mois de mars suivant, elle donna à M. Douville une place dans son bureau, et lui décerna sa médaille annuelle. L'authenticité du voyage au Congo paraissait en effet d'autant moins douteuse, que l'auteur montrait en masse tout ce qu'il rapportait de cartes, de dessins, de journaux, et annonçait l'intention de livrer au consciencieux Brué tous les élémens nécessaires pour la construction de la carte dont il n'avait fait qu'ébaucher de grossiers croquis, et de soumettre également à la révision de M. Eyriès la relation manuscrite de son voyage. Nous-même nous avions fait un inventaire rapide de tous ses papiers, et nous l'avions publié dans le cahier du 15 février 1832 de la *Revue des Deux Mondes*.

Cependant des doutes percèrent bientôt, non sur la réalité d'un voyage dont tous les matériaux avaient passé sous nos yeux, mais sur la valeur intrinsèque de ceux-ci; et quand la relation du voyageur eut paru, ces doutes grandirent tout à coup, à l'inspection d'une table de positions géonomiques insérée au troisième volume avec des annotations inapplicables à plusieurs des observations indiquées. De là des questions et des réponses, des objections et des répliques qui aggravèrent singulièrement l'opinion défavorable que s'étaient graduellement formée les géographes positifs, de la capacité du voyageur pour la détermination des positions

géographiques. Un fait dominait et domine encore toute la question : des observations astronomiques nombreuses avaient été faites; elles étaient consignées avec leurs calculs dans le journal manuscrit du voyage; mais il s'élevait à leur égard ce sévère dilemme : ou elles étaient l'ouvrage de M. Douville, et alors il ne fallait guère compter sur l'exactitude des résultats; ou elles étaient bonnes et bien calculées, et alors il ne pouvait en être l'auteur (1). En vain d'officieuses instances pressaient le voyageur de couper court à toutes ces incertitudes, en publiant incontinent ses observations originales. Brué lui-même n'avait pu en obtenir la communication pour des vérifications nécessaires à la construction de la carte, et avait été obligé de déclarer qu'il en était simplement le *rédacteur*. Sur ces entrefaites, le *Foreign Quarterly Review* de Londres révéla au public les objections qui s'étaient présentées à l'esprit des hommes spéciaux d'Angleterre, comme elles avaient déjà frappé ceux de France et d'Allemagne. La seule réponse qui eût pu être efficace, quoique dès-lors même elle eût peut-être été tardive, ne fut point faite.

La Société de géographie jugea alors que sa dignité était intéressée à l'éclaircissement de la question d'authenticité du voyage; et, sur la demande de ceux-là mêmes qui avaient proposé sa première sentence, elle somma le voyageur, *présent aux discussions*, de produire devant elle ses observations originales. Après quarante jours d'une vaine attente, la commission centrale déclara, d'une voix presque unanime, qu'en l'absence des justifications qu'elle avait provoquées, *elle était forcée de rester dans le doute sur la véracité des résultats publiés.*

Pour conclusion, une expédition dans l'Afrique équatoriale a été réellement exécutée, et quelques révélations que nous réserve l'avenir sur sa date réelle et sur son véritable auteur, les résultats que nous en connaissons, tout incomplets et tout altérés qu'ils soient, n'en constituent pas moins une acquisition importante pour la science (2).

(1) Un écrit périodique allemand, organe des impressions parisiennes, s'exprimait assez crûment à cet égard dès cette époque : « Ou bien il s'est peut-être trouvé dans sa suite quelqu'un qui entendait la partie des observations astronomiques (conjecture qui se trouve en quelque sorte justifiée par les paroles de M. Douville lorsqu'il dit que *la mort ne tarda pas à le priver du secours des personnes qui étaient en état de l'aider*); ou bien toute l'histoire des observations astronomiques n'est qu'une fiction, et les positions géonomiques sont déduites de la construction purement graphique des itinéraires. » *Annalen der erd-wo elker-und staten-kunde.* Berlin, 30 juin 1832.

(2) La *Revue* ne conteste aucun des faits avancés par l'auteur de ce travail; toute-

Faute de découvertes dignes du prix annuel, celui pour l'année 1831 ne fut pas décerné à l'époque habituelle, et la Société a attendu sa séance solennelle du mois de mars dernier pour couronner le capitaine de vaisseau anglais John Ross, à raison de son expédition aux terres arctiques; elle n'a eu à décerner aucun des autres prix réservés à la solution des questions qu'elle avait proposées (1).

Un puissant moyen de progrès dont il est à regretter que la Société

fois, elle ne saurait adopter sans réserve les conclusions justificatives qu'il en déduit tacitement. On ne peut faire un crime à la Société de géographie de Paris d'avoir été dupe du *voyageur* Douville; des hommes loyaux, sinon vigilans critiques, sont plus que d'autres exposés à être victimes d'un charlatanisme effronté. Mais la *Revue*, qui a figuré au premier rang dans ce débat, a le droit de leur poser le dilemme suivant : — Ou ils n'ont pas aperçu dans le voyage au Congo les innombrables erreurs qu'il contenait, et alors que devient leur autorité sur la matière? ou s'ils les ont soupçonnées, comme on le dit, pourquoi pas un d'eux n'a-t-il élevé la voix pour les signaler et ôter l'initiative à une Revue étrangère?— C'est là toute la question qui pouvait intéresser la dignité de la Société de géographie. Et pourquoi aussi, une fois l'imposture du *voyageur* signalée, la Société n'a-t-elle pas eu le courage (surtout après les graves accusations d'un autre genre qui pesaient sur son *lauréat*) de prendre la seule initiative qui lui restait, celle de déclarer publiquement qu'elle avait été trompée? (*Note du Directeur de la* Revue.)

(1) Les prix mis au concours par la Société et qui doivent être distribués à des époques plus ou moins éloignées, sont :

1° 2,500 fr. au premier voyageur qui aura exploré les régions occupées sur les cartes par le lac Maraoui, et reconnu le cours du fleuve Loffeh; nul délai n'est fixé pour l'accomplissement de cette entreprise.

2° 7,000 fr. à décerner en 1835 au voyageur qui aura fait la reconnaissance des régions inconnues de la Guyane française.

3° 2,400 fr. au meilleur ouvrage sur les antiquités mexicaines.

4° 600 fr., à décerner en mars 1836, à la meilleure histoire mathématique et critique des opérations exécutées en Europe depuis la renaissances des lettres pour la mesure des degrés du méridien et des parallèles terrestres.

La Société a, en outre, accepté le patronage d'une tentative d'exploration aux sources du Bahhr-Abyadh ou Fleuve-Blanc, et sur les rives orientales du grand lac Tchâd, tentative pour laquelle s'est offert M. Linant, qui, depuis longues années, parcourt la vallée du Nil et les contrées voisines.

Enfin, le duc d'Orléans a chargé la Société de géographie d'offrir, en son nom, un prix spécial de 2,000 fr. au voyageur dont les explorations auront eu pour résultat de procurer à la France l'importation agricole ou industrielle la plus utile.

n'ait pas tiré tout le parti que la science a le droit d'en espérer, est la publication de séries de questions propres à guider les voyageurs dans leurs travaux. Un premier fascicule, paru en 1824, n'a pas été réimprimé depuis, malgré les améliorations et les changemens qu'il eût été facile d'y apporter. C'est ici le cas de rappeler, comme un salutaire exemple, que les instructions analogues rédigées par MM. les professeurs du Jardin du Roi pour les voyageurs du Muséum ont été réimprimées plusieurs fois avec des modifications.

Les publications de la Société de géographie forment une autre partie importante de ses travaux; elles constituent deux séries distinctes : l'une est un *Bulletin* mensuel, l'autre une suite de volumes in-4°, paraissant à des époques indéterminées, sous le titre général de *Recueil de Voyages et de Mémoires*. Nous parlerons d'abord de celle-ci, comme étant la plus grave.

Le premier volume, publié en 1824, contient une double édition des voyages du célèbre Marc Polo; deux manuscrits de la bibliothèque du roi, l'un français, l'autre latin, y sont fidèlement reproduits, avec un relevé très exact des variantes qu'offrent, pour les noms propres, quatre autres manuscrits français, trois latins, un italien, et l'édition donnée par Ramusio en cette dernière langue. Ce volume, déjà digne sous ce rapport de l'attention des bibliophiles, est surtout précieux en ce qu'il offre, selon toute apparence, le texte original de la relation du célèbre Vénitien, telle qu'elle fut rédigée par Rusticien de Pise, pendant la détention du voyageur.

Le second volume, consacré à des miscellanées, et mis sous presse dès la fin de 1824, n'a été terminé qu'à la fin de 1827. Le morceau le plus étendu de tout le volume est un mémoire de M. Warden sur les antiquités des Etats-Unis, principalement sur ces vestiges de castramétation qui couronnent les hauteurs de la vallée de l'Ohio, et qui accusent, comme les monumens du Mexique, l'existence de peuples anciens civilisés, dont il ne reste plus aujourd'hui que ces traces presque effacées.

Le troisième volume de ce recueil, publié en 1830, ne comprend que l'orographie de l'Europe par M. Bruguières, ouvrage couronné au concours de 1826, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Deux autres volumes sont sous presse depuis long-temps, et doivent contenir : l'un, une traduction complète, par M. Amédée Jaubert, de l'œuvre géographique du célèbre schéryf Mohhammed el Edrysy, dont le monde savant ne possède encore qu'un abrégé, publié en arabe à Rome, et traduit en latin par les deux Syriens Gabriel Sionite et Jean Hesronite sous le titre peu convenable de *Geographia nubiensis*; l'autre, des mis-

cellanées, dont la première est un fragment géographique écrit en latin, et intitulé *Mirabilia descripta per fratrem Jordanum, ordinis prædicatorum, oriundum de Severaco, in India majore episcopum Columbensem*. Le manuscrit original, en caractères gothiques sur parchemin, appartient à la riche collection de M. Walckenaer, et paraît antérieur au xve siècle. Quant à la date des voyages du frère Jourdain de Severac, on peut conjecturalement la rapporter au xiiie siècle. Son récit contient une description sommaire de la Grèce, l'Arménie, la Perse, l'Arabie, l'Inde et la Tartarie. Ce fragment seul est imprimé en ce moment; il doit être suivi d'une relation espagnole du voyage à l'île d'Amat (Taïti) et aux îles adjacentes, fait en 1774 par un capitaine de paquebot, de conserve avec la frégate *el Aguila*, commandée par le capitaine don Domingo de Bonechea, le *découvreur* de ces îles.

Le *Bulletin* mensuel de la Société de géographie est une publication moins importante que la précédente; uniquement destinée, dans le principe, à constater les opérations de la commission centrale, elle fut rendue bientôt plus intéressante par l'insertion des nouvelles et des documens géographiques de toute espèce obtenus par correspondance ou communiqués dans les séances ordinaires, et classés sous différens titres afin de les coordonner; malheureusement le plan qui avait été adopté pour l'amélioration de ce recueil n'a jamais été qu'imparfaitement rempli, quelques parties ont été négligées, puis oubliées complètement, de sorte que le *Bulletin* n'est plus qu'une espèce d'album ouvert à des mélanges géographiques, au lieu de constituer, comme il nous semble que cela devrait être, un véritable *mémorial* où les géographes trouveraient chaque mois un relevé complet de toutes les découvertes et de toutes les publications qui intéressent la science. Vingt volumes de ce recueil ont été déjà publiés, et constituent une première série qui se termine avec l'année 1833. Ils sont trop connus pour que nous ayons à détailler ici les matériaux qu'ils renferment. L'espace d'ailleurs nous est limité, et nous devons le réserver aux travaux des sociétés étrangères, sur lesquelles nous allons maintenant jeter un coup d'œil.

L'Angleterre a surtout le droit de réclamer, sous ce rapport, notre attention et nos éloges. La célèbre *Association africaine*, formée à la fin du siècle dernier dans le but d'explorer l'Afrique, dont l'intérieur semblait obstinément fermé à nos investigations, a glorieusement ouvert et entrepris de parcourir une carrière périlleuse, où se pressent les noms de Mungo-Park, de Hornemann, de Brown, de Clapperton, de Lander et de tant d'autres, qui, pour la plupart, ont augmenté la liste déjà si nombreuse des martyrs de la science. Cette association est aujourd'hui fondue

dans la *Société royale géographique de Londres*, qui s'est formée à l'instar de celle de Paris dans le courant de l'année 1830.

Pleine de jeunesse et de vigueur, placée au centre d'un mouvement commercial et maritime immense, la Société anglaise est en position d'obtenir des résultats plus étendus et plus faciles que celles du continent. Néanmoins, malgré des circonstances si favorables, elle n'a encore produit, après trois années de travaux, que trois volumes, qui, tout importans qu'ils soient, présentent moins de documens nouveaux que nous n'avions droit de l'attendre. Ils sont intitulés : *Journal de la société royale géographique de Londres;* peut-être eût-il été plus exact et plus convenable de préférer le titre d'*Annuaire* ou d'*Annales* pour un recueil qui ne paraît qu'une fois l'an, et qui est le résultat de séances semi-mensuelles. Les matériaux y sont classés en trois sections : la première contient les mémoires lus devant la société; la seconde des analyses d'ouvrages; et la troisième, sous le titre de Miscellanées, diverses pièces d'une médiocre étendue.

Déjà, dans le temps, la *Revue des Deux Mondes* (1) a donné un aperçu analytique des principaux travaux consignés dans le premier volume, et qui ont pour objet la colonie de Swan-River, les îles Columbretes, New-Shetland et Keeling, la navigation de la mer Noire, le voyage de Washington à Marok, et celui de Lander aux bouches du Kouâra. A ces documens d'un grand intérêt géographique se trouvent réunies quelques observations du capitaine de vaisseau Parker-King sur l'extrémité méridionale de la Terre de Feu et le détroit de Magalhaens; une notice extraite des papiers de l'intrépide voyageur Moorcroft, assassiné sur la route de Boukhara en mars 1825; l'analyse du voyage du capitaine Beechey dans l'Océan pacifique et au détroit de Behring; celle de la relation d'une visite à la cour de Suède par James Burnes; quelques remarques sur la côte d'Arracan, et diverses autres pièces d'une moindre importance.

Le second volume, qui a paru à la fin de 1832, étant à peine connu en France, si ce n'est de quelques amateurs, nous croyons devoir nous y arrêter quelques instans, et signaler les pièces principales qu'il contient. Sa partie la plus importante se compose de onze mémoires ou *papers* lus devant la société; viennent ensuite quatre analyses d'ouvrages édits ou inédits, et, sous le titre de Miscellanées, dix articles de moindre étendue : en tout vingt-cinq pièces, dont nous allons signaler celles qui nous paraissent les plus dignes d'attention.

Un article préliminaire rappelle les prix mis au concours par la société;

(1) Voyez le Numéro du 15 décembre 1831.

tous accusent une intelligence parfaite des vrais besoins de la géographie pratique, une volonté ingénieuse d'en populariser les procédés; et nous ne pouvons qu'applaudir au choix des sujets (1).

Le premier mémoire, et l'un des plus remarquables, est celui de M. Martin Leake, sur cette question tant de fois agitée, tant de fois résolue en sens contraires, si le Niger, Nigeir ou Nigris des anciens, est le même fleuve que le Jolibâ de Mungo-Park, le Kouârâ de Clapperton et de Lander. Le travail de M. Leake est certainement plein d'érudition, d'observations judicieuses, et nous sommes disposé à partager son opinion sur plusieurs points; mais quant à la question principale, nous sommes loin de penser qu'il l'ait éclaircie, et nous aurions à relever plus d'une hérésie dans ses opinions, surtout en ce qui concerne l'examen des résultats donnés par Ptolémée: nous nous bornerons à remarquer qu'il s'appuie principalement sur l'identité du cap Arsinarium des anciens avec le cap Vert des modernes, ce qui est radicalement impossible, puisque le géographe grec indique ce promontoire précisément en face des îles Fortunées, et même à une plus haute latitude que deux de ces îles; de sorte que loin d'aller jusqu'au cap Vert, il faut s'arrêter au cap Jaby, ou tout au plus atteindre le cap Bojador. Dès-lors c'est dans les ramifications de l'Atlas que se trouvent nécessairement les monts Sagapola et Mandros, ainsi que le mont Ousargala, où le Bagradas (le Megerdah actuel) prend sa source; et par conséquent le Nigeir de Ptolémée, qui naît au mont Mandros, et qui reçoit des affluens venant des monts Sagapola et Ousargala, ne sau-

(1) Ces prix sont offerts aux travaux suivans:

1° A un *Manuel du Voyageur*, contenant une énumération claire et précise des objets sur lesquels doit se porter son attention, et des moyens les plus propres à favoriser les observations. — Un ouvrage de ce genre, sous le titre de: *Aide-mémoire du Voyageur*, vient de paraître chez F. Bellizard, rue de Verneuil, n° 1.

2° A un essai sur l'état actuel de la géographie.

3° A une grande table de synonymie géographique, avec citation des sources et indication des noms divers appliqués à un même lieu, suivant la différence des pays et des époques.

4° Aux meilleures inventions mécaniques propres à faciliter l'étude et l'enseignement de la géographie, c'est-à-dire, la simplification des instrumens et des méthodes pour la détermination des positions, le perfectionnement du tracé et de la gravure des cartes, etc.

Ce programme rappelle, en outre, que le prix annuel de 50 guinées a été décerné, l'année précédente, à Richard Lander, pour son voyage au Kouâra.

rait se trouver par-delà le désert, d'où il suit que le lac de Libye, dans lequel il se jette, ne peut, sans erreur, être rapporté au lac Tchâd. En vain le savant auteur du mémoire essaie d'échapper à l'argument qui ressort de la brièveté du cours du Megerdah, en supposant deux fleuves Bagradas, l'un coulant vers la mer, l'autre vers l'intérieur; le texte de Ptolémée ne lui laisse pas cette ressource, puisqu'il conduit, sans interruption, l'unique Bagradas qu'il mentionne, depuis le mont Ousargala jusqu'à la mer. M. Leake a reconnu, avec plus de justesse, que l'expédition de Suetonius Paulinus au-delà de l'Atlas n'a pu atteindre d'autre fleuve Ger (Pline dit Niger) que l'un des torrens du versant méridional de ces hautes montagnes, le même sans doute, que le Maure Léon désigne sous le nom de Gir. Nous sommes loin, cependant, de prétendre que les anciens n'aient eu aucune connaissance du Joliba ou Kouâra, car nous croyons volontiers, avec Rennel et M. Leake, que c'est à ce fleuve qu'il faut rapporter les vagues indices procurés par le voyage des cinq jeunes Nasamons d'Aougelah, et recueillis par Hérodote. Nous admettons aussi qu'au même fleuve s'appliquent peut-être aussi les vagues informations de Pline sur ce Nigris, soumis, comme le Nyl d'Egypte, à des crues périodiques; mais les argumens de M. Leake ne nous ont point convaincu que les détails de Ptolémée fussent pareillement applicables au Kouâra: il a laissé entières les objections que son premier soin eût dû être de combattre.

Les mémoires suivans ont peu d'étendue, et n'offrent pas, en général, des résultats très importans pour la géographie; il nous suffira de les signaler en peu de mots: telles sont des notes sur le désert oriental de l'Egypte par M. Wilkinson, et une courte analyse de son excursion en 1825 sur le Bahhr-Yousef; une notice de M. Loudon sur la vallée méphitique ou Guevo-Upas, près de Battar, dans l'île de Java; une autre de M. Hamilton sur le lac d'Amsancto, dans le royaume de Naples; le récit de diverses excursions exécutées en 1830 et 1831 dans la Guyane anglaise par MM. Hillhouse, Tichmaker et Alexander, récit qui contient quelques détails curieux sur les Indiens de ces contrées, mais d'un intérêt géographique fort médiocre; quelques remarques sur la navigation des îles Maldives, qui, malheureusement, ne répondent pas à la célébrité justement acquise de leurs auteurs, M. James Horsburgh, hydrographe de la compagnie des Indes, et M. le capitaine de vaisseau W. Owen: elles prouvent seulement que l'hydrographie de ces îles est encore à faire, et qu'il faut recourir, pour les étudier, à d'anciens journaux de navigation, ou au voyage de Pyrard de Laval (publié à Paris en 1679); enfin un article fort bref sur le pays des Cossyah, au nord-est de Calcutta, où les Anglais ont établi,

en 1831, un dépôt de convalescens près de Chirrah, à 25° 12' lat. N. et 91° 35' long. E., du méridien de Greenwich.

A ces documens succède un mémoire d'un grand intérêt: c'est un aperçu des progrès des découvertes dans l'intérieur de la Nouvelle-Galles du sud, rédigé par M. Allan Cunningham, l'un des voyageurs qui ont le plus contribué à l'exploration de cette partie de l'Australie; une carte où sont tracées la plupart des lignes de route ajoute un nouveau prix à ce morceau. Tous ces itinéraires offrent dans leur ensemble un développement de plus de deux mille quatre cents lieues, et à peine font-elles connaître la septième partie du territoire compris dans les limites de la Nouvelle-Galles du sud.

Une notice de quatre pages, accompagnée d'une petite carte, est consacrée à la Nouvelle-Zélande; l'une et l'autre sont insignifiantes, en regard des beaux travaux du capitaine Dumont d'Urville.

Nous sommes ramenés en Afrique par le mémoire suivant, qui contient le récit d'une excursion de MM. Browne, Forbes et Kilpatrick, officiers à bord du *Leven*, pendant la campagne du capitaine Owen. Leur but était d'explorer le fleuve Zambeze; ils le remontèrent jusqu'à Senna, dont le lieutenant Browne détermina la position à 17° 30' sud et 35° 38' 8'' est de Greenwich. Les renseignemens recueillis par ces voyageurs sur quelques points de l'intérieur sont trop peu nombreux et trop vagues pour être d'une utilité réelle, et n'ajoutent que bien peu de chose à ceux publiés par Bowdich et ses devanciers.

Enfin quelques remarques sur Anegada, l'une des îles Vierges, et témoin de tant de naufrages, terminent la série des lectures faites devant la Société géographique. Leur auteur, M. de Schomburk, membre de la Société d'horticulture de Berlin, a en outre tracé une carte à grand point de ces îles, où le brassiage est soigneusement indiqué, et qui est sans doute destinée à une publicité prochaine.

La section des analyses s'ouvre par un document relatif à la géographie africaine, document communiqué par M. Leake, et que la France a droit de revendiquer, puisque ce n'est que la traduction abrégée d'une relation du voyageur Adolphe Linant, contenant la relation d'une excursion sur le Bahhr-Abyadh ou Nyl-Blanc, avec des observations générales sur cette rivière, et quelques notes sur le district compris entre le Nyl-Bleu et l'Atbarah, district qui, peut-être, fut l'antique île de Méroé. Il est à regretter que la relation de M. Linant, imprimée en entier pour l'usage des membres de l'*African Association*, n'ait point été reproduite intégralement dans le volume dont nous parlons.

Une analyse faite par le révérend M. Renouard, de l'essai du docteur

Martius sur la *Constitution sociale* (Rechts-Zustande) des aborigènes brésiliens, celle d'une notice sur les Indiens de la Guyane par M. Hillhouse, une troisième, sur deux brochures relatives à la navigation du Rio de la Plata et du Rio Vermejo, complètent la section qui nous occupe en ce moment.

Parmi les *Miscellanées* nous signalerons les pièces les plus importantes : d'abord le récit d'une tentative d'expédition dans l'intérieur de l'Afrique, entreprise au commencement de 1832 par M. Coulthurst. Ce voyageur se rendit à Fernando-Pô, où le colonel Nicholls, qui avait d'intimes relations avec le chef du Kalbar (connu des Européens sous le nom de duc Ephraïm), lui procura des facilités pour se rendre chez ce prince, d'où il devait s'avancer à travers le pays d'Enyong jusqu'à celui d'Ebo, et gagner ensuite Fondah pour de là se diriger sur le Bahhr-Abyadh. M. Coulthurst ne put parvenir qu'à Ebo, dont le chef ne voulut pas le laisser passer outre; il revint sur ses pas, et mourut avant d'atteindre Fernando-Pô. Sous le titre d'*informations récentes de l'Australie* se présentent ensuite plusieurs fragmens de correspondance, dont les uns forment une espèce d'appendice au mémoire de M. Cunningham, et les autres sont relatifs à la colonie de Swan-River. A ces derniers, qui sont dus au lieutenant gouverneur Stirling, est jointe une carte où sont tracées les lignes de route suivies par diverses explorations; mais il est à regretter qu'on ait omis d'ajouter à ces détails un aperçu historique sur la nouvelle colonie, analogue à celui de M. Cunningham sur l'Australie orientale. Enfin, le dernier article des miscellanées et du volume est une note peu étendue sur l'expédition envoyée à la recherche du capitaine Ross, qui est enfin de retour après quatre années de séquestration dans les mers arctiques.

Le volume publié en 1833, en deux livraisons, ne nous paraît point offrir le même degré d'importance que les précédens. La relation d'un *tour* dans l'Adherbaydjân et sur les bords de la mer Caspienne, par le colonel Monteith, occupe à elle seule plus de moitié du premier fascicule; la petite carte qui y est jointe n'est donnée que comme une sorte de *prospectus* d'une plus ample, en quatre feuilles, que la Société géographique a fait graver à ses frais. Les routes du voyageur sillonnent les possessions turkes, russes et persanes de la région caucasienne, et s'appuient sur des observations astronomiques assez nombreuses; mais les cartes russes de ces contrées, sans porter préjudice au mérite effectif du travail de M. Monteith, lui ôtent pourtant cette *nouveauté* qui, à tort ou à raison, fait le principal attrait des publications géographiques.

Quant aux autres pièces renfermées dans le premier demi-volume, elles sont toutes peu étendues, et nous n'avons guère à les signaler

que par leurs titres. Ce sont : une description de la rivière Usumasinta, dans le Guatemala, par le colonel don Juan Galindo; une note, désormais dénuée d'intérêt, sur la route par laquelle le capitaine Back devait marcher à la recherche de Ross; un mémoire, où se révèle une érudition médiocre, sur les communications des rivières de Cazamanse et de Gambie, en Afrique; des observations du lieutenant de vaisseau James Wolfe sur le golfe d'Arta en Grèce, en tête desquelles on a eu raison d'avertir que les opinions de l'auteur sur l'application des noms de villes anciennes aux ruines par lui visitées ne sont que des hypothèses contestées, et fort contestables en effet; puis, une notice sur la plus orientale des îles Falkland, par M. Woodbine Parish; ensuite un récit, dramatique si l'on veut, mais très médiocrement géographique, de l'ascencion accomplie en 1832, par quelques officiers anglais, jusqu'au sommet presque inaccessible du rocher connu sous le nom de *la Botte à Pierre*, à l'île Maurice; enfin la relation des récentes découvertes du capitaine baleinier John Biscoe, qui, dans une navigation antarctique moins avancée pourtant que celles de Weddel et de Cook, a reconnu de grandes terres australes auxquelles il a imposé les noms d'Enderby et de Graham, indépendamment de quelques îles dans le prolongement des New-South-Sethland: l'intérêt de ce récit rachète à lui seul le peu d'importance de la plupart des documens qui le précèdent.

La seconde livraison, beaucoup plus considérable que l'autre, complète la série des *papers* lus devant la Société, par trois pièces, dont la première et la plus étendue est le résumé d'un Mémoire géographique sur l'Indus, par le lieutenant Burnes; il y faut joindre, comme appendice, une note, rejetée parmi les *miscellanées*, sur la construction d'une carte de l'Indus, entre Lahor et la mer, par le même officier : le mémoire original de M. Burnes, dont nous avons sous les yeux un exemplaire lithographié, est trop peu répandu pour que le résumé publié par la Société anglaise n'ait pas le mérite d'un document de première main. Viennent ensuite des extraits de rapports officiels sur la petite colonie anglaise de l'île Pitcairn; la géographie proprement dite n'y est guère intéressée, non plus qu'à la pièce suivante, extraite du journal privé du capitaine Waldegrave, pendant une croisière dans l'Océan pacifique, en 1830; mais ce sont des *nouvelles* que les lecteurs de voyages sont bien aises de recevoir de *leurs connaissances* de la mer du Sud.

Cinq *Analyses* d'ouvrages nous rendent compte tour à tour des explorations du capitaine de vaisseau W. Owen aux côtes d'Afrique, et de celles du capitaine d'infanterie Sturt dans l'intérieur de l'Australie (la *Revue des deux Mondes* a déjà entretenu ses lecteurs de ces deux importans ou-

vrages (1)); d'une notice sur la rivière Maha-Villaganga, la plus considérable de celles de Ceylan; d'un Mémoire du capitaine Chesney, sur la navigation de l'Euphrate comme moyen de communication avec l'Inde; enfin, d'un Essai physico-géographique sur les lacs, qui se trouve reproduit dans l'*Aide-mémoire du voyageur*, par le colonel Jackson : il faut annexer à ce dernier travail une note du même officier, comprise dans les *miscellanées*, et qui a pour sujet particulier le phénomène des *seiches* ou marées des lacs, qui n'a encore été remarqué que sur le Léman et quelques autres lacs de la Suisse.

Sans reparler de ce que nous avons déjà indiqué parmi les *miscellanées*, il nous reste à énumérer encore d'assez nombreuses pièces de cette dernière section; elles sont en général fort courtes, d'un intérêt peu saillant, et il nous suffira d'en parcourir les titres : — De la position de l'ancienne Suse; — des avantages de Cochin comme place de commerce; — d'un projet de communication entre les deux océans par le lac de Nicaragua; — brève esquisse de Mombase et de la côte voisine; — note sur les pêcheries de perles dans le golfe Persique; — notice sur les Caraïbes de l'Amérique centrale; — extraits de la relation (édite) du missionnaire Gutzlaff, voyageur à Siam et en Chine; — abrégé d'un mémoire de M. Cooley, sur la civilisation des tribus voisines de la baie Da Lagoa; — enfin, quelques articles réglementaires sur l'affiliation, à la Société géographique métropolitaine, des diverses sociétés de même nature qui pourraient être formées dans les colonies anglaises.

Ainsi que la France et l'Angleterre, l'Allemagne possède aussi une Société de géographie, fondée en 1828 à Berlin, et composée de trente membres à la tête desquels est le savant Ritter. Quelque désir que nous ayons de faire connaître ses travaux, nous sommes obligés de nous borner à constater son existence, car nous avons cherché en vain, même dans les journaux allemands spécialement géographiques, quelques lumières sur cette association, qui compte cependant parmi ses membres plusieurs noms fort distingués, mais qui paraît malheureusement livrée à une mesquine cotterie.

L'Inde anglaise a vu se fonder également une société géographique dont le siége est à Bombay, et qui a tenu sa première réunion au commencement d'août 1832, sous la présidence de sir Charles Malcolm. Trop récente pour avoir pu effectuer de nombreux travaux, du moins n'a-t-elle pas dérobé ses transactions à la publicité de la presse périodique. Le *Bombay Gazette* a donné une indication succincte de trois morceaux qui

(1) Voy. le n° du 1er janvier 1834.

y ont été lus, et qui consistent en une dissertation sur la distribution géographique et l'emplacement des dix tribus captives d'Israël; un mémoire sur le Sinde; et une notice peu étendue, mais curieuse, dit-on, dans laquelle le lieutenant Wellstead, de la marine de l'Inde, établit, d'après le résultat de fouilles qu'il a fait exécuter en Egypte, le véritable site de l'antique ville de Bérénice. Nous sommes sans nouvelle des travaux ultérieurs.

Dépôts géographiques et hydrographiques nationaux et étrangers.

A côté, peut-être au-dessus des sociétés géographiques, dont la création est due au zèle des particuliers, et qui ne reçoivent des gouvernemens qu'une protection, utile il est vrai, mais limitée, il existe d'autres institutions qui, se liant aux intérêts les plus vitaux des nations civilisées, tels que le commerce, la défense du territoire, etc., sont l'ouvrage des gouvernemens eux-mêmes, et sont entretenues par eux à grands frais, sous les noms de *dépôts de la guerre, de la marine, bureaux des longitudes, de l'amirauté*, etc. Ces institutions, embrassant la science sous des points de vues plus spéciaux, ont puissamment contribué à ses progrès. Sous ce rapport, la France n'a rien à envier aux autres nations. Il suffit de nommer le Dépôt de la guerre et celui de la marine pour rappeler les plus magnifiques travaux de géographie spéciale dont un peuple puisse s'enorgueillir.

Le Dépôt de la guerre est une école d'application de géographie militaire où les ingénieurs-géographes de l'armée (quelque titre officiel qu'on leur donne) viennent puiser le complément d'instruction nécessaire à leur destination toute spéciale. Naguère ils formaient un corps distinct de toutes les autres armes; maintenant ils sont réunis à celui d'état-major, qui, parmi ses études, comprenait aussi des notions de géodésie et de topographie militaire. Cette fusion pourra être utile au corps d'état-major, en rendant plus fortes et plus suivies les études de ce genre; mais il est à craindre qu'elle ne soit funeste à cette supériorité de nos ingénieurs-géographes que nous enviaient les étrangers, et qui menace de s'éteindre avec les hommes spéciaux sur lesquels elle s'appuie encore.

Le Dépôt de la guerre, outre les belles cartes qu'il produit, publie d'année en année, sous le titre de *Mémorial du dépôt de la guerre*, une série de volumes contenant les préceptes et les méthodes les plus propres à diriger les opérations pratiques des officiers en campagne et le résultat des grandes opérations effectuées. Six volumes de ce *Mémorial* sont déjà publiés. Les deux premiers, réimprimés en 1829 et 1831, sont les plus

riches en matériaux pour la géographie générale, ainsi que le sixième, dû en entier au colonel Puissant, et formant la première partie d'un grand travail qui a pour titre : *Nouvelle description géométrique de la France, ou Précis des opérations et des résultats numériques qui servent de fondemens à la nouvelle carte du royaume* : admirable travail qui offre une masse de plus de *quarante mille* positions déterminées par leurs trois coordonnées de latitude, longitude et altitude.

Alger, la Grèce, l'Asie-Mineure, ont été le théâtre des plus récentes explorations militaires. Le dépôt de la guerre a donné, comme un simple aperçu, une esquisse de l'état d'Alger, dont on doit à M. Rozet, capitaine d'état-major attaché à l'armée d'Afrique en qualité d'ingénieur-géographe, une description plus étendue. M. le chef d'escadron Filhon a dressé une carte détaillée des parties visitées par nos officiers, et M. le colonel Lapie vient de rédiger une carte générale de toute la régence, au moyen des informations recueillies depuis l'occupation française. M. Bory Saint-Vincent dirige la publication d'une exploration scientifique de la Morée, dont la partie géographique est l'œuvre des ingénieurs-géographes Peytier, Puillon-Boblaye et Serviez. Quant à l'Asie-Mineure, M. Callier y poursuit les reconnaissances qu'il avait commencées de concert avec M. Stamaty, si prématurément enlevé aux sciences géographiques.

Le Dépôt de la marine n'a point de mémorial pour recueillir et conserver l'histoire de ses travaux. Trop long-temps il s'est borné à publier exclusivement des cartes et des instructions nautiques; puis il a admis quelques légendes explicatives sur les premières; et enfin il semble s'être décidé à les accompagner, désormais, de mémoires sur les bases de leur construction. *Les Annales maritimes et coloniales*, qui paraissent sous le patronage du département de la marine, *les Additions à la Connaissance des temps*, et quelques publications séparées, offrent une série assez riche de mémoires nautiques propres à faire connaître, bien qu'imparfaitement, les travaux de l'hydrographie française, la plus consciencieuse de toutes. Il suffirait, pour en fournir la preuve, de citer le relèvement des côtes de France entrepris et poursuivi sans relâche par le corps presque tout entier des ingénieurs-hydrographes de la marine, sous la direction de M. Beautemps-Beaupré; le mémoire spécial qui offre le compte analytique de ses opérations, celui dans lequel M. Daussy a exposé les résultats des triangulations géodésiques qu'il a effectuées, et le tableau général des sondes d'attérages rédigé par M. Le Saulnier de Vauhello, présentent dans leur ensemble l'histoire de cet excellent travail.

Outre ces mémoires spéciaux, on doit à la marine les relations des grands voyages de circumnavigation entrepris dans un but scientifique.

En douze années, cinq publications différentes d'une grande importance ont été entreprises et suivies au Dépôt de la marine, et la plupart sont terminées ou fort avancées en ce qui concerne la partie géographique et nautique. La partie historique, confiée aux soins des divers chefs d'expéditions, est beaucoup moins avancée; et, à cet égard, il faut avouer que les derniers venus se sont montrés les plus diligens, puisque M. d'Urville est sur le point d'achever, et que M. Laplace a déjà fort avancé sa publication.

C'est dans les relations mêmes de ces grandes entreprises qu'il faut chercher les résultats qu'elles ont eus pour la connaissance du globe, et surtout du grand Océan, que toutes avaient pour but principal d'explorer. Qui ne connait les noms des bâtimens qui les ont exécutées, et des chefs intrépides qui les commandaient : *l'Uranie* (M. Louis de Freycinet, 1817-1820); *la Coquille* (M. Duperrey, 1822-1825); *la Thétis* (M. de Bougainville, 1824-1826); *l'Astrolabe* (M. Dumont d'Urville, 1826-1829), et *la Favorite* (M. Laplace, 1830-1831)? Tous ont noblement accompli leur tâche.

D'autres expéditions moins importantes ont également enrichi notre hydrographie de notions plus ou moins étendues, recueillies dans les *Annales maritimes;* telles sont celles de *la Cléopâtre* (M. de la Ville-Hélio, 1821-1823), de *la Bayonnaise* (M. Legoarant de Tromelin, 1826-1829), de *la Chevrette* (M. Fabre, 1827-1828), auxquelles il faut joindre des explorations plus restreintes, telles, entre autres, que les observations topographiques et nautiques faites à bord du *Dragon* par M. le capitaine de frégate Lachelier, sur la côte de Malaguette en 1824 et 1825, entre l'île Scherbro et le cap des Palmes.

Le Bureau des longitudes est un autre établissement tout géographique aussi dans son but, bien que ses travaux n'en aient pas toujours le caractère immédiat. Son attribution spéciale est la rédaction des éphémérides astronomiques si connues du monde entier sous le nom de *Connaissance des temps,* à la suite desquelles se trouvent chaque année, sous le titre d'*Additions,* des mémoires d'un haut intérêt pour les sciences géographiques. La première partie de cet ouvrage reproduit annuellement une table des principales positions géonomiques du globe, où la nécessité ce nombreuses corrections se faisait depuis long-temps sentir, et dont la refonte complète était vivement désirée : cette révision tant attendue a été courageusement entreprise par M. Daussy dans le volume nouveau.

Quant aux établissemens étrangers du genre de ceux qui précèdent, nous n'avons pas la prétention d'énumérer tous ceux que possèdent la plupart des états de l'Europe, et qui sont en général dirigés les uns par des

officiers d'état-major, les autres par des officiers de marine. Mais il y aurait injustice à ne pas faire une mention toute spéciale des travaux hydrographiques des Anglais. L'amirauté de Londres est habituellement très-soigneuse de tenir ses cartes au courant des découvertes nouvelles, sans parler des reconnaissances nautiques qu'elle a fait effectuer, telles que celle de la Méditerranée par le capitaine Smyth, celle des côtes d'Afrique par le capitaine Owen, celle de l'extrémité méridionale de l'Amérique par le capitaine Parker-King, et celle des côtes d'Irlande qui se poursuit sous les ordres du commandant Mudge; à quoi il faut ajouter les expéditions qu'elle a envoyées dans les mers polaires, australes et boréales, sous le commandement de Weddell, de Parry, de Franklin, de Beechey et de Ross. Pour les mers de l'Inde, le nom de Horsburgh est classique.

Mais à côté de ce juste tribut d'éloges que nous nous plaisons à payer à l'hydrographie anglaise, nous nous hasarderons à exprimer quelque crainte que le désir de faire mieux que les devanciers n'ait donné quelquefois une propension légère à faire *autrement* qu'eux, et n'ait ainsi entraîné dans certains cas à adopter des configurations de côtes qui, pour être plus nouvelles, n'en seraient pas meilleures : ce doute nous est venu principalement à l'inspection de certaines parties des travaux d'Owen ou de ses collaborateurs. Enfin, nous exprimerons le vœu que les cartes de l'amirauté anglaise soient à l'avenir accompagnées de notices sur les bases de leur construction.

Le Comité scientifique de l'amirauté russe, qui a dirigé les voyages de Bellingshausen, Kotzebüe, Wrangel, Lütke, et auquel on doit le beau tra ail de l'amiral Krusenstern sur le grand Océan, mérite aussi une mention particulière.

Le Dépôt hydrographique de Copenhague, qui donne de belles cartes des côtes du Danemarck, et qui a publié les travaux du capitaine Graah sur les côtes du Groënland; celui de Stokholm, qui a produit d'excellentes cartes de la Baltique; celui de Madrid, qui a fourni les matériaux du bel ouvrage de M. de Navarrete sur les navigations des Espagnols, doivent pareillement être signalés. Une institution semblable manquait aux États-Unis; elle vient d'y être créée sous le titre de *Lycée naval.*

Les Bureaux géographiques de la tour de Londres et de la Compagnie des Indes, le Bureau topographique de Berlin, l'Institut géographique militaire de Vienne et celui de Milan, le Dépôt de l'état-major de Saint-Pétersbourg, le Bureau royal de topographie de Naples, les établissemens analogues enfin de presque toutes les capitales de l'Europe, ont produit de bonnes cartes des états auxquels ils appartiennent; c'est à ce genre de publications que se bornent, pour ainsi dire, leurs travaux. Au premier

rang nous citerons la carte en dix-sept feuilles des possessions britanniques dans le nord de l'Amérique, accompagnée d'une description topographique et statistique en deux volumes in-4°, le tout publié à Londres, en 1832, par le colonel (français) Bouchette, ingénieur général du Canada, et la grande carte de l'Hindoustan qui se publie aussi à Londres, aux frais de la Compagnie des Indes, en cent trente-huit feuilles dont les deux tiers ont déjà paru.

Corporations académiques, Sociétés de missions, Sociétés asiatiques, etc.

L'Institut de France, à qui aucune branche des connaissances humaines n'est étrangère, comprend aussi la géographie dans ses travaux, et deux de ses académies s'en occupent d'une manière plus ou moins directe. La géographie historique et littéraire fait partie du domaine de l'Académie des inscriptions, qui, sous le titre de *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, publie, depuis 1787, une collection arrivée en 1831 à son douzième volume in-4°. C'est là que de Guignes, M. de Sacy, Langlès, Abel Rémusat et M. Étienne Quatremère ont déposé le fruit de leurs recherches sur la géographie des Orientaux. A côté de ces recherches, il faut rappeler celles de M. Walckenaer sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale, si justement estimées de tout le monde savant.

La géographie mathématique et positive rentre dans les attributions de l'Académie des sciences, soit sous son propre nom, soit en s'unissant à la géométrie et à l'astronomie. Cependant, il faut le dire, la géographie proprement dite n'est pas suffisamment représentée dans le premier de nos corps savans: une demi-section composée de trois membres porte, il est vrai, le titre de *Géographie et Navigation;* et si l'on considère que ces trois membres sont : un ingénieur hydrographe, un vice-amiral qui a pour titres scientifiques ses belles reconnaissances des côtes d'Afrique et du Brésil, et un capitaine de vaisseau dont un voyage de circumnavigation a fondé la renommée, on reconnaîtra bien que l'hydrographie est dignement représentée à l'Académie, mais on aura droit d'être étonné de l'oubli total dans lequel est restée la géographie terrestre. Dans l'état actuel des choses, quelques lectures géographiques parviennent bien quelquefois à se faire écouter à l'Institut; mais là se borne sa coopération à l'avancement de cette science, et nous n'avons ici aucun relevé à faire de ses travaux.

La Faculté des lettres de l'université de Paris possède une chaire de géographie, instituée pour Barbié du Bocage, et aujourd'hui dignement remplie par l'un de ses fils. Dans son cours, M. Guillaume Barbié du

Bocage s'est principalement appliqué à tracer l'histoire de la géographie chez les différens peuples depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, en passant en revue les monumens qu'ils en ont laissés. Il a exposé ensuite quelles idées l'illustre Cuvier s'était faites des besoins du haut enseignement géographique, auquel il voulait qu'on pourvût par la création de plusieurs chaires au Muséum, au Collége de France, à la Bibliothèque du roi, indépendamment de celle qui existe à la Sorbonne, de manière que toutes les branches de la géographie eussent un professeur distinct. Peut-être un jour la France sera-t-elle dotée de tous ces cours; en ce moment, celui de la Sorbonne est le seul qui soit ouvert aux personnes avides d'instruction géographique, et quelque soin que mette le professeur à varier la matière de son enseignement annuel, il est obligé de sacrifier quelques parties de la science étendue qu'il est chargé d'enseigner.

Les sociétés asiatiques de Paris, Londres et Calcutta rendent aussi à la géographie des services éminens, bien que restreints au sol de l'Asie et aux écrits des Orientaux sur les autres parties du monde; celle de Paris publie ses mémoires sous le titre de *Journal Asiatique;* une première série de onze volumes a été close à la fin de 1827, et une nouvelle, composée de cahiers mensuels, a commencé avec l'année 1828. Il s'y trouve d'importans documens géographiques dus pour la plupart à M. Klaproth, qui a fait de la Haute-Asie une étude si profonde, et dont les *Mémoires relatifs à l'Asie*, qu'il publie à part, peuvent être considérés comme le complément des précédens. Tels étaient aussi les *Mélanges asiatiques* d'Abel Rémusat, si malheureusement interrompus par sa mort prématurée. La société asiatique de Londres, fondée en 1833 sur le modèle de celle de Paris, a aussi ses publications, intitulées *Transactions de la société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande;* les deux premiers volumes et une partie du troisième ont seuls paru jusqu'à ce jour. Les documens qu'ils contiennent sur la géographie de l'Asie orientale sont précieux, mais en petit nombre.

Quant à la Société asiatique de Calcutta, instituée dans le but spécial de se livrer à des recherches sur l'antiquité, l'histoire, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie, les services qu'elle rend chaque jour l'ont faite un des corps savans les plus célèbres, et les *Asiatic Researches* sont le recueil le plus précieux que l'on possède sur ces vastes contrées. Dix-sept volumes, dont les deux premiers ont été traduits en français, par les soins de Langlès, ont paru jusqu'à ce jour.

Il s'est formé, depuis 1828, à Londres, comme auxiliaire de la Société royale asiatique, un Comité de traductions orientales (*Oriental translations committee*), qui a fait aux orientalistes, tant nationaux qu'étran-

gers, un appel auquel ceux de France, d'Allemagne et même d'Amérique ont répondu. Plusieurs ouvrages géographiques figurent dans cette collection, qui paraît sous les formats in-quarto et in-octavo, tels que les voyages du célèbre Mohhammed-Ebn-Bathouthah, traduits par le docteur Samuel Lee; ceux de Macaire, par le docteur Belfour; *l'Aperçu général des royaumes* (Corée, Lieou-Khieou et Yeso), par M. Klaproth, etc.

Nous arrivons maintenant aux sociétés de Missions, pépinières de voyageurs intrépides que leur zèle apostolique conduit dans toutes les parties du globe, et dont les travaux ont d'autant plus de prix, qu'ils ne sont pas exécutés à la hâte dans des visites passagères, mais sont le fruit de longs séjours et d'études faites à loisir.

Entre toutes les sociétés qui, sous des noms divers, se sont vouées à la prédication lointaine de l'Évangile, celle des Missions-Étrangères, dont le siége est à Paris, tient un rang honorable. Il n'est personne qui n'ait lu le recueil des *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions-étrangères*. Aux jésuites qui les écrivaient ont succédé, depuis la suppression de cet ordre, les missionnaires de la congrégation des Lazaristes; et la collection des *Lettres édifiantes* est continuée par celle des *Annales de l'association pour la propagation de la foi*, qui paraissent chaque trimestre, à Lyon, par cahiers, formant deux forts volumes en trois années : le sixième a commencé avec l'année 1833. Au milieu des matières religieuses qui forment l'objet spécial de ce recueil, il se trouve souvent des indications que la géographie a intérêt à recueillir, surtout dans les travaux des missions du Sse-Tchouen, du Tong-King, de la Cochinchine et de Siam. C'est à l'un des missionnaires français en Chine, M. Lamiot, que nous devons la traduction, dans notre langue, d'une description du *Si-Yu* ou des pays à l'ouest de la Chine, insérée dans le *Bulletin* mensuel *de la Société de géographie* de Paris, et précédemment citée par extrait dans les *Transactions de la Société asiatique de Londres*, ainsi qu'un résumé complet de la grande géographie officielle de la Chine, dont la Société de Paris a également publié un fragment. La mission catholique du rit grec que la Russie entretient à Péking a payé aussi son tribut à la science : l'archimandrite Hyacinthe Bitchourinsky, qui en est le chef, a donné, en langue russe, plusieurs traductions du chinois, qui ont ensuite passé dans la plupart des langues de l'Europe : telles sont une description du Tibet, revue par M. Klaproth; une autre de la Mongolie, et enfin une dernière du Turkestan-Oriental et de la Dzongarie.

Les missions protestantes sont beaucoup plus fécondes en publications; et, sous ce rapport, l'Angleterre est à la tête du grand mouvement évan-

gélique. L'étendue des pays où les missions protestantes portent leurs prédications est immense, et leurs établissemens sont extrêmement nombreuses; on pourra s'en faire une idée en apprenant qu'il existe *vingt-huit* associations principales, sans compter un nombre prodigieux de succursales. Les stations qui méritent surtout l'attention des géographes sont celles de l'Afrique méridionale, de l'Inde au-delà du Gange, de la Haute-Asie et de l'Océanie. Sans énumérer ici tous les recueils qui, sous les noms de *Proceedings*, de *Transactions*, de *Chronicle*, de *Nachrichten*, de *Magazine*, etc., sont destinés à faire connaître les travaux des missions évangéliques, nous mentionnerons le *Missionary Register*, consacré à la Société des missions de l'église anglicane, lequel, outre les travaux de cette société, donne habituellement une analyse de ceux des autres institutions de même nature, tant de la Grande-Bretagne que du continent.

Indépendamment de ces écrits périodiques, divers missionnaires protestans ont publié des ouvrages séparés très intéressans pour les sciences géographiques. Les plus importans sont, pour l'Afrique, le *Journal d'une visite dans l'Afrique méridionale*, publié à Londres en 1819, par M. Latrobe, chargé de l'inspection des établissemens des frères Moraves; le *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique méridionale* (Londres, 1822), par le révérend John Campbell, envoyé dans un but analogue par la Société des missions de Londres, et surtout les *Recherches sur l'Afrique méridionale*, qui ont paru en 1828, et qui sont l'ouvrage du révérend John Philip, collègue et compagnon de voyage de Campbell. L'exploration intérieure de cette région a récemment été poussée fort loin par les missionnaires français Rolland, Arbousset et Cazalis.

Pour l'Asie, nous citerons le *Journal du voyage à Siam*, de Jacob Tomlin et Charles Guztlaff, publié en 1831, par le premier de ces missionnaires, ainsi que le voyage du second dans la Tatarie Mandchoue, imprimé à Canton en 1832; les *Recherches chrétiennes en Syrie et dans la terre sainte* (Londres, 1826), par le révérend William Jowett; le voyage du docteur Graves à *Bagdad, par la Russie, la Géorgie et la Perse*, publié en 1831 et 1832; enfin, le voyage de Burton et Ward dans l'intérieur de Sumatra, inséré dans les Transactions de la Société asiatique de Londres.

Dans l'Océanie, nous mentionnerons les *Recherches polynésiennes* de William Ellis, dont une double édition a été donnée à Londres en 1829 et 1831; les voyages du chapelain Hervart aux *îles Washington et Sandwich*, publiés aux États-Unis en 1831 et réimprimés à Londres en 1832, et surtout le journal, rédigé par James Montgommery et publié en 1831, du beau *voyage* exécuté de 1821 à 1829, *dans les îles de la mer du Sud*, *la*

Chine et l'Inde, par le révérend Daniel Tyermann et Georges Bennet, commissaires de la Société des missions de Londres.

Il ne faut point oublier que ces divers ouvrages ont, avant tout, un but religieux et non scientifique; il ne faut donc s'attendre à y trouver qu'occasionellement des notions sur la géographie, et pourtant ces notions sont assez abondantes pour montrer quels résultats intéressans seraient procurés par cette voie, si la science obtenait des associations évangéliques une coopération directe à ses travaux.

Établissemens industriels de géographie.

La France ne possède aucun de ces établissemens organisés sur une grande échelle pour publier des cartes et des documens géographiques. Cette industrie n'est cultivée chez nous que par des hommes isolés, réduits à leurs propres efforts. C'est à l'étranger, et principalement en Allemagne, qu'il faut les chercher.

Au premier rang, nous placerons l'Institut géographique de Weimar, fondé en 1791 par Bertuch, vaste atelier de fabrication de cartes originales, et souvent aussi de contrefaçons dont, au surplus, l'effet principal est de jeter dans la circulation, à des prix modérés, de bonnes copies des meilleures productions graphiques. L'Institut industriel de Weimar s'était adjoint une société de gens de lettres chargée de la rédaction d'un recueil périodique bien connu sous le titre de *Allgemeine geographische und statitische Ephemeriden* (Éphémérides universelles de géographie et de statistique), paraissant par cahiers hebdomadaires; mais malheureusement cette utile entreprise est interrompue, sinon complètement éteinte, depuis le commencementde 1831.

Berlin renferme aussi un établissement analogue, celui de Schropp, qui publie un intéressant recueil mensuel, intitulé *Kritischer wegweiser*, ou guide critique pour la connaissance des cartes et l'avancement de la géographie et de l'hydrographie. Interrompue à diverses reprises, cette publication n'est encore arrivée qu'au 30 juin 1833.

Le grand établissement géographique fondé à Bruxelles en 1829, par M. Van der Maelen, est institué sur des bases plus larges et plus libérales que les deux précédens. Un atlas universel de quatre cents feuilles, un atlas de l'Europe en cent soixante-cinq feuilles, l'un et l'autre gravés sur pierre; un dictionnaire géographique de la Belgique à raison d'un volume par province, tels sont ses principaux travaux, utiles sans doute pour la propagation des lumières déjà acquises, mais d'une faible influence pour

le perfectionnement de la science, qui ne saurait avoir lieu que par les méditations consciencieuses des adeptes.

La formation d'un *Institut géographique-artistique* a été dernièrement annoncée par M. Gross Hofinger de Leipzig. Son but serait la publication simultanée à Paris, Londres et Leipzig, en français, anglais et allemand, d'ouvrages de toute espèce concernant la géographie. Münich, Nüremberg, Brunswick, Vienne, possèdent aussi de grands établissemens du même genre que ceux qui précèdent; le premier avait été fondé par Cotta. Il faut ranger dans la même catégorie celui d'Arrowsmith à Londres.

Travaux individuels.

Nous arrivons enfin aux publications particulières, qui sont de deux sortes, les recueils périodiques, et les ouvrages détachés. Pour les premiers, la France est encore à la tête du mouvement géographique, bien qu'elle ait vu s'éteindre quelques-unes de ses publications spéciales, telles que le *Journal des voyages* qui s'est fondu dans la *Revue des Deux Mondes*, et le *Bulletin des sciences géographiques*, fondé par M. de Férussac, et qui a fini avec l'année 1831.

Mais il lui reste les *Nouvelles Annales des voyages et des sciences géographiques*, continuation des *Annales* de Malte-Brun, publiées par MM. Eyriès, La Renaudière et Klaproth. Les *Nouvelles Annales* sont plus spécialement destinées à tenir les gens du monde au niveau des découvertes géographiques, en les dépouillant de l'aridité des détails scientifiques; elles empruntent beaucoup aux publications étrangères, et peut-être pourrait-on leur adresser le reproche de ne pas indiquer avec assez de précision et d'exactitude les sources où elles puisent leurs matériaux. Cette indication importe fort peu, il est vrai, à une certaine partie des lecteurs, mais les rédacteurs se doivent à eux-mêmes de ne point la négliger.

Les *Annales maritimes et coloniales*, dont nous avons déjà parlé, ont quelques-unes de leurs sections spécialement destinées à la géographie. Tous nos autres recueils périodiques ne s'occupent de géographie qu'accidentellement, et il serait oiseux de les énumérer.

L'Angleterre, où paraissent des publications sans nombre, et qui peut à juste titre présenter quelques-unes de ses *Revues* comme des modèles qui n'ont pas encore été surpassés, n'a cependant qu'un seul recueil exclusivement consacré aux voyages et à la géographie, le *Nautical Magazine*, dont le premier cahier a paru en mars 1832. Quoique l'hydrographie et les voyages sur mer constituent sa spécialité, il accorde parfois quelques articles aux voyages terrestres. Au reste, la géographie et les voyages en gé-

néral occupent une place distinguée dans les écrits périodiques de toute espèce de nos voisins; tels sont, à ne citer que les plus importans, le *Quarterly Review*, où les mémoires géographiques sont fournis par les hommes les plus éminens de l'Angleterre, le *Foreign Quarterly Review*, l'*Asiatic journal*, l'*Oriental Herald*, le *Cambrian Quarterly Magazine*, l'*Edimburgh Review*, le *Westminster Review*, le *Monthly Review*, le *Monthly magazine*, le *Metropolitan Magazine*, le *Dublin university Magazine*, le *Literary Annalist*, l'*United service Journal*, etc., etc., auxquels il faut ajouter un nombre prodigieux de journaux politiques imprimés sur tous les points des possessions britanniques depuis le *Times* et le *Courier* jusqu'au *Bengal Hurkaru*, au *Sydney Gazette*, au *Hobart-town Courier*, etc. En réunissant en un faisceau tous les documens géographiques épars dans cette masse de journaux, on en formerait sans peine une revue très intéressante, en sachant néanmoins distinguer ce qui est réellement neuf de ce qui est ancien, et ne donnant pas pour des nouveautés, comme cela a lieu fréquemment dans quelques journaux que nous pourrions nommer, des fragmens de M. A. de Humboldt ayant dix années de date ou d'autres raretés pareilles.

Outre les recueils que nous avons déjà cités, l'Allemagne possède encore les *Annalen des Erd-Woelker-und Statenkunde* (Annales de géographie, d'ethnologie et de statistique), que publie mensuellement à Berlin le professeur Berghaus depuis le mois d'octobre 1829, et qui peuvent être considérées comme la suite de la *Hertha*, qui a cessé de paraître dans la même année. Les *Annalen*, comme la plupart des autres écrits périodiques allemands, encourent le reproche grave de ne point paraître avec régularité. Cet état de la presse germanique nous tient dans l'incertitude sur une foule d'autres publications que possèdent Vienne, Prague et les principales villes de la confédération, telles que l'*Ethnographische archiv* de Jéna, le *Hesperus encyclopedisches Zeitschrift* que Cotta publiait à Stuttgard, etc.

Quant aux journaux des états du nord de l'Europe, nous avouerons ingénuement notre ignorance à leur égard. L'Allemagne et l'Angleterre leur servent ordinairement d'intermédiaire pour faire parvenir jusqu'à nous les documens géographiques qu'ils peuvent renfermer.

Nous ne recevons de la Suisse que la *Bibliothèque universelle* de Genève, dont deux sections, celle de littérature et celle des sciences, admettent des voyages et des notions sur la géographie. Une *Bibliothèque de géographie* moderne paraît, dit-on, à Arau par les soins de M. Malten; mais nous ne la connaissons que de nom.

L'Italie nous offrait jadis dans la *Correspondance astronomique, géographique, hydrographique et statistique*, du baron de Zach, le meilleur, sans

contredit, des recueils périodiques consacrés à la géographie; aujourd'hui elle ne possède plus que d'assez pâles écrits, tels que les *Annali universali di statistica, economia publica, storia e viaggi*, etc., la *Biblioteca italiana* de Milan, et l'*Antologia* de Florence, où M. Graaberg de Hemsoe insérait parfois d'intéressans articles, mais qui a été supprimée.

Enfin nous mentionnerons, pour les États-Unis, le *North American Review* de Philadelphie et le *Nile's weekly Register* de Boston, comme s'occupant aussi quelquefois de matières géographiques.

Les ouvrages détachés sur lesquels nous allons maintenant jeter un regard sont trop nombreux pour que nous puissions en donner ici une analyse même superficielle. Signaler les plus importans à l'attention du lecteur, afin de lui indiquer les sources où il peut s'adresser pour chacune des parties de la science, est tout ce que nous nous sommes proposé de faire.

La géographie universelle doit d'abord attirer notre attention. Nous avons à citer une nouvelle édition, revue par M. Huot, du *Précis* de Malte-Brun, le seul encore des ouvrages de cette nature qui ait le privilége d'obtenir une lecture suivie, parce qu'il est le seul où la géographie soit traitée avec une supériorité littéraire réelle. Quelquefois, il est vrai, le fond manque à la forme, car Malte-Brun n'a jamais été un géographe véritablement profond, et bien qu'il échangeât graduellement ce qu'il avait de charlatanisme contre une érudition plus vraie, il se borna toujours à une étude superficielle des sources géographiques, adoptant volontiers les travaux faits, les résultats trouvés, et se contentant de les parer de son style et de les coordonner avec esprit. M. Huot n'a pas dû songer à refaire un livre dont il n'est que l'éditeur, et n'a pu que le mettre au niveau des connaissances actuelles.

Le premier volume de l'*Erdkunde* du docteur Ritter va, dit-on, être traduit en français. Un second, qui traite de l'Asie, a paru. L'érudition de M. Ritter est profonde et complète, mais non entièrement exempte de ces écarts où sont trop souvent entraînés les esprits aventureux de sa patrie. N'est-ce pas, par exemple, une singulière aberration que de baser une description des peuples et des états de la terre sur une hypothèse d'émersion successive des élévations culminantes, des plateaux et des terrasses, en descendant par étages jusqu'aux plaines inférieures? Ni les peuples ni les états ne sont certainement ainsi rangés à la surface du globe.

Le système des bassins de Buache était meilleur, et malgré l'extension outrée qu'il lui a donnée, il est resté la base la plus rationnelle de la géographie physique et politique comparée. M. Denaix a entrepris d'en assujétir le développement à une loi de corrélation constante entre l'ensemble du globe et chacune des régions naturelles que circonscrivent les lignes de

partage des eaux courantes. Il n'a encore publié du texte de son *nouveau cours de géographie générale* qu'une introduction, où il se borne à l'exposition de cette loi. Des cartes d'une exécution généralement supérieure à ce qu'offre la géographie marchande, doivent, dans la pensée de M. Denaix, constituer la partie principale de ses publications; mais un texte est nécessaire à leur intelligence, malgré les annotations nombreuses dont elles sont accompagnées.

L'Allemagne est la patrie des travaux de longue haleine; nous n'avons parmi nous pour la géographie rien d'analogue aux deux vastes collections suivantes : l'une, publiée à Weimar de 1829 à 1832 sous le titre de *Wollstandige handbuch der neuesten erdbeschreibung* (manuel de géographie moderne), par Hassel, Cannabich, Ukert, Guths-Muths, Froebel, Gaspari et Kries, qui forme 23 énormes volumes in-8° d'une impression compacte; l'autre, intitulée *Allgemeine erdkunde* (géographie universelle), qui paraît à Vienne, et qui aura trente volumes dont douze ont déjà paru. Les rédacteurs sont Cannabich, Niegebaur, Sommer, de Schluben, Wimmer, etc. Toutes deux ne sont autre chose que des magasins de géographie et de statistique.

M. A. Balbi, qui ne prétend point à l'immense érudition de Ritter, ni à la brillante diction de Malte-Brun, a voulu rassembler en un seul volume les notions les plus complètes et les plus récentes sur les diverses parties du globe. C'est surtout dans les communications directes des notabilités de la science que M. A. Balbi a cherché pour chaque contrée les matériaux de son ouvrage, et s'il n'a pas toujours rencontré juste dans le choix de ses autorités, inconvénient inséparable des travaux de compilation, son *Abrégé de géographie* n'en possède pas moins le très grand mérite d'être au niveau de la science.

A côté des gros volumes il en peut être cité de petits; ainsi M. Alexandre Barbié du Bocage n'a pas dédaigné de faire pour la Bibliothèque populaire un *Traité élémentaire de géographie générale*. Malheureusement l'éditeur a voulu avoir deux volumes; M. Barbié n'en avait fait qu'un, et une main étrangère est venue dilater son ouvrage; en outre l'éditeur y a ajouté des avertissemens à sa façon, véritables solécismes de science, et voilà comment la géographie est enseignée au peuple. Cependant l'intention était bonne, et elle a produit en même temps un petit atlas en douze planches qui ne coûte que dix sous, et qui vaut beaucoup mieux que les cartes communes du commerce.

A la suite des traités généraux viennent se placer naturellement les dictionnaires géographiques; ce sont presque toujours de simples entreprises de librairie, où figurent, il est vrai, quelques noms distingués, mais qui

sont abandonnées presque en entier à des faiseurs anonymes dont le savoir et le talent sont plus que suspects. Pour que de tels livres pussent inspirer de la confiance, il faudrait que chaque article portât l'indication précise des sources où il a été puisé; autrement il suffit qu'un seul soit mauvais pour qu'on soit en droit de se méfier de tous.

Ces réflexions nous sont suggérées par le *Dictionnaire géographique universel rédigé par une société de géographes*, publié chez Kilian et Piquet, en dix volumes doubles; il contient d'excellens articles et d'autres qui sont mauvais; à quel signe le lecteur peu instruit distinguera-t-il les uns des autres? Sans être meilleur peut-être, le *Dictionnaire classique et universel de géographie moderne* de M. Hyacinthe Langlois, dont une nouvelle édition est annoncée, offre du moins, dans un cadre beaucoup plus restreint (cinq volumes grand in-8°.), une sorte de garantie de ses articles, puisque tous contiennent l'indication des sources où ils ont été puisés. A ces deux dictionnaires nous ajouterons, pour l'étranger, le *Nuovo dizionario geografico universale*, publié à Venise par une société de gens de lettres, et qui doit avoir dix-neuf volumes, dont onze ont été déjà livrés au public.

Les encyclopédies sont de véritables dictionnaires, soit qu'elles procèdent par traités spéciaux, soit qu'elles adoptent la marche alphabétique en confondant toutes les matières. Parmi les premiers se place la célèbre Encyclopédie méthodique commencée par Panckoucke, il y a quarante ans, et qui a été récemment terminée. Ce grand travail a subi le sort de toutes les entreprises de ce genre; si l'on en excepte le dernier volume de géographie physique par MM. Desmarest, Bory Saint-Vincent, Huot, etc., tout le reste a vieilli et est aujourd'hui bien arriéré.

Les encyclopédies de la seconde espèce se sont prodigieusement multipliées depuis quelque temps, et nous ne pouvons citer que les plus répandues, telles que, parmi nous, l'*Encyclopédie pittoresque à deux sous*, à laquelle appartient le premier rang, l'*Encyclopédie des gens du monde*, le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, l'*Encyclopédie des connaissances utiles*, etc.; en Angleterre, *British Cyclopedia*, *Penny Cyclopedia*, *Cabinet Cyclopedia* du docteur Lardner, l'*Edinburgh cabinet library*, etc. Tous ces ouvrages, où la géographie occupe une place distinguée, présentent en général le même mélange de bon et de mauvais que nous avons signalé en parlant des dictionnaires.

Les recueils généraux de voyages sont un des moyens les plus efficaces de propager le goût des lectures géographiques, et l'on se rappelle les services qu'ont rendus celui publié par l'abbé Prévost et l'abrégé qu'en donna La Harpe. Parmi ceux de notre époque, il en est un hors de ligne, commencé par M. Walckenaer, sous le titre de *Nouvelle histoire des*

Voyages, et qui contient un grand nombre de relations peu connues, enrichies de notes excellentes. Malheureusement cet ouvrage semble arrêté au vingt-deuxième volume, qui nous laisse sur la côte austro-orientale de l'Afrique.

Dix-neuf volumes d'une *Bibliothèque universelle des Voyages*, par M. Albert Montémont, ont paru; et M. d'Urville a entrepris, sous la forme d'un *Voyage pittoresque autour du Monde*, une publication qui se rapproche beaucoup de cette classe d'ouvrages.

L'Allemagne et l'Italie ont aussi leurs publications de ce genre, et plus volumineuses que les nôtres; il a déjà été livré au-delà de soixante volumes de la *Neue Biblioteck des wichtigsten Reïsebeschreibung*, etc. (Nouvelle Bibliothèque des principales relations de voyages), qui s'imprime à Weimar, et cent quarante d'un ouvrage analogue qui se publie à Venise sous le titre de *Raccolta dei Viaggi piu interesanti eseguiti nelle varie parti del mondo.*

Quant aux atlas généraux, celui de Brué est toujours le meilleur de tous et restera long-temps au premier rang, car des hommes consciencieux et infatigables sont de rares phénomènes dans la géographie marchande, d'autant plus rares qu'une mort prématurée est presque toujours le fruit d'un tel dévouement à l'étude et au travail; c'est là ce qui a tué Brué à l'âge de quarante-six ans!

L'atlas de MM. Lapie père et fils, celui de M. Dufour, ont aussi leur mérite; mais on y sent davantage la compilation, ainsi que dans l'estimable *Hand-Atlas* de Stieler (à Gotha), et surtout dans le grand atlas universel lithographié, de Van der Maelen et Ode. Nous ne dirons rien de ceux de Berthe, Vivien, Arrowsmith, etc., etc.

Aux atlas il faut joindre les globes, auxquels nous n'attachons néanmoins qu'une très-médiocre importance. On peut citer comme les mieux construits, ceux de Sotzmann et Wieland, en Allemagne; d'Adams, Wright et Jump, en Angleterre; de Coven, en Hollande; d'Akermann, en Suède. En France, nous avons, outre ceux de Poirson et de Lapie, qui ont vieilli, celui de Dufour, qui est plus récent, et surtout celui de Tardieu, de 18 pouces de diamètre, imprimé sur peau de chevreau, et se gonflant par l'insufflation. M. Benoît, de Troyes, a construit sur un système analogue des globes en papier parchemin, lithographiés par Desmadryl, de trois pieds et demi de diamètre, et cependant à portée des moindres fortunes. M. Kummer, de Berlin, pensant que les globes sont faits surtout pour parler aux yeux, a imaginé d'y exprimer les reliefs généraux du terrain et de les peindre en couleurs naturelles, procédé qu'il a étendu à des cartes particulières et à des plans chorographiques, tels que ceux de

la Suisse, du Harz, etc. Dans ce dernier développement, M. Kummer n'a fait que renouveler les essais de Lartigue, calqués eux-mêmes sur des ouvrages du même genre, exécutés par les Vénitiens, tels que la carte-relief de l'isthme de Corinthe qui existe à Paris au dépôt géographique du département des Affaires étrangères et qui date de 1697. Un de nos graveurs de cartes, M. Caplin, a tenté à son tour des peintures chorographiques imitatives des reliefs; mais les pièces de ce genre sont plutôt des objets de curiosité que des élémens réels de progrès pour la science, et nous ne pouvons guère le féliciter de ses essais.

Les travaux d'ensemble sur la géographie des anciens occupent une place trop importante dans la géographie générale, pour que nous les passions sous silence. En Angleterre, une nouvelle édition a paru du *Géographical system of Herodotus examined and explained*, de l'illustre Rennel, dont sa patrie peut se glorifier comme nous de d'Anville. En Allemagne, terre classique des études historiques, Ukert continue la publication commencée, il y a seize ans, de sa *Geographie der Griechen nud Roemer*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à celui de Ptolémée. Parmi nous, M. de La Renaudière a donné un *Aperçu de la Géographie ancienne*, résumé de travaux consciencieux et étendus, que domine un peu trop, peut-être, une prédilection marquée pour ceux des Allemands, prédilection que justifient, au surplus, les noms d'Ukert, de Woss, de Mannert, de Bredow, de Reichard. M. de La Renaudière a résumé dans cet ouvrage les débats encore pendans de l'école de Gosselin et de l'école historique sur la géographie mathématique des Grecs, question intéressante et trop négligée dans les études ordinaires, et qu'il a su mettre à la portée de tous les lecteurs.

Bien que nous n'ayons pas l'intention de rappeler ici les ouvrages spécialement destinés à l'éducation, nous ferons une exception, en faveur d'un travail qui mérite d'être placé hors de ligne : l'*Atlas de géographie historique, dressé pour servir à l'intelligence de l'histoire ancienne*, par M. Poulain de Bossay, professeur d'histoire dans l'un des colléges royaux de Paris. Ce recueil de douze petites cartes d'une exécution plus soignée que ne le sont d'ordinaire les ouvrages de cette nature, est surtout remarquable par les détails neufs qu'il contient. Il constitue la première partie d'un travail qui comprendra successivement l'histoire romaine, celle du moyen âge et l'histoire moderne.

Nous allons maintenant jeter un coup-d'œil rapide sur les diverses parties du monde, et passer en revue les travaux géographiques qui ont été exécutés en dernier lieu sur chacune d'elles.

L'Europe est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire de signaler les

innombrables ouvrages descriptifs, statistiques, etc., publiés sur chacun des états qu'elle renferme. Les plus saillans des travaux de cette nature doivent seuls nous occuper. A l'Atlas d'Europe, de Van der Maelen, que nous avons déjà cité, nous ajouterons celui de Weiss et Woerl de Fribourg, en 220 feuilles, dont la publication, commencée depuis quinze ans, ne se poursuit qu'avec lenteur.

De beaux travaux ont été exécutés dans ces derniers temps ou se poursuivent en ce moment pour des pays plus ou moins étendus. En France, l'Atlas cantonnal du département du Puy-de-Dôme, par M. Busset, n'a point de rivaux pour la magnificence de l'exécution, et l'étendue du plan. En Angleterre, l'*Improved map of England*, éditée par Bary, en 65 feuilles, est terminée et permet d'attendre avec une impatience moins vive la superbe carte de l'Ordonnance (c'est-à-dire des corps réunis du génie et de l'artillerie), travail officiel exécuté sous les ordres du général-major Mudge et du colonel Colby, dont il n'a encore paru que cinquante-trois feuilles sur environ deux cent cinquante. L'Italie aura prochainement, dit-on, une carte générale en 84 feuilles, dressée par M. Antonio Litta Biumi, qui en a déjà donné une fort belle des États romains. M. Zuccagni-Orlandini vient de terminer son *Atlante geographico istorico del gran Ducato di Toscana*, qui a vingt cartes. Segato se propose d'en publier de son côté un atlas chorographique, en 165 feuilles, sous la direction du père Inghirami, à qui l'on doit déjà une très bonne *carta geometrica della Toscana*, au deux cent millième: et M. Benoît Marzolla a donné le royaume des Deux-Siciles en 22 cartes. — En Espagne, le *Diccionario geografico y etadistico de Espana y Portugal*, de Miñano, si vivement critiqué par Caballero, s'est accru de deux volumes supplémentaires. En Allemagne, la grande carte générale de Reynemann, en 345 feuilles, a dépassé la cent-vingtième. Celle de Stieler, en 25 feuilles, en a déjà livré huit; la Prusse, d'Engelhartd, en 25 feuilles, est arrivée à son terme; le Hanôvre avec le Brunswick, de Papen, en 67 feuilles, n'en compte encore que six; l'atlas des cercles de Bohême, de Kreybich, en 16 cartes, a fourni la onzième. La Suède a la carte et la statistique de Forsell; le Danemarck, l'atlas exécuté par Gliemann, sous la direction d'Abrahamson; la Pologne, l'atlas statistique, en 6 feuilles, attribué au comte Plater.

L'Amérique, colonie émancipée de l'Europe, que baignent deux océans, et coupée par de grands fleuves, doit, à cette triple circonstance, d'être à peu près connue dans toutes ses parties. L'atlas de Henry Tanner sera long-temps encore, malgré ses imperfections, le travail graphique le plus complet sur les deux parties de ce vaste continent, surtout pour l'Amérique

du Nord. L'atlas hydrographique des États-Unis, de Blunt, est aussi fort remarquable. M[me] Brué a publié successivement trois belles cartes posthumes de son mari, représentant, l'une les États-Unis, l'autre l'Amérique centrale, et la plus récente, en quatre feuilles grand aigle, toute l'Amérique septentrionale. Quant aux ouvrages descriptifs et aux voyages qui se rattachent à cette partie du monde, après le nom de Humboldt qui domine tous les autres, on peut citer ceux de Thompson, Schiede, Ward, Hardy, Warden, John Tanner et Edwin James, Darby, Luden, Hall, Flinton, Smith et Jackson, Moorson, Garden, Raffinesque, Schoolcraft, etc.

Pour l'Amérique du sud, les travaux de MM. Spix et Martius offrent la meilleure source à consulter; outre leur carte générale en deux grandes feuilles, publiée à Munich en 1825 et 1828 (reproduite dans celle de Wieland en une feuille, Weimar 1829; puis dans celle de Dufour, Paris 1830), et à laquelle il faut joindre un mémoire spécial de M. Desberger (Munich, 1831), ils ont donné successivement plusieurs cartes particulières de l'Amazone et des diverses provinces du Brésil exécutées par M. Schwarzmann d'après les matériaux recueillis tant par eux que par le docteur Eschwege. D'autres cartes spéciales de quelques parties de la République Argentine et de la Colombie ont été publiées à Londres par M. Muñoz et M. Bauza. Brué faisait graver, quand la mort l'a surpris, une carte générale de l'Amérique du Sud dont l'émission sera sans doute prochaine. On attend également avec une vive impatience la publication des travaux de M. Pentland, qui ne sont encore connus que par une notice présentée par lui, depuis long-temps, à l'Académie des sciences. M. Dessalines d'Orbigny vient de rapporter en France de riches collections et de précieuses lumières recueillies chez les Patagons, les Moxos et es Chiquitos. M. Warden a donné, dans la continuation de l'Art de vérifier les dates, une histoire du Brésil, où il a inséré une description de cet empire. Enfin les noms de Miers, Lister-Maw, Auguste de Saint-Hilaire, Parchappe, Bonpland, Roulin, Boussingault et Rivero, rappellent des travaux privés plus ou moins étendus, exécutés dans ces derniers temps sur l'Amérique du Sud.

En ce qui concerne l'Asie, nulle publication n'est plus désirable que celle de la grande carte de l'Asie centrale préparée par M. Klaproth, dont on a pu prendre une faible idée par l'esquisse qu'en a tracée le graveur Berthe sur une carte d'Asie qui a paru en 1829. M. Berghaus a mis en circulation les trois premières feuilles de son atlas d'Asie, qui doit en avoir dix-huit; ces trois cartes, que l'auteur a eu le bon esprit d'accompagner de mémoires où leurs bases sont exposées et discutées, contiennent: 1° le golfe Persique d'après les relèvemens des marins de la compagnie des Indes de 1821 à 1825; ces opérations ayant été continuées

jusqu'en 1831, M. Berghaus n'a produit qu'une œuvre incomplète; les côtes d'Arabie, surtout, offrent, dans son travail, des lacunes considérables; 2° l'Inde ultérieure, d'après sir Francis Hamilton, en profitant des mémoires de M. Klaproth sur l'identité du fleuve du Tubet avec l'Irraouady du Pégou, établie par les auteurs indigènes, indiquée par d'Anville, et méconnue ensuite par Rennel et ses copistes; 3° les Philippines et les îles Soulou d'après Malaspina et Espinosa.

M. A. de Humboldt a visité aussi l'Asie, et l'a vue de cet œil supérieur qui saisit à la fois toute une contrée dans tous ses aspects. Les *Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques* sont une œuvre capitale; à la suite de ce grand nom, nous citerons ceux de Rose et Ehremberg, ses compagnons de voyage; de Lédebour, Meyer et Bunge, ses devanciers; de Fédéroff, tout récemment envoyé par l'université de Dorpat; de Dobell, Hansteen, Ermann, Dowe, Engelhardt et Parrot.

Si des provinces du Caucase qu'ont plus spécialement explorées ces derniers voyageurs, nous passons dans la Turquie asiatique, nous aurons à citer Botta, Prokesch, Guys, Vidal, Robert Mignan; en Arabie, Burckhardt et Rüppel; dans les contrées persanes, Frazer, Schulz, Drouville; dans l'Inde citérieure, Duvaucel, Jacquemont, Burnes et Wolff; pour l'Inde ultérieure et ses îles, Crawfurd, Richardson, Finlayson, Raffles; en Chine, Timkowsky, Fuss; au Japon, Titsing, Golownin, Fischer, Siebold.

L'Afrique, moins accessible, offre de moins nombreux travaux. La belle carte de Berghaus et celle de Brué sont encore ce que nous avons de mieux, bien qu'elles aient besoin d'être revues, car elles sont arriérées et fautives. Celle de l'Afrique septentrionale, publiée à Florence en 1830, par Ségato, et qui ne contient qu'une partie de ce qu'annonce son titre, est l'œuvre d'un homme de talent, qui, dit-on, a été sur les lieux; mais quoique très remarquable pour la vallée du Nil, elle est erronée pour certaines régions et incomplète pour d'autres. Celle de l'Afrique occidentale, construite par M. Jomard pour le voyage de Caillé, offre, à côté d'améliorations réelles, des erreurs considérables : il faut en dire autant de celle dressée par M. Dufour pour l'histoire générale des voyages de M. Walckenaer; en un mot, les géographes n'ont pas encore tiré tout le parti possible des notions recueillies sur l'Afrique. Les voyages récens sont peu nombreux dans cette partie du monde, et nous avons déjà eu occasion de citer les plus importans. Nous y ajoutons ceux de Capell Brooke, Boyle, Peter Léonard, Bains, Carmichael, Cowper Rose, Hume, Smith, Nataniel Pearce et Coffin, Gobat, Madox, Falbe, Hodgson, et Graaberg de Hemsoe. En ce moment même, tandis que Richard Lander vient de périr assassiné

en remontant le Niger, un de ses compatriotes, M. Henry Wilford, essaie de se rendre, par la voie du Kordoufan, dans l'Afrique centrale, tentative qui se rattache d'une manière intime avec celle de M. Linant. Rüppel explore l'Abyssinie.

L'Océanie n'a donné lieu dans ces derniers temps, en fait de travaux privés, qu'à quelques cartes peu remarquables. Nous ne pouvons guère signaler que celle que Hamberger a fait paraître en 1829 à Nuremberg, sous le titre d'Australie, et celle de Wieland publiée sous le même titre à Weimar en 1830.

Ici se termine notre esquisse; nous sentons nous-même tout ce qu'elle a d'incomplet et de superficiel. Ayant à donner une idée générale de tant de faits épars, leur multitude même s'opposait à ce que nous nous livrassions à un examen critique de chacun d'eux. Signaler leur existence à ceux qui ne sont pas à portée des sources est tout ce que nous avons prétendu faire. Nous avons souvent entendu des hommes spéciaux regretter l'absence d'un semblable résumé, travail aride auquel bien peu de personnes ont le temps et la volonté de se livrer. En nous résignant, non sans quelque courage, à cette tâche, nous avons compté qu'on nous saurait gré de l'avoir accomplie.

D'AVEZAC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mai 1834.

La commission de la cour des pairs se livre avec activité à ses interrogatoires et à ses enquêtes, et l'on n'est pas bien d'accord sur le résultat de ses travaux. A entendre quelques membres du gouvernement intéressés à grossir les derniers évènemens, déjà assez funestes, la commission aurait déjà découvert les traces d'une vaste ramification qui étend ses réseaux sur toute la France; d'autres, plus impartiaux, assurent, au contraire, que toutes les visites domiciliaires, tous les mandats d'arrêt, toutes les mesures si sévères qui ont été prises, ont donné peu de renseignemens, et laissé beaucoup d'incertitude sur le complot qu'on cherche à découvrir. Quoi qu'il en soit, nous avons entendu quelques pairs dire eux-mêmes combien la présence, dans la commission, d'un membre de la chambre qui est en relations continuelles avec le château, pourrait faire naître de fâcheuses impressions en cette circonstance. La haute impartialité et le mystère, qui doivent être les premiers attributs de la commission d'enquête, seront-ils bien respectés, comme il arriva en 1820, où la cour des pairs se montra si modérée et si digne ? On ne peut se dissimuler que le travail auquel se livre la commission, met en ses mains les secrets privés, et peut-être la fortune de quelques milliers de familles, dont les papiers ont été saisis, la correspondance interceptée, et les habitudes ob-

servées avec toute la sollicitude que met la police en pareilles choses. Les noms des membres de la cour des pairs offrent sans doute beaucoup de garanties contre l'abus qu'on pourrait faire de pareilles investigations, mais il faut encore que l'opinion soit bien rassurée à cet égard. C'est à la commission elle-même de prouver par ses actes qu'elle n'est pas au-dessous de celle de 1820. Quoi qu'il en soit, la cour des pairs ne se réunira guère qu'au mois de septembre, et un grand nombre de membres, fatigués par la longueur de la session, se disposent déjà à quitter Paris. On ne parle plus d'ailleurs de transférer la cour des pairs à Versailles; c'est une pensée qu'on rejette avec hauteur et dont on se défend, comme si on la croyait suggérée par une timidité qui ne serait pas de saison maintenant.

Quant aux travaux même de la commission, s'il nous est permis de parler des bruits qui circulent, on assure qu'ils éprouvent quelque embarras dans leur marche. Il paraît, quoique nous ne l'affirmions pas, que la plupart des individus arrêtés les armes à la main n'appartiennent pas aux associations; les membres des associations détenus aujourd'hui auraient, au contraire, été arrêtés dans leurs domiciles, et l'on serait presque complètement assuré qu'ils n'ont pas pris une part active à cette prise d'armes. D'un autre côté, les journalistes qu'on a préventivement écroués, et à qui on veut assigner le rôle de provocateurs, se seraient tirés assez bien de leurs interrogatoires, et l'on en serait à l'impossibilité de lier leurs articles à l'insurrection à main armée, comme à l'impossibilité de trouver des rapports palpables entre l'opposition passive des sectionnaires et l'échauffourée des faiseurs de barricades. Tel serait, du moins à Paris, l'état des choses en ce moment; mais on sent bien que nous n'en sommes encore, ainsi que le public, qu'à des conjectures plus ou moins fondées, et que nous ne pouvons accueillir qu'avec une extrême précaution.

Pour le ministère, il continue hardiment de fonder son système de gouvernement militaire, et des menaces il passe déjà aux effets. Un journal à l'aide duquel on peut souvent pénétrer les pensées des ministres, et dont les directeurs sont admis dans leur intimité, n'a pas pris beaucoup de circonlocutions pour nous préparer au régime du sabre. Il y a quelques jours il disait en ces propres termes : « Il est impossible que le gouvernement ne devienne pas un gouvernement militaire, si la faiblesse des lois continue à servir la fureur de la presse. » « Le pouvoir de l'intelligence, ajoutait-il, une fois que vous lui permettrez de se livrer à tous ses caprices, ne peut être contenu que par le pouvoir de la force matérielle, à qui il faudra bien aussi passer ses caprices. » Rien n'est plus clair, ce nous semble. Bonaparte, descendant de cheval à la porte du conseil des Cinq-Cents,

n'avait pas menacé la législature d'un ton plus haut que ne le font cette fois nos ministres. C'est aux électeurs que s'adressent ces menaces. Le *Journal des Débats* que nous citons, et qui a cette fois le grand mérite de la franchise, ne le leur cache pas. « La loi sur les crieurs publics et la loi des associations ont commencé l'œuvre, dit-il en terminant; qu'il sorte une chambre qui persévère dans ces mesures salutaires... et nous n'aurons pas besoin de nous réfugier sous le despotisme du sabre pour échapper au despotisme de la plume. » Ainsi voilà les électeurs bien prévenus. Qu'ils se hâtent d'envoyer à la chambre une majorité ministérielle bien dévouée comme la dernière, et le ministère voudra bien leur accorder l'exercice de leurs droits; mais à ce prix seulement, car de leur soumission dépend leur existence et celle du régime réprésentatif tout entier. S'il leur prend quelque velléité d'indépendance, si leurs votes soutiennent l'esprit de la presse qui a l'audace de blâmer souvent les ministres, si leurs choix ébranlent l'existence politique de M. Duchatel, de M. Thiers et de M. Guizot, MM. Guizot, Thiers et Duchatel monteront à cheval, et feront voir à leurs représentans qu'il y a pour le moins autant de fenêtres en 1834 au Palais-Bourbon, qu'il s'en trouvait le 18 brumaire de l'an VIII, à l'orangerie de St.-Cloud. En vérité, jamais le ministère Polignac n'avait osé revêtir d'un langage aussi extravagant la folle pensée qui a renversé le dernier pouvoir!

Nos Cromwells et nos Bonapartes futurs marchent ouvertement à l'exécution de leurs projets, et les motifs de la loi des crédits supplémentaires, présentée à la suite des derniers troubles, n'ont pas non plus un sens bien caché. L'armée semblait suffisamment nombreuse à nos ministres pour se soumettre aux volontés de la sainte-alliance, et se laisser menacer par tous les souverains; elle ne l'est plus assez maintenant qu'il s'agit de menacer la France et de lui serrer le cou. Elle sera donc portée à trois cent soixante mille hommes, et le pays, qui a vaincu la dernière révolte par son bon sens et sa vigueur, en sera récompensé par une augmentation de trente-six millions sur son budget. En attendant, pour préparer l'armée à se mettre en campagne, huit croix ont été distribuées à chacun des régimens qui ont fait leur devoir dans les dernières émeutes. C'est moitié plus que Napoléon n'en donna sur les champs de bataille d'Austerlitz et d'Eylau.

Si le ministère se soucie peu de l'approbation du pays et se met peu en position de l'obtenir, celle de la sainte-alliance ne lui manque pas du moins, et il la recherche avec empressement. On ne s'est pas plus vivement félicité, au château, de la dernière victoire remportée sur l'insurrection que du discours prononcé par M. Pozzo di Borgo, à la tête du

corps diplomatique, à l'occasion de la fête du roi. M. Pozzo di Borgo, qui aime par-dessus tout le séjour de Paris, et dont le chagrin fut bien grand chaque fois que les mésintelligences du gouvernement de juillet et de la Russie le menacèrent de rompre ses habitudes de société, contractées en France depuis tant d'années, tenait beaucoup, dit-on, à mettre dans son discours une phrase qui satisfît l'empereur, son maître. Nos ministres ne demandaient au fond qu'à satisfaire l'empereur Nicolas, et tout ce qu'ils tentent depuis quelque temps contre la liberté, prouve de reste combien ils ont à cœur de réussir; mais l'empereur voulait un témoignage public de l'affinité toute récente qui règne entre ses vues et celles du gouvernement français. Les puissances demandaient, par leurs représentans, que la monarchie de juillet tendît ses mains à la sainte-alliance, mais publiquement, comme elle les livrait autrefois aux grossières étreintes des prolétaires. On assure que la négociation ne fut pas facile, que le ministère hésita quelques momens, qu'il allégua la nécessité où il était de garder encore quelques semblans de libéralisme et de liberté; mais tout finit par s'arranger par condescendance pour les illustres souverains, et il fut arrêté que M. Pozzo di Borgo féliciterait Louis-Philippe *de la bonne harmonie qui règne entre toutes les puissances et qui les unit dans la ferme et salutaire résolution d'assurer aux nations les bienfaits de la paix, et de la garantir contre les passions et les erreurs qui tenteraient de la troubler*. La réponse royale n'a pas été moins claire; la France a maintenant le bonheur de compter parmi les pays soumis aux vues bienfaisantes de la sainte-alliance.

La loi contre les barricades qu'on a fort bien caractérisée de loi militaire, une des lois les plus terribles dont on ait jamais armé le pouvoir en France, ne suffit déjà plus. On en veut maintenant à la presse et à la liberté de la tribune. En quatre années, le gouvernement de juillet a parcouru les quinze années de la restauration, et comme la restauration, il compte bien que le pays, fatigué de défendre ses libertés une à une, les lui livrera en masse dès qu'il frappera un grand coup. En attendant, c'est sur les colléges électoraux qu'il a fondé son espoir. Rien n'est épargné pour le travail des élections, et jamais le ministère de M. de Villèle ne harcela plus vivement les fonctionnaires pour stimuler leur zèle, jamais il ne mit à leur disposition plus de moyens de séduction et de menaces que ne le fait M. Thiers. Comme c'est de la chambre prochaine que l'on compte obtenir les dernières mesures qui doivent compléter le système d'oppression et d'asservissement si bien commencé par le ministère, on sent toute l'importance des démarches qui se font en ce moment.

Cette pensée des élections occupe tellement le ministère, qu'elle se pré-

sente à chaque question qu'il traite, et que les ministres ne parlent plus à la chambre, mais bien, par les croisées, aux électeurs. Ainsi, récemment, au sujet des subventions des théâtres, on a vu M. Thiers attaquer la presse et l'opposition, et les accuser, avec sa légèreté ordinaire et sans se donner la peine de préciser son accusation, d'être la cause des troubles de Paris et de Lyon. Entre ces accusations et la censure dramatique que M. Thiers voulait établir de sa propre autorité et exercer par lui seul, l'analogie n'était pas bien grande; mais M. Thiers sentait le besoin de faire naître quelques scènes violentes dans la Chambre. C'est ainsi qu'on veut finir la session; il faut bien prouver aux collèges électoraux que l'opposition est irritable à l'excès, qu'elle enflamme toutes les questions, et que le pays n'aura jamais de paix ni de repos tant qu'il existera la moindre opposition dans la presse et à la chambre. Quel triste et honteux spectacle que celui que donnent au pays ces apostats de la liberté qui l'ont si long-temps trompé par de belles paroles!

Quelques petits scandales, étouffés aussitôt avec beaucoup de sollicitude à force de démarches et de démentis, prouvent en effet que certains ministres ne sauraient supporter la liberté de discussion. Il paraît que vers la fin de la semaine dernière, une hausse subite des fonds à Londres fut exploitée à la bourse de Paris par un ou deux capitalistes avec un esprit d'à-propos qui ne permettait d'attribuer qu'au télégraphe la diligence avec laquelle ils avaient été instruits de ce qui s'était passé à Exeter-Exchange. Quelques banquiers députés qui n'avaient pas été admis au bénéfice de la spéculation élevèrent de vives accusations contre un ministre dans les bureaux de la chambre, et il paraît que les explications qui eurent lieu à ce sujet ne seraient pas tout-à-fait conformes à celles qui ont été données dans les journaux ministériels. On parle aussi d'un autre scandale qui attend également son démenti. Il s'agit de ce fameux vaisseau construit pour les fêtes de juillet par ordre de M. Thiers, sur lequel aurait été opéré un léger bénéfice de 76,000 fr. Un journal fort grave assure que 25,000 fr. auraient été prélevés sur ces bénéfices pour *acheter l'entreprise*. Une contestation entre les intéressés, qui ont été amenés devant le tribunal de commerce, a révélé ces faits, et la presse, qui les a signalés, paiera sans doute par quelque nouvelle accusation le nouvel excès d'humeur qu'elle a dû causer au ministre.

En attendant que la presse et la tribune périssent, les théâtres gémissent sous la main de M. Thiers. Le dernier discours du ministre de l'intérieur, au sujet des théâtres subventionnés, a pu donner une idée de l'arrogance et de la fatuité dont il accable les malheureux artistes qui luttent contre sa volonté. Pour M. Thiers, toute la législation actuelle con-

cernant les théâtres est renfermée dans le décret de 1806, du moins le disait-il à la tribune. Encore M. Thiers ne se regarde pas lié par ce décret; il a déclaré qu'il en prendra ce que bon lui semble, et qu'il en retranchera ce qui lui en paraît mauvais. C'est ainsi que M. Thiers entend l'administration; il fouille à son gré dans l'arsenal de la Convention, du Directoire et de l'Empire, y prend les armes qui lui conviennent, et les enfonce plus ou moins à son gré. Au reste, ce décret de 1806 est une arme commode, et M. Thiers pourrait bien se contenter de l'article 14, par lequel aucune pièce de théâtre ne peut être jouée sans l'autorisation du ministre de la police générale. Il trouverait même, dans les décrets impériaux de la même année quelque article qui défend de publier un journal sans soumettre préalablement chaque numéro à la censure de la police. Que n'en fait-il aussi usage?

Les grandes affaires de l'Opéra, qui occupaient si vivement M. Thiers, sont terminées. M. Véron ne sera pas remplacé. L'homme de lettres qui devait prendre la direction de l'Opéra, et qui a le grand tort d'être l'un des collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes* et le coupable correspondant du *West-End-Rewiew* où il s'efforce de faire apprécier le mérite de nos hommes d'état, a été définitivement repoussé par M. Thiers. On a trouvé ses opinions politiques incompatibles avec les qualités nécessaires à un directeur de l'Opéra, et l'on a craint qu'il n'imprimât une direction trop libérale au chant et à la danse. D'ailleurs, il avait eu le malheur de tracer avec trop de vérité, dans la *Revue des Deux Mondes*, les campagnes et les négociations politiques d'un haut fonctionnaire du gouvernement de juillet, qui a déclaré qu'il briserait son épée plutôt que de voir son historien à la tête de l'Académie Royale de musique. Quel malheur pour la France, si l'épée que portait ce grand général, quand il fut défait à Almanacid et surpris à Drissa, eût été mise en pièces! Il a bien fallu se rendre à de si hautes raisons. On doit quelques égards à ses amis politiques, et M. Thiers, qui veut nous gouverner militairement, a beaucoup plus besoin des généraux de l'empire que d'un directeur d'Opéra.

Sur les ordres de l'empereur de Russie, M. Demidoff, qui usait noblement en France d'une immense fortune, se dispose à regagner St.-Pétersbourg, où il doit fixer sa résidence. C'est M. Thiers qui s'est rendu acquéreur de la voiture de ville et de l'attelage de M. Demidoff dans la vente qu'il a faite avant son départ. On dit que M. Thiers cherche aussi à acheter un cheval de bataille.

L'espace nous manque pour parler des débuts de Mme Dorval au Théâtre Français dans *Henri III*, où elle s'est montrée digne de sa haute réputation. Nous y reviendrons prochainement.

— A l'Opéra, la représentation de Nourrit a été des plus brillantes. *La Dame Blanche* a produit son effet accoutumé. Dès les premières mesures de l'air de Nourrit, l'enthousiasme était au comble, et les bravos ont éclaté plus spontanés et plus bruyans que s'il s'était agi de sa symphonie en *ut mineur* ou d'une cavatine de Cimarosa; et pourtant cet air commun et trivial est, sans contredit, le plus faible morceau de cet ouvrage, plein de grace et de fraîcheur, et dans lequel se trouvent des beautés incontestables. *La Dame Blanche* n'est pas une œuvre complètement originale, elle relève plus ou moins de Rossini; la mélodie est souvent italienne, l'orchestre vide et peu soigné; mais, malgré tous ces défauts, cette partition restera, parce qu'elle offre des chants heureux et des motifs écrits avec un sentiment profond et vrai. *La Dame Blanche* est une œuvre de conscience, et Boieldieu un homme d'esprit et de talent qu'il faut bien se garder de confondre avec les musiciens d'aujourd'hui; il n'a fait, après tout, qu'ordonner ses compositions sur celles du grand maître, il a pris la forme et non l'idée, comme font certains compositeurs : il l'a imité, les autres le volent. *La Vestale* a été moins heureuse; un air de Boieldieu suffisait pour épuiser toutes les sensations musicales, et bien des gens regrettaient à la fin que le spectacle ne se fût pas terminé par l'acte de *la Dame Blanche*, car cette *savante* musique de Spontini avait troublé leurs douces impressions, et comme enveloppé ces chants légers et gracieux qui déjà commençaient à se réveiller dans leurs cerveaux. Voilà pourtant comme on a fait notre public : on l'a tellement accoutumé à ces musiques faciles et vulgaires, qu'il ne se donne plus la peine de comprendre une œuvre sérieuse, et toute composition originale qui ne procède pas par les moyens usités depuis six ans est pour lui une fugue inextricable.

Ce soir-là, faute de sentir les beautés grandioses de l'école de Gluck, il s'ennuyait mortellement, et vous entendiez des gens très sensés vous dire que *la Vestale* était une musique trop savante pour des oreilles françaises. Or ce qui fait depuis trente ans la gloire de *la Vestale* en France comme en Allemagne, c'est la mélodie, rien que la mélodie, car pour la science, c'est une œuvre au niveau, peut-être même au-dessous de *la Dame Blanche*. Le chant abonde dans *la Vestale*, seulement il est le plus souvent privé du rythme dont les Italiens se sont fait de nos jours un moyen d'effet si puissant; mais n'importe, pour être plus latente, la mélodie n'en existe pas moins : il s'agit de vouloir la chercher. Il n'est rien dans Gluck de plus frais et de plus pur que le chœur des vestales au premier acte; c'est là un chant heureux et simple et plein de mélancolie virgilienne. Après les fatigues du soir et toutes les austérités du sanctuaire, c'est ainsi que devaient rêver et se plaindre les jeunes filles du Latium. Mlle Falcon a très bien compris le caractère de la jeune prêtresse; l'expression douce et triste de son visage répandait une teinte charmante sur les premières scènes. C'était une chose intéressante de voir cette jeune fille, hier encore à ses débuts, s'aventurer aujourd'hui seule et sans tradition dans cette grande musique. Elle a joué *la Vestale*

avec sa belle voix, ses larmes et son inspiration, comme la veille elle avait joué *Anna* de Mozart, comme demain elle jouerait *Ophélie* ou *Juliette*.

Dernièrement, tandis que *Don Juan* était en répétition à l'Opéra, on s'occupait aussi à Vienne du chef-d'œuvre; le soir même où Mlle Falcon chantait pour la première fois le rôle de Julia, Mme Devrient le reprenait sur le théâtre de *Kœnigstadt*.

La sympathie musicale est grande entre les deux pays. A Berlin, la musique de Spontini a été reçue avec enthousiasme; les Allemands ont pour *la Vestale* une admiration qui date de long-temps, et l'on connaît cette phrase, un peu maniérée, de Jean-Paul : « Qu'on m'exécute à Manheim *la Vestale* de Spontini, et vous verrez si j'ai sur mon émotion le même empire qu'elle aura sur mon ame. »

— Il paraît que depuis quelque temps M. Jules Janin consacre sa plume à l'intelligence en bavette. Un procès de la sixième chambre correctionnelle nous a fait savoir que M. Janin, poursuivi aujourd'hui comme plagiaire et contrefacteur par les propriétaires de l'*Echo Britannique*, sert quelquefois à ses admirateurs des morceaux qu'il prend à droite et à gauche, et qu'il signe de son nom. C'est ainsi, du moins, que la chose est arrivée à l'égard des aventures de *Gaspard Hauser*, qui ont fait verser tant de larmes aux jeunes lecteurs du *Journal des Enfans*.

M. Janin n'ayant point répondu à l'appel de son nom, Me Bethmont, avocat de la partie civile, s'est mis à lire l'*Echo Britannique*, tandis que M. l'avocat du roi collationnait sur un article du *Journal des Enfans*, au bas duquel on lit Jules Janin.

— C'est identiquement la même chose, si l'on en excepte quelques lignes d'introduction, s'est écrié M. le substitut. — (Hilarité.)

L'avocat a fait remarquer que certaines fautes typographiques n'avaient pas même été corrigées, ce qui prouverait que l'article a été fait avec un ou deux coups de ciseau.

Sur les conclusions du ministère public, M. Jules Janin et le directeur du *Journal des Enfans* ont été condamnés à 125 fr. d'amende et à 500 fr. de dommages-intérêts.

—La seconde livraison du grand travail de M. Capefigue *sur l'histoire de la réforme, de la ligue et du règne de Henri IV* paraîtra dans la seconde quinzaine de mai; elle contient les deux grandes scènes populaires de cette époque, *la Saint-Barthélemy* et *les barricades*. La physionomie de ces événemens est entièrement changée; les documens originaux puisés dans les registres de l'Hôtel-de-Ville de Paris, dans les archives espagnoles de Simancas, expliquent ces scènes de rues que des esprits vulgaires, se copiant les uns après les autres, avaient jetées dans les mêmes formes et empreintes du même esprit. C'est un curieux travail d'érudition et de critique que celui qu'achève M. Capefigue. Le règne de Henri IV formera la dernière livraison.

ELOA, OU LA SŒUR DES ANGES, PAR M. ZIÉGLER, COMPOSITIONS AU TRAIT SUR LE POÈME DE M. ALFRED DE VIGNY. — C'est une heureuse idée que d'avoir voulu appliquer cette manière au-trait de Flaxman et de Cornelius à une œuvre française, à Eloa, à cette Béatrix déchue, à cette Marguerite si angélique aussi, quoique abusée. Il y a d'ailleurs, dans le talent et la manière de M. Ziégler, des affinités secrètes qui devaient diriger le choix de son crayon vers M. Alfred de Vigny préférablement à

tout autre. Ce qui semble distinguer jusqu'ici M. Ziégler entre les artistes ses contemporains, c'est une grace fine et savante, une étude lente et consciencieuse qui n'ôte rien à la délicatesse ni à l'efflorescence, c'est une inspiration méditée, élaborée et sincère. Or ces traits, dont M. Ziégler nous offre quelques-uns, sont applicables surtout à M. Alfred de Vigny et à sa muse d'un goût si rare. Au commencement d'*Eloa*, on voit naître cette vierge-archange d'une larme que Jésus a versée sur Lazare mort. La divine larme est recueillie par l'urne de diamant des séraphins, et portée aux pieds de l'Eternel, dont un regard y fait éclore une forme blanche et grandissante. M. Ziégler a montré cette présentation de la divine larme dans la première de ses compositions. Or, suivant nous, toute poésie de M. Alfred de Vigny est engendrée par un procédé assez semblable, par un mode de transfiguration exquise et merveilleuse. Il ne donne jamais dans ses vers ses larmes à l'état de larmes, mais il les métamorphose, il en fait éclore des êtres comme Dolorida, Symétha, Eloa. S'il veut exhaler les angoisses du génie et la solitude de cœur du poète, il ne s'en décharge pas directement par une effusion toute lyrique, comme le ferait M. de Lamartine, mais il crée *Moïse*. Un tel poète est favorable, on le sent, au crayon, et il présente, jusque dans son monde le plus idéal, des tableaux et des formes qui se peuvent saisir. Girodet, s'il eût vécu, et s'il se fût appliqué à ce jeune poète qu'il aimait déjà, y eût excellé plus que personne. L'œuvre de M. Ziégler sur *Eloa* se compose de douze dessins, dont les sujets sont : 1° La présentation de la divine larme dans l'urne par deux séraphins; 2° l'éclosion de la vierge-archange, dont l'aile tout d'abord s'enfle du bonheur de vivre, et qui répond *me voilà* à l'ordre de Dieu; 3° la modestie pudique, l'aile rabaissée et les yeux voilés de la vierge sous les hommages et les pluies de fleurs que lui prodiguent ses compagnes; 4° sa studieuse gravité au milieu des anges réunis pour l'instruire; cette composition nous a semblé la plus belle de toutes peut-être. L'œil ouvert et attentif d'Eloa, lorsqu'on lui raconte l'ange déchu, contraste avec toutes les paupières baissées des anges enseignans :

Et l'on crut qu'Eloa le maudirait.... mais non,
L'effroi n'altéra point son paisible visage.

La cinquième composition, qui exprime sa rêverie solitaire et vague aux confins du ciel, est d'une expressive simplicité. Les suivantes représentent les diverses scènes à distance avec l'archange mystérieux qu'elle a enfin aperçu. Mais les deux dernières, par leur contraste rapide, traduisent surtout admirablement la pensée du poète. Cet archange si soumis, si suppliant et si beau, qui, par la magie de sa prunelle, force la vierge pure, la fille d'une larme de Jésus, à descendre vers lui tremblante et subjuguée, de même que Béatrix élevait Dante aux sphères du ciel par la force de son regard, cet archange est le même qui, l'instant d'après, ravit et froisse d'un bras impitoyable la vierge qui a cédé. Le moment qui précède et le moment qui suit toute séduction trouvent là des types accomplis qui, une fois vus, ne s'oublient pas. Le dessinateur a dégagé et rendu plus réelle la moralité et le sens final du poème. Félicitons M. Ziégler d'avoir donné chez nous l'exemple de cette manière simple, en même temps que profonde et sentie, d'illustrer de belles œuvres et d'interpréter un art par un autre.

F. BULOZ.